

A
A
0
0
0
7
1
3
6
4
0
1



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS.

M^{ME} DU DEFFAND

LETTRES
A
VOLTAIRE

INTRODUCTION ET NOTES
DE
JOSEPH TRABUCCO

AVEC UN PORTRAIT GRAVÉ SUR BOIS PAR
OUVRÉ

19



22



LETTRES A VOLTAIRE

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

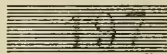
EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. GONZAGUE TRUC

La collection des « CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS » est imprimée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de Renage et d'Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13,5 × 19,5).

Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.

Le présent exemplaire porte le N°



Le texte reproduit dans ce volume est celui de l'édition de Lescure.



MARIE DE VICHY-CHAMROND
Marquise DU DEFFAND
(1697-1780)

Gravé par Achille OUVRÉ
d'après le tableau de M. DE CARMONTELE

COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

M^{me} DU DEFFAND

LETTRES
A VOLTAIRE

INTRODUCTION ET NOTES

DE

JOSEPH TRABUCCO

Orné d'un portrait gravé sur bois par OUVRE



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1922

. PQ
1981
D6525
1922

INTRODUCTION

DE

JOSEPH TRABUCCO

941265



INTRODUCTION

O N a réuni dans ce volume pour les amateurs du xviii^e siècle les lettres de Madame du Deffand à Voltaire. Les curieux des choses de l'âme y trouveront aussi leur compte. Car ces lettres ne déroulent pas seulement l'histoire de l'amitié d'une femme d'esprit et de l'homme qui remplit son siècle de son nom et de son œuvre, elles renferment quelques-unes des confidences les plus émouvantes qui aient échappé à cette femme subtile et malheureuse. C'est là l'intérêt profond de la correspondance de Madame du Deffand : qu'elle s'adresse à Voltaire, à Walpole, à la duchesse de Choiseul ou à quelque autre de ses amis, à travers les historiettes et les caquets de salons une plainte s'élève, brève, sans emphase, toujours la même, une âme livre son secret : « J'ai vu avec douleur que j'étais aussi susceptible d'ennui que je l'étais jadis. » « Au nom de Dieu, tirez-moi de mon ennui. » « Je

bâille dans mon tonneau. » « Je ne m'intéresse à rien. » « La vie m'est à charge. » « Je regorge de dégoût et d'ennui. » Et, comme Job, elle maudit le jour de sa naissance. « Il n'y a, à le bien prendre, qu'un seul malheur de la vie, qui est celui d'être né. Il n'y a aucun état, quel qu'il puisse être, qui me paraisse préférable au néant. »

Gardons-nous de voir dans cette condamnation de la vie une vue de l'esprit, la conclusion d'un raisonnement philosophique. Madame du Deffand est tout le contraire d'une intelligence à système. Bien femme en cela, elle ne pense rien qu'elle ne l'ait d'abord senti. C'est ici un cri jailli des entrailles, le témoignage d'une expérience. Non pas seulement d'une expérience des choses, des atteintes du destin. Aveugle et vieille, elle écrit à Voltaire : « Je vous surprendrais, si je vous avouais que de toutes mes peines mon aveuglement et ma vieillesse sont les moindres. » Et longtemps avant la vieillesse et la cécité, en 1728, se divertissant à faire son portrait, elle notait : « Souvent elle tombe dans un ennui qui éteint toutes les lumières de son esprit. »

Ainsi ni la jeunesse du corps, tant qu'elle l'eut, ni celle de l'esprit, qu'elle garda presque jusqu'à la fin, ni les plaisirs de la société qui

ne lui manquèrent jamais, ni même cette manière de souveraineté de l'esprit qu'elle exerça dans son salon de Saint-Joseph, rien ne la défendit d'un ennemi dont rien ne la pouvait défendre, parce qu'elle le portait en elle. Le mal de Madame du Deffand, c'est l'ennui né du fond même de l'âme, une impuissance naturelle au bonheur, un *surgit unari aliquid* constant, essentiel.

Elle avait trop de pénétration pour n'en pas distinguer la cause et c'est encore elle-même qui a écrit : « Je n'attribue pas mes peines et mes chagrins à tout ce qui m'environne, je sais que c'est presque toujours notre caractère qui contribue le plus à notre bonheur ; mais, comme vous le savez, nous l'avons reçu de la nature. »

Voyons donc comment elle avait l'esprit et le cœur faits, et d'abord quelle fut sa vie.

I. — LA VIE.

Marie-Anne Vichy de Chamrond naquit en 1697 d'une famille bourguignonne et reçut l'éducation ordinaire aux jeunes filles nobles au couvent de la Madeleine du Traisnel à Paris. Plus tard, à l'âge où, presque au terme de la vie,

on s'attendrit volontiers sur ses commencements, elle ne se souviendra de ces premières années qu'avec amertume. « On se fait quelquefois la question si l'on voudrait redevenir à tel âge. Oh ! je ne voudrais pas redevenir jeune, à la condition d'être élevée comme je l'ai été. » Juste regret d'une éducation manquée ? ou colore-t-elle son passé des sombres nuages de son présent ? Il semble bien qu'on doive répondre : l'un et l'autre.

A vingt-deux ans on la maria à M. du Deffand, qui eut bientôt fait de lui déplaire. Elle en usa dès lors avec lui comme une femme résolue à ne suivre que son plaisir. On était en pleine Régence : liée à des personnes d'aussi peu de vertu que Madame de Parabère, Madame de Prie, Madame d'Averne, elle ne prétendit pas en montrer plus qu'elles. Si l'on en croit Walpole, qu'on peut croire, elle fut quinze jours la maîtresse du Régent. Nous savons par les contemporains que le Régent eut un successeur, qui fut un certain Delrieu du Fargis, fils d'un partisan. Puis il y en eut sans doute d'autres, que nous ne connaissons pas.

Pour éclairer ces années de folie nous avons deux aveux d'elle bien précieux : « Je n'ai ni tempérament, ni roman », écrivait-elle un jour

sans barguigner au président Hénault et, un autre jour : « L'ennui a été et sera toujours la cause de mes fautes. » Ainsi, semblant céder à un sang trop chaud ou à une imagination sans bride, elle était en réalité possédée de son démon familier. Pour y échapper elle se ruait au plaisir, où elle ne trouvait du reste qu'un redoublement de son inquiétude, le scandale et les pires difficultés domestiques.

C'est alors que, séparée de M. du Deffand, avec qui elle avait tenté un inutile raccommodement, décidée à mettre un peu d'ordre dans sa vie, sinon dans son cœur, elle s'arrangea une existence décente qui devint vite une existence brillante, se partageant entre la cour de Sceaux et son salon de la rue de Beaune. A Sceaux, un homme, le président Hénault, déployait les grâces d'un esprit aimable et assez vain. Ils se plurent, sans doute par les côtés les plus extérieurs de leurs caractères ; une liaison en résulta qui ne finit qu'à la mort du président. Liaison toute raisonnable d'ailleurs, source pour Madame du Deffand de médiocres peines, et de médiocres joies. Que pouvait donner à une âme avide un agréable mondain ? Un mot d'elle que nous rapporte La Harpe exprime bien plaisamment le caractère de ces convenables amours. Elle était dans un de ces mo-

ments de velléité religieuse où la jetait parfois son éternel ennui et songeait aux renoncements nécessaires. Mais elle y mettait cette restriction : « Pour ce qui est du rouge et du président, disait-elle, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. »

C'est à Sceaux encore que Madame du Deffand se lia avec Madame de Staal. Elles avaient toutes deux infiniment d'esprit et un fond égal de tristesse : double raison de sympathiser. On voudrait pouvoir peindre avec quelque détail la société de Madame du Deffand à cette heure : c'est la fleur du monde des lettres et du monde tout court. Elle connaît Voltaire depuis la Régence ; d'Alembert, en attendant la défection, entre alors dans son intimité et Montesquieu traverse le salon de la rue de Beaune. Mais à ces belles exceptions près, Madame du Deffand n'aima jamais beaucoup les gens de lettres de son temps. Trop pleins d'eux-mêmes, ils durent lui paraître mal faits pour les agréments de la société ; au demeurant elle avait peu de goût pour le ton et l'âme si peu philosophe de ces grands maîtres de philosophie.

Elle leur préférait le commerce de ceux « qui ne se piquent de rien », des « honnêtes gens ». Un délicat comme Pont-de-Veyle, le bon et

spirituel Fermont, le chevalier d'Aydie, ce tendre amant de la tendre Aïssé ou encore des esprits ornés et de grande expérience comme le comte des Alleurs, qui fut ambassadeur à Constantinople, M. de Bernstorff, ministre de Danemark à Paris, le baron de Scheffer, voilà ses hommes. Et que de femmes charmantes autour d'elle ! Madame de Rochefort, de qui le président Hénault a écrit : « Les grâces de sa personne ont passé dans son esprit, » Madame de Flaimarens, belle et vertueuse, qui résista à Richelieu, Mesdames de Vintimille, de Forcalquier, de Mirepoix, d'autres encore. C'est des deux premières que Madame du Deffand disait un jour à Walpole : « J'ai aimé deux femmes passionnément, l'une est morte, c'était Madame de Flaimarens, l'autre est vivante et a été infidèle, c'est madame de Rochefort. »

Cependant la vieillesse venait, aggravée d'un mal pire peut-être : vers la cinquantaine Madame du Deffand perdait la vue. Mais, par un de ces jeux où la vie se plaît, c'est alors que son esprit, son génie de la conversation et du monde reçurent leur plein épanouissement et leur consécration sociale. Elle avait pris un appartement, selon un usage de l'époque, au couvent de Saint-Joseph et dans cette retraite

où flottaient, mêlés au pieux parfum de l'encens, tant de souvenirs mondains, celui de la Montespan qui l'avait fondé, du dernier Stuart qui y avait abrité ses amours, Madame du Deffand, recevant, causant, soupant, animant tout de sa verve, allait devenir une puissance recherchée et flattée des uns, haïe et combattue des autres, indifférente à personne et qu'un Voltaire ne cessera de courtoiser.

C'est à Saint-Joseph que pendant dix ans, jusqu'à la rupture qui lui donnera son vol, paraît aux côtés de la vieille aveugle la jeune Mademoiselle de Lespinasse, nature trop forte pour rester à la suite, pour n'être qu'un reflet. On connaît l'histoire : la jeune fille humiliée par une naissance irrégulière, qui consent à suivre Madame du Deffand comme lectrice, et, dans ce rang subordonné, charme, subjugué par son rayonnement et son feu les amis de sa protectrice, celle-ci s'en apercevant un jour et éclatant. La suite n'est pas moins connue : la séparation, d'Alembert prenant parti pour Mademoiselle de Lespinasse et la suivant dans sa vie nouvelle. Madame du Deffand put crier non sans quelque vraisemblance qu'elle était trahie : moins égarée par son amour-propre blessé, elle eût surtout accusé son cœur violent et ombrageux.

L'époque de la rupture avec Mademoiselle de Lespinasse et d'Alembert vit commencer l'intimité avec les Choiseul ; intimité quasi de tous les jours, qui ne céda ni à la disgrâce, ni à l'absence. Au temps de la faveur, dans l'intervalle des voyages de Madame du Deffand à Versailles et de la duchesse de Choiseul à Paris, puis surtout, quand le ministre ayant déplu dut s'exiler à Chanteloup, on suppléait à la présence réelle par de longues et fréquentes lettres. Ainsi vint au jour cette correspondance avec Madame de Choiseul, une des plus attachantes du siècle non seulement parce qu'elle fait revivre tout un monde, mais encore parce qu'elle nous montre comme dans un diptyque deux caractères de femmes aussi différents que possible l'un de l'autre et qui se font valoir par leur contraste même. Madame de Choiseul, c'était, au physique, « un petit modèle en cire », disait Walpole et au moral, la tête la plus raisonnable et le cœur le mieux réglé en même temps que le plus aimant et le plus sûr. Si quelqu'un eût pu apaiser et assagir Madame du Deffand, c'eût été cette petite femme en qui tenait tant d'aimable sagesse. Mais rien n'apaise un cœur né pour se dévorer. Rien non plus ne le saurait contenter : Madame du Deffand aimait et estimait

son amie, elle ne pouvait s'empêcher de la trouver trop parfaite.

L'histoire de la vieillesse de Madame du Deffand est à la fois la plus brillante et la plus pitoyable des histoires. De plus en plus mécontente d'elle-même et des autres, assombrie encore par l'âge et la cécité, elle ne trouve de secours que dans le tourbillon d'une vie mondaine endiablée. Tous les soirs elle soupe en ville, sauf deux fois par semaine où elle donne à souper chez elle, elle va à l'opéra, aux spectacles, elle court à Versailles chez les Beauveau, à Montmorency chez Madame de Luxembourg, à Auteuil chez Madame de Boufflers et, « revenant à une heure du matin de souper à la campagne, elle vous propose, raconte Walpole, de s'en aller faire un tour aux boulevards ou à la foire parce qu'il est de trop bonne heure pour se coucher ». Ajoutez qu'elle se fait lire à peu près tout ce qui paraît, dicte des lettres, compose des chansons et les chante, cause, dispute, persifle, n'épargnant ni les dévots, ni les philosophes, ni Rousseau (a). Walpole s'émerveille de ce train enragé d'une femme de plus de soixante et dix ans. « Son âme est immortelle, écrit-il, et force son corps

(a) Ces traits sont empruntés aussi à Walpole.

à lui tenir compagnie. » La vérité, c'est qu'elle se fuit.

On la verra jusqu'à la fin curieuse de connaissances nouvelles, au reste elle-même l'objet d'une curiosité toujours plus grande à mesure que s'étend sa réputation d'esprit. M. de Lescure, son biographe, observe qu'à partir de 1766 il est à peu près impossible de raconter l'histoire du salon de Saint-Joseph. Une foule s'y presse, on y rencontre des étrangers de marque et jusqu'à des rois. Un jour, y parut un Anglais des plus distingués, grand Européen (il y avait alors une Europe), homme de haute culture, fort amateur d'art, le fils du ministre Robert Walpole, Horace Walpole. C'est ainsi que commença la singulière aventure sentimentale de Madame du Deffand, apparemment la plus ridicule, en réalité la plus pathétique des aventures sentimentales. Elle avait soixante-huit ans et Walpole cinquante, et voilà que cette vieille femme se prit pour cet homme qui n'était plus jeune d'une amitié à laquelle il faut bien reconnaître tous les signes de la passion, Ce pauvre cœur vagabond qui, dans une vie déjà longue, n'avait eu à chérir ni un enfant, ni un mari, ni un amant, trouvait enfin un objet où se fixer. Il s'y attacha de

toutes ses forces. Chez Walpole, ce fut de l'étonnement, puis bientôt de l'impatience et de la colère, quand il découvrit la violence du sentiment qu'il avait inspiré. Il n'entendait pas porter un joug si lourd ; par-dessus tout il redoutait les quolibets. Cette crainte le rendit méchant. Non qu'il fût un ami froid ; il estimait, il aimait celle qu'il fit inconsciemment souffrir — et le lui prouva. Mais qu'il reçut d'elle (il était retourné en Angleterre) une lettre un peu trop montée de ton, une lettre qui eût fait son rire un indifférent, il imaginait ce sourire, et ce sourire exaspérant valait à Madame du Deffand, traitée comme une vieille folle, une leçon bien cinglante. C'est affligeant de voir dans la correspondance la malheureuse femme se défendre contre les railleries, se faire toute petite fille, promettre de devenir plus raisonnable. Il arriva quelquefois à Walpole d'être très dur pour son amie. Après un de ces éclats particulièrement violents, blessée, découragée, elle se résigna. C'est dans cette solitude morale que cette vieille infirme à qui décidément tout échappait, rongée plus que jamais par l'ennui, attendit la mort. Elle survint au mois de septembre 1780.

II. — L'ESPRIT.

Ce triste destin d'une vie intérieure manquée à travers les plus éclatantes réussites mondaines, il en faut d'abord chercher la cause dans la structure d'une intelligence admirablement aiguë, certes, mais qui n'a cessé de tourner et d'enfoncer sa pointe contre elle-même.

Elle était née avec le goût de voir clair en elle-même et dans les autres et une pénétration d'esprit singulière. Les apparences, à quoi s'arrêtent volontiers les regards paresseux et courts des hommes, voilà ce qui précisément ne sut jamais la satisfaire : elle n'avait de cesse qu'elle ne les eût percées et sous l'enveloppe saisi le fond et le réel. Son plaisir familier pendant soixante ans fut de se faire une idée nette des gens qui l'approchèrent et personne ne l'a mieux connue qu'elle-même. Sainte-Beuve note que « les mots les plus justes qu'on ait retenus sur les hommes célèbres, c'est elle qui les a dits ». Cette justesse de l'observation morale fait un des grands charmes de sa correspondance. On a d'elle des portraits de diverses personnes de sa société : divertissements de salon, il est vrai, mais qui, malgré ce que le

genre a de convenu, doivent être tenus pour de petits chefs-d'œuvre.

Voyez-la disséquer le président Hénault : « Ses sentiments sont fins et délicats, mais son esprit vient trop souvent à leur secours pour les expliquer et les démêler ; et comme rarement le cœur a besoin d'interprète, on serait tenté quelquefois de croire qu'il ne fait que penser ce qu'il imagine sentir. »

Et que dites-vous de ce trait ? Il s'agit de Madame du Châtelet : « Elle a tant travaillé à paraître ce qu'elle n'est pas, qu'elle ne sait plus ce qu'elle est en effet. Ses défauts mêmes ne lui sont peut-être pas naturels. Ils pourraient tenir à ses prétentions. » Nul doute qu'une des raisons de son ascendant mondain ne fût dans ce que devait donner d'attrait à sa conversation ce grand art de lire dans les âmes et de les peindre.

Lorsqu'on est ainsi doué pour attraper le vrai, on souffre avec impatience les faux-semblants. Ils lui étaient en horreur. Elle disait qu'elle était toujours tentée d'arracher les masques. Mais la malheureuse ne pouvait se passer d'un monde où l'on ne va que masqué. Ce qui la rebutait si fort dans Rousseau et la cause d'une sévérité qui n'a jamais désarmé, c'est qu'avec son amie la duchesse de Choiseul elle

discernait de charlatanisme dans sa personne et dans son œuvre. Charlatanisme susceptible d'ailleurs de s'accommoder de la demi-sincérité d'une pensée trouble et d'un cerveau malade. Tel quel Jean-Jacques lui apparaissait comme une manière de monstre fait pour provoquer l'étonnement autant que la colère.

Mais par la loi même de sa nature cette intelligence si fine, si amie du vrai, se trouvait comme frappée d'inhibition, dès qu'elle sortait du cercle de son expérience immédiate et tentait un plus haut essor. Vainement elle voulut s'élever au ciel des idées qui règlent le cœur des hommes ; elle retomba à chaque fois plus lasse, plus découragée. C'est qu'on ne saurait concevoir un esprit plus naturellement sceptique, plus profondément rebelle à l'affirmation métaphysique ou religieuse. Ni un jeu, ni une contenance, ni le terme d'une pensée en forme, son scepticisme n'était rien d'autre que le mouvement d'une âme radicalement impuissante à croire. C'est pourquoi elle n'en guérit jamais.

Dès le couvent, à l'âge des ferveurs, elle inquiétait sa famille par son incrédulité. On lui envoya Massillon. « Mon génie étonné, écrit-elle à Voltaire, trembla devant le sien, ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me

soumis, mais à l'importance du raisonneur. » Plus tard il lui arriva de sentir le prix immense de la foi faiseuse de paix. Elle soupirait après son bienfait et, bientôt lasse d'inutiles efforts, renonçait à le posséder. Un jour qu'elle se faisait lire les Épîtres de saint Paul, s'évertuant et perdant pied, elle interpella son lecteur en ces termes : « Eh mais... Est-ce que vous comprenez quelque chose à cela, vous ? »

Au reste son incrédulité est très différente de celle de ses contemporains, les philosophes, qui ne repoussent le dogme chrétien que pour lui en substituer surnoisement un autre, quittes à le nommer Raison, Progrès ou Liberté. Il ne fut pas plus possible à Madame du Deffand d'admettre la révélation de l'Encyclopédie et celle du Vicaire Savoyard que la révélation de la Bible. Là gisait son grand différend avec Voltaire : quoi ! cette incroyante osait se détourner de la philosophie ! En vain, Voltaire, étonné, impatient, la pressait-il de se laisser éclairer d'une si belle lumière, elle lui répondait imperturbablement : « Mais, monsieur de Voltaire, amant déclaré de la Vérité, dites-moi de bonne foi, l'avez-vous trouvée ? Vous combattez et détruisez les erreurs, mais que mettez-vous à leur place ?... » Pour

elle, elle désespérait de remplir cette place vide et, concluant à peu près comme Montaigne qu'elle aimait, elle finissait par se reposer dans le doute.

Ce scepticisme, elle en avait assurément respiré le germe dans l'air du temps. Sainte-Beuve observe que, née dans les dernières années du xvii^e siècle, elle est encore très près de ce siècle pour la langue. Il faut ajouter que pour l'incrédulité détachée et le plus souvent tranquille elle donne la main aux libertins, fils spirituels, eux aussi, de Montaigne, à un Saint-Evremond par exemple plutôt qu'à un Voltaire ou à un d'Alembert, ces incrédules agressifs. La pensée libertine avait cheminé sourdement à travers le règne de Louis XIV, mais vers la fin elle fit irruption, assez vigoureuse, nous l'avons vu, pour forcer la clôture d'un couvent.

Ces influences n'eussent point agi ou n'eussent agi que faiblement, si elles n'avaient rencontré dans l'esprit de Madame du Deffand une tendance toute prête à les accueillir : elle fut littéralement la proie d'un sentiment qui, contenu dans de justes bornes, doit être considéré comme le meilleur des biens, au delà, comme le pire fléau : la peur d'être dupe. Chez elle cette crainte avait tout envahi. Elle ne

la faisait pas seulement douter des vérités qui échappent aux sens, mais encore des réalités les plus familières. Ses amis s'ingéniaient-ils à la choyer ? elle voyait leurs soins et ne pouvait se persuader de la sincérité de leur affection : « Vous savez que vous m'aimez, mais vous ne le sentez pas, » écrivait-elle à la duchesse de Choiseul.

Que la peur d'être dupe s'explique par le défaut de générosité d'une âme qui ne sait pas se donner, par la mollesse d'un esprit incapable d'étreindre le vrai, ou encore par une instabilité nerveuse que tout affole, les malheureux assez disgraciés pour être persécutés de cette phobie connaissent l'horreur d'un véritable tourment intellectuel : toute réalité se dérobe à leurs prises ; en vain tendent-ils les bras vers la vie, ils ne les referment que sur des fantômes. Madame du Deffand a exprimé avec une admirable lucidité ce sentiment de fantasmagorie : « J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie qui était chez moi : hommes et femmes me paraissaient des machines à ressort, qui allaient, venaient, parlaient, riaient sans penser, sans réfléchir, sans sentir. Chacun jouait son rôle par habitude : madame la duchesse d'Aiguillon crevait de rire, madame de Forcalquier dédaignait tout,

madame de la Vallière jabotait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles, et moi, j'étais abîmée dans les réflexions les plus noires ; je pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions ; que je m'étais creusé moi-même tous les abîmes dans lesquels j'étais tombée ; que tous mes jugements avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités, et qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne ; que je n'en avais pas été connue non plus, et que peut-être je ne me connaissais pas moi-même. »

Si la vie se résout en images aussi vaines, il serait absurde de lui chercher un sens. Enveloppés d'illusions, qui nous brouillent tout et jusqu'à la vue de nous-mêmes, comment serions nous jamais assurés d'un principe d'ordre, Providence ou Loi. Au reste, par son incohérence le train des choses humaines suscite plutôt l'idée d'une mystification supérieure. C'est à cette vision désolée du monde qu'aboutit Madame du Deffand : elle la formule plaisamment dans une lettre à Voltaire : « Doutez-vous, monsieur, qu'il y ait des êtres dans l'empyrée ou ailleurs, qui nous observent, nous gouvernent et nous traitent bien ou mal suivant leur fantaisie ? Si j'admettais un système, ce serait celui-là. » Elle rit, mais son

rire grince et fait mal. Dans un univers privé pour elle de signification, Madame du Deffand, c'est une intelligence en détresse.

III. — LE CŒUR.

L'analyse de sa sensibilité va nous découvrir une plus grande misère. Ses ennemis la disaient sèche ; ils lui firent une réputation d'insensible contre laquelle Sainte-Beuve a justement protesté. Volontiers ils lui auraient appliqué le mot fameux de Madame de Tencin sur Fontenelle : « De la cervelle à la place du cœur. » La vérité c'est qu'elle est elle-même un peu responsable de sa légende. Elle a tant gémi de son aridité qu'on l'a prise au mot. Mais il eût fallu comprendre le sens de sa plainte.

La femme qui à soixante et dix ans était capable de l'ardente amitié qu'elle porta à Walpole n'était pas un cœur sec. On doit retourner exactement l'idée convenue qu'on se fait encore parfois d'elle et affirmer qu'elle fut toute passion. Les contemporains qui l'ont bien connue et ses lettres nous la font voir prompte à l'enthousiasme comme au dégoût, à l'amour comme à la haine. Son ennui même, sur lequel on s'est mépris, doit être tenu pour

un signe de son ardeur. Mais cette sensibilité de feu ne sut ni se discipliner, ni se fixer. Il manqua toujours à Madame du Deffand une certitude qui eût mis un peu d'ordre en elle et elle passa à peu près toute sa vie à la recherche d'un objet sur lequel porter ses puissances de sentiment. Un sort ironique et cruel voulut qu'elle ne le trouvât qu'à soixante-huit ans et qu'elle en fût rebutée.

De là cette perpétuelle inquiétude qui la jette d'objet en objet, tâchant à se donner le change et n'y réussissant jamais. Jeune, elle fut galante et, aussitôt la première jeunesse passée, s'en lassa. Elle confesse s'être adonnée au jeu quelque temps. A l'époque de Sceaux et de la rue de Beaune la passion de la comédie l'occupa. Chose plus curieuse, des lettres inédites, publiées par M. Caussy dans le *Correspondant* et par le D^r G. Hervé dans la *Revue de Paris*, nous ont appris que cette grande ennemie de Madame du Châtelet et qui s'en est tant moquée fut aussi, à son heure, une femme savante. Dans une de ces lettres, qui sont adressées à Maupertuis, elle fait allusion à « un méchant écrit » composé autrefois par elle sur « la figure de la terre » ; un esprit aussi peu abstrait que le sien dut se dégoûter bien vite de ces études. Mais tout lui était

bon qui pouvait animer un peu sa vie, la colorer un instant des flammes de la passion.

Le malheur d'un tel vagabondage, ce n'est pas seulement de laisser l'âme insatisfaite, c'est de l'user. La sensibilité ne se renouvelle que dans l'ordre ; à changer si souvent d'objets elle se tarit. Pour avoir trop senti, sans règle et sans suite, le cœur tombe à une morne lassitude, d'où seul un choc un peu fort le pourra tirer. Mais gare à lui, s'il vient à retomber. C'est ainsi que, soulevée un instant au-dessus d'elle-même par la rencontre de Walpole, Madame du Deffand s'enfonça ensuite dans un plus morose ennui. Ces remarques éclaireront peut-être les paroles un peu mystérieuses qu'elle écrivit un jour à la duchesse de Choiseul et qui ont été plus souvent citées qu'expliquées : « Vous avez bien de l'expérience, mais il vous en manque une que j'espère vous n'aurez jamais : c'est la privation du sentiment avec la douleur de ne s'en pouvoir passer. L'explication de ceci serait longue et difficile, vous en pourriez être fatiguée et ennuyée : il vaut mieux que vous n'ayez jamais l'idée d'un tel état. » C'était très précisément l'insensibilité par épuisement de la sensibilité. Ses ennemis n'avaient donc pas tout à fait tort en l'accusant

de sécheresse, mais il eût fallu ajouter qu'elle en était arrivée là par la voie de l'exaltation désordonnée.

Au reste, on ne peut pas se le dissimuler, cette sensibilité exaltée fut en son fond une sensibilité égoïste. La sympathie qu'on voudrait accorder à Madame du Deffand en sera toujours un peu gênée. On la plaint plus qu'on ne l'aime. Ce fut le lot de sa longue existence. Elle en souffrit, mais ne sut jamais pratiquer l'art merveilleux d'être aimé, qui est de commencer par aimer. Le mal profond de Madame du Deffand fut de ne se donner jamais pleinement et à travers tout de ne chercher qu'elle-même. Madame de Choiseul si bonne, si généreuse, qui savait par expérience que le bonheur, ayant pour condition l'oubli de soi, ne se trouve que si l'on ne s'en met point en peine, lui enseignait vainement une si excellente sagesse. Elle l'approuvait de toute sa raison et n'en suivait pas moins son destin qui était de s'acharner à la chasse du bonheur et de ne rencontrer que le trouble.

Un théologien verrait en elle une des innombrables victimes de cet appétit de sentir, de cette *libido sentiendi* qui est au principe de la vie, mais qui a bientôt fait de glacer toute vie, si elle ne s'impose pas une loi.

BIBLIOGRAPHIE

Correspondance, 1809, 2 vol. in-8°.

Lettres à Walpole publiées par Miss BERRY, 1816, 4 vol. in-12.

Correspondance inédite avec la duchesse de Choiseul, 1859, 3 vol. in-8°, publiée par le marquis DE SAINT-AULAIRE.

Correspondance complète de la marquise du Deffand avec ses amis, publiée par M. de LESCURE avec une *Histoire de la vie et du salon de madame du Deffand* (ne comprend pas les lettres à la duchesse de Choiseul et à l'abbé Barthélémy). 1865, 2 vol. in-8°.

Lettres inédites de Madame du Deffand à Maupertuis publiées par F. CAUSSY, *Correspondant*, 1918.

Portrait inédit par Madame du Deffand, de la comtesse de Boufflers, *Revue de Paris*, 1909.

Les Correspondants de Maupertuis, dix lettres de Madame du Deffand publiées par le D^r G. HERVÉ, *Revue de Paris*, 1911 (ce sont les lettres données par le *Correspondant* en 1908).

Lettres à Walpole, première édition complète publiée par M^{rs} PAGET TOYNBEE. Londres, 1912, 3 vol. in-8°.

SAINTE-BEUVE : *Causeries du lundi*, tome I et XIV.

DE SÉGUR : *Esquisses et récits : Madame du Deffand d'après des documents inédits*.

HUMBERT DE GALLIER : *Gens de Cour et d'autres lieux : Madame du Deffand intime d'après sa correspondance inédite, Les derniers moments de Madame du Deffand*. 1921.



LETTRES A VOLTAIRE

Novembre 1758.

JE croyais que vous m'aviez oubliée, monsieur : je m'en affligeais sans me plaindre, mais la plus grande perte que je pouvais jamais faire, et qui met le comble à mes malheurs, m'a rappelée à votre souvenir ^(a). Nul autre que vous n'a si parfaitement parlé de l'amitié ; la connaissant si bien, vous devez juger de ma douleur. L'ami que je regretterai toute ma vie me faisait sentir la vérité de ces vers qui sont dans votre discours de *la Modération*.

O divine amitié ! félicité parfaite ! etc.

Je le disais sans cesse avec délices ; je le dirai présentement avec amertume et douleur ! Mais, monsieur, pourquoi refusez-vous à mon ami un mot d'éloge ? Sûrement, vous l'en avez trouvé digne : vous faisiez cas de son esprit, de son goût,

(a) Son ami Formont, qui était aussi celui de Voltaire, venait de mourir.

de son jugement, de son cœur et de son caractère. Il n'était point de ces philosophes in-folio qui enseignent à mépriser le public, à détester les grands, qui voudraient n'en reconnaître dans aucun genre, et qui se plaisent à bouleverser les têtes par des sophismes et par des paradoxes fatigants et ennuyeux ; il était bien éloigné de ces extravagances : c'était le plus sincère de vos admirateurs, et, je crois, un des plus éclairés. Mais, monsieur, pourquoi ne serait-il loué que par moi ? Quatre lignes de vous, soit en vers, soit en prose, honorerait sa mémoire et seraient pour moi une vraie consolation.

Si vous êtes mort, comme vous le dites, il ne doit plus rester de doute sur l'immortalité de l'âme : jamais sur terre on n'eut tant d'âme que vous en avez dans le tombeau ! Je vous crois fort heureux. Me trompé-je ? Le pays où vous êtes semble avoir été fait pour vous : les gens qui l'habitent sont les vrais descendant d'Ismaël, ne servant ni Baal ni le Dieu d'Israël. On y estime et admire vos talents sans vous haïr ni vous persécuter. Vous jouissez encore d'un fort grand avantage, beaucoup d'opulence, qui vous rend indépendant de tout et vous donne la facilité de satisfaire vos goûts et vos fantaisies. Je trouve que personne n'a si habilement joué que vous : tous les hasards ne vous ont pas été heu-

reux, mais vous avez su corriger les mauvais et vous avez tiré un bien bon parti des favorables.

Enfin, monsieur, si votre santé est bonne, si vous jouissez des douceurs de l'amitié, le roi de Prusse a raison : vous êtes mille fois plus heureux que lui, malgré la gloire qui l'entourne et la honte de ses ennemis.

Le président^(a) fait toute la consolation de ma vie ; mais il en fait aussi tout le tourment par la crainte que j'ai de le perdre. Nous parlons de vous bien souvent. Vous êtes cruel de nous dire que vous ne nous reverrez jamais ! Jamais C'est effectivement le discours d'un mort ; mais, Dieu merci, vous êtes bien en vie, et je ne renonce point à l'espérance de vous revoir.

Je me rappelle peut-être un peu trop tard que vous avez été dégoûté d'entretenir un commerce de lettres avec moi ; la longueur de celle-ci va m'exposer aux mêmes inconvénients.

Adieu, monsieur. Personne n'a pour vous plus de goût, plus d'estime, plus d'amitié : il y a quarante ans que je pense de même.

(a) Le président Hénault.

Paris, 1^{er} octobre 1759.

Je me plaignais à vous, monsieur, de ce que je ne savais que lire ; eh bien, le gouvernement y a pourvu ; on vient de publier dix ou douze édits, qui font bien trois quarts d'heure de lecture ; je ne vous en ferai pas le détail, ils ne taxent pas encore l'air que nous respirons ; hors cela, je ne sache rien sur quoi ils ne portent. Malgré le profit immense que l'on accorde à ceux qui avanceront les sommes, on craint d'être dans l'impossibilité de les trouver ; la vicissitude des choses de ce monde donne un peu de méfiance ; ainsi, pour rassurer le public, et lui démontrer combien l'on est content des talents du contrôleur général ^(a), on vient de lui donner soixante mille livres de rente viagère, dont il y a vingt sur la tête de sa femme.

Quel conseil me donnez-vous ? lire l'*Ancien Testament* ! c'est donc parce qu'on n'aura pas le moyen de faire le sien ? Non, monsieur, je ne ferai pas cette lecture, je m'en tiendrai au respect qu'elle mérite, et auquel il n'y a rien à ajouter ; je suis surprise qu'on ose y penser. Savez-vous que je vous trouve encore bien jeune, rien n'est usé pour vous ; mais, bon ! laissez là les sots

(a) M. de Silhouette.

et leurs opinions, livrez-vous à vos talents, traitez des sujets agréables ou intéressants ; vos voyages, vos séjours, vos observations, vos réflexions sur les mœurs, les usages, les portraits des personnages que vous avez vus, voilà ce qui me ferait grand plaisir. Vos jugements sur les ouvrages seraient surtout ce qui me plairait infiniment, parce que je sens et pense tout comme vous.

Il y a quelques années que j'eus des vapeurs affreuses, et dont le souvenir me donne encore de la terreur ; rien ne pouvait me tirer du néant où mon âme était plongée, que la lecture de vos ouvrages. J'ai beaucoup lu d'histoires, mais elles sont épuisées ; je n'ai point lu les de Thou, les Daniel, les Griffet, je crois tout cela ennuyeux ; je n'aime point à sentir que l'auteur que je lis songe à faire un livre, je veux imaginer qu'il cause avec moi. Sans la facilité, tout ouvrage m'ennuie à la mort. Nos écrivains d'aujourd'hui ont des corps de fer, non pas en fait de santé, mais en fait de style.

Monsieur, vous n'avez point lu les romans anglais ; vous ne les mépriseriez pas, si vous les connaissiez. Ils sont trop longs, je l'avoue, et vous faites un meilleur emploi du temps. La morale y est en action, et n'a jamais été traitée d'une manière plus intéressante. On meurt d'envie d'être parfait avec cette lecture, et l'on

croit que rien n'est si aisé. Mais je m'aperçois que je suis bien impertinente de vous entretenir de tout ce que je pense ; ce serait le moyen de vous dégoûter bien vite d'une correspondance que mon cœur désire, et qui serait un grand amusement pour moi, auquel il faut vous prêter, si vous avez de la bonté et de l'humanité.

Le président se porte assez bien, mais il devient bien sourd, ce qui, joint à l'âge qui avance, le rend souvent triste ; il est cependant encore quelquefois gai, et alors il est cent fois de meilleure compagnie que ce qu'on appelle aujourd'hui la bonne compagnie. Il n'y a plus de gaieté, monsieur, il n'y a plus de grâces. Les sots sont plats et froids, ils ne sont point absurdes ni extravagants comme ils étaient autrefois. Les gens d'esprit sont pédants, corrects, sententieux. Il n'y a plus de goût non plus ; enfin il n'y a rien, les têtes sont vides, et l'on veut que les bourses le deviennent aussi... Oh ! que vous êtes heureux d'être Voltaire ! vous avez tous les bonheurs ; les talents, qui font l'occupation et la réputation ; les richesses, qui font l'indépendance.

Je conçois le goût que vous avez pour les soins domestiques ; il y a du plaisir à voir croître ses choux. Est-ce que la basse-cour ne vous occupe pas ? je l'aimerais ; mais en vérité en voilà assez,

il ne faut pas mettre votre patience à bout.

Envoyez-moi, monsieur, quelques brimborions, mais rien sur les prophètes, je tiens pour arrivé tout ce qu'ils ont prédit.

On vient de déclarer M. le duc de Broglie général de l'armée.

Paris, 28 octobre 1759.

Votre dernière lettre, monsieur, est divine. Si vous m'en écriviez souvent de semblables, je serais la plus heureuse du monde et je ne me plaindrais pas de manquer de lecture ; savez-vous l'envie qu'elle m'a donnée, ainsi que votre parabole du Bramin ^(a) ? c'est de jeter au feu tous les immenses volumes de philosophie, excepté Montaigne, qui est le père à tous ; mais à mon avis, il a fait de sots et ennuyeux enfants.

Je lis l'histoire parce qu'il faut savoir les faits jusqu'à un certain point, et puis parce qu'elle fait connaître les hommes ; c'est la seule science qui excite ma curiosité, parce qu'on ne saurait se passer de vivre avec eux. X

Votre parabole du Bramin est charmante, c'est le résultat de toute la philosophie. Je ne

(a) C'est l'*Histoire d'un bon bramin*.

sais lequel je préférerais, d'être le Bramin, ou d'être la vieille Indienne. Est-ce que vous croyez que les capucins et les religieuses n'aient pas de grands chagrins? ils ne s'embarrassent pas, si vous voulez, de ce que c'est que leur âme, mais leur âme les tourmente. Toutes les conditions, toutes les espèces me paraissent également malheureuses, depuis l'ange jusqu'à l'huître; le fâcheux, c'est d'être né, et l'on peut pourtant dire de ce malheur-là que le remède est pire que le mal.

Je lirai ce que vous me marquez de la traduction de *Lucrece* ⁽¹⁾, mais je ne vous ferai point part de mes réflexions, ce serait abuser de votre patience et me donner des airs à *la Praline* (c'est une expression de madame de Luxembourg) ^(a); je dois me borner à ne vous dire que ce qui peut vous exciter à me parler. Mais, monsieur, si vous aviez autant de bonté que je voudrais, vous auriez un cahier de papier sur votre bureau, où vous écririez dans vos moments de loisir tout ce qui vous passerait par la tête. Ce serait un recueil de pensées, d'idées, de réflexions que vous n'auriez pas encore mis en ordre. C'est de toute vérité qu'il n'y a que votre esprit qui me satisfasse parce qu'il n'y a que vous en qui une qualité

(a) La protectrice de J.-J. Rousseau

ne soit pas aux dépens d'une autre ; mais je ne veux pas vous louer vif.

Certainement je ne lirai point Rabelais ; pour l'Arioste, je l'aime beaucoup ; je l'ai toujours préféré au Tasse ; celui-ci me paraît une beauté plus languissante que touchante, plus gourmée que majestueuse, et puis je hais les diables à la mort. Je ne saurais vous dire le plaisir que j'ai eu de trouver dans *Candide* tout le mal que vous dites de Milton ; j'ai cru avoir pensé tout cela, car je l'ai toujours eu en horreur. Enfin, quand je lis vos jugements, sur quelque chose que ce puisse être, j'augmente de bonne opinion de moi-même, parce que les miens y sont absolument conformes. Je ne vous parle plus des romans anglais, sûrement ils vous paraîtraient trop longs ; il faut peut-être n'avoir rien à faire pour se plaire à cette lecture, mais je trouve que ce sont des traités de morale en action, qui sont très intéressants et peuvent être fort utiles ; c'est *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson* ; l'auteur est Richardson, il me paraît avoir bien de l'esprit.

* Savez-vous, monsieur, ce qui me prouve le plus la supériorité du vôtre et ce qui fait que je vous trouve un grand philosophe ? c'est que vous êtes devenu riche. Tous ceux qui disent qu'on peut être heureux et libre dans la pauvreté, sont des menteurs, des fous et des sots.

Ne protégez point, je vous prie, nos projets de finances ; non seulement ils nous mèneront à l'hôpital, mais ils diminuent les revenus du roi. Depuis l'augmentation du tabac et des ports de lettres, on s'en aperçoit sensiblement, tout le monde se retranche. Il vient de paraître de nouveaux arrêts, qui ordonnent de porter au Trésor royal tous les fonds destinés à rembourser les billets de loterie des fermiers généraux, etc., etc. Enfin on n'a rien oublié de tout ce qui peut absolument détruire le crédit, aussi ne trouverait-on pas aujourd'hui à emprunter un écu ; nous verrons ce que fera le Parlement à sa rentrée.

Le Canada est pris ; M. de Moncalm est tué, enfin la France est madame Job. Avez-vous des nouvelles de votre roi de Prusse ? Je serais bien curieuse de voir les lettres que vous en recevez ; je vous promets la plus grande fidélité. Adieu, monsieur.

Paris, 8 février 1760.

Vous comptez avec moi bien ric à ric, monsieur, et vous ne m'écrieriez jamais si ce n'était en réponse. Depuis votre dernière lettre, j'ai presque toujours été malade. J'aurais eu grand besoin que vous eussiez pris soin de moi ; tout ce qui

me vient de vous me tire de la léthargie qui devient presque mon état habituel ; jamais vos lettres ni vos ouvrages ne peuvent arriver mal à propos, je vous trouve le seul homme vivant qui soit sur terre ; tout ce qu'on lit, tout ce qu'on entend, est semblable aux commentateurs de votre *Temple du goût*, qui disent ce qu'on pensa, mais qui ne pensent point ; enfin tout ceci ressemble aux limbes. Au nom de Dieu, tirez-moi de mon ennui, et soyez sûr que, quand même on attaquerait les rentes viagères, vos lettres et vos ouvrages ne m'en feraient pas moins plaisir.

On m'a dit qu'on travaillait à une nouvelle édition de toutes vos œuvres, et qui sera plus complète que celle que vous avez donnée en dernier lieu ; mandez-moi si cela est vrai. Comme je n'ai point eu cette dernière, j'attendrai celle-là ; ce n'est point vous, à ce qu'on dit, qui la faites faire ; mais ne pourrez-vous pas toujours avoir soin qu'elle soit bien faite ?

Je vous dirai que je suis très convaincue que *la Mort et l'Apparition du père Berthier* (1) n'est pas de M. Grimm, ni de quelque autre à qui l'on en a donné le blâme, et à qui, moi, je n'en fais pas honneur ; j'ai porté mon jugement sur cette petite brochure, et vous prendriez vous-même une peine inutile en voulant m'en faire revenir.

Pour *la Femme qui a raison*, vous savez de qui elle est ^(a), et je ne le devine pas.

Nous avons les *Poésies* du roi de Prusse ; j'en ai lu très peu de chose, et je vous prie de ne me point condamner à en lire davantage.

Si vous reveniez dans ce pays-ci, monsieur, vous ne le reconnaîtriez pas. Je suis réellement fâchée que vous n'ayez point acheté Craon ⁽¹⁾ ; le projet de vous y voir n'aurait point été une chimère. Madame de Mirepoix aurait été ravie de faire ce marché avec vous, ce n'est point sa faute s'il n'a pas réussi. Elle trouve le portrait que vous m'avez fait du père de Menoux très exact et très fidèle ⁽²⁾.

Je comprends très aisément que vous ne regrettiez point ce pays-ci ; mais je vous prie d'avoir assez bonne opinion de moi pour comprendre combien je vous regrette. Vous seriez bien nécessaire pour empêcher la perte totale du goût.

Je ne vous parle point des affaires publiques et politiques ; les gazettes vous en instruisent : vous voyez comme tout cela va. L'apparition de M. Silhouette détruit le crédit, et semble avoir ôté toute ressource. On nous menace tous les jours d'impôts terribles, mais on ne sait comment s'y prendre pour les établir. Mais qu'est-ce que tout cela nous fait, pour quatre jours qu'il nous

(a) C'est un ouvrage de Voltaire.

reste à vivre ? Il ne s'agit que de se bien porter, et de ne point s'ennuyer ; c'est à vous seul que j'ai recours pour ce dernier article ; vous êtes le seul saint devant qui je brûle ma chandelle. Au nom de Dieu, envoyez-moi tout ce que vous faites, tout ce que vous avez fait que je ne connais pas, et tout ce que vous ferez ; soyez sûr que je ne n'en mésuserai pas ; ma société est fort circonscrite, et ce n'est qu'à elle que je fais part de vos lettres et de ce qui me vient de vous.

J'ai trouvé la petite histoire du Bramin dans une maison ; vous l'avez envoyée ou donnée à d'autres qu'à moi. On m'a parlé aussi d'un dialogue d'un jésuite et d'un bramin ; on m'a promis de me le faire avoir.

Je vous prie, monsieur, de m'accorder toute préférence ; je vous paraîtrai bien vaine, mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je la mérite. Je suis accoutumée à votre ton, à votre style, et j'éprouve tous les jours que, quoique fort inférieure en lumière à ceux avec qui je raisonne, j'ai le goût plus sûr qu'eux.

Adieu, monsieur, c'est assez me louer ; vous m'apprendrez si j'ai tort ou raison, par la façon dont vous me traiterez. N'aurons-nous pas incessamment la *Vie du Czar* ^(a) ?

^(a) C'est l'*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*.

Paris, 24 mars 1760.

Ce que vous appelez vos rogatons, monsieur, m'ont fait un grand plaisir ; vous devriez bien m'envoyer des articles du dictionnaire de vos idées ^(a), cela serait délicieux, et c'est cela qui me ferait penser. Vous devriez bien aussi un peu plus répondre aux questions que je vous fais ; mais vous ne me croyez pas digne de votre confiance et vous avez tort ; il n'y a peut-être personne plus au monde, pas même votre ami d'Argental ^(b), qui soit plus votre prosélyte que moi ; jugez, moyennant cela, l'estime que j'ai pour MM. de Pompignan ⁽¹⁾. Je n'ai point lu le discours de l'Académie, je n'ai pu m'y résoudre ; il suffit de l'ennui qu'on ne peut éviter, il est fou d'en aller chercher.

On nous donne des tragédies, des romans abominables, et qui ne laissent pas d'avoir des admirateurs ; le goût est perdu. J'aurais une grande joie de vous revoir, et j'aurais le courage de vous aller chercher, si je n'étais pas condamnée, par le malheur de mon état, à une vie sédentaire. Je ne suis à mon aise que dans les lieux que je

(a) Le *Dictionnaire philosophique portatif ou la Raison par alphabet*.

(b) Il était le frère de Pont-de-Veyle, grand ami de M^{me} du Deffand.

connais : j'ai un très joli logement, fort commode, je ne sors que pour souper, je ne découche jamais, et je ne fais point de visites. Ma société n'est pas nombreuse, mais je suis persuadée qu'elle vous plairait, et que si vous étiez ici, vous en feriez la vôtre. J'ai vu pendant quelque temps plusieurs savants et gens de lettres ; je n'ai pas trouvé leur commerce délicieux. J'irais volontiers aux spectacles s'ils étaient bons, mais ils sont devenus abominables ; l'Opéra est indigne, et la comédie ne vaut guère mieux ; elle est fort peu au-dessus d'une troupe bourgeoise, et le jeu naturel que M. Diderot a prêché a produit le bon effet de faire jouer Agrippine avec le ton d'une harengère. Ni mademoiselle Clairon, ni M. Lekain ne sont de vrais acteurs ; ils jouent tous d'après leur naturel et leur état, et non pas d'après celui du personnage qu'ils représentent. Le comique vaut mieux : mademoiselle Dangeville est excellente, et Prévillle charmant, quoiqu'un peu uniforme. Nous avons eu en dernier lieu une tragédie nouvelle, *Spartacus*, de M. Saurin ; elle ne vaut pas la critique ; enfin, de tous nos auteurs nouveaux, en y comprenant M. de Pompidan, c'est Châteaubrun (1), sans contredit, celui que j'aime le mieux ; s'il n'a pas plus de génie que les autres, du moins il a plus de bon sens et un peu plus de goût.

Vous ne voulez donc point me dire si l'on fait une nouvelle édition de vos ouvrages? Vous m'allez trouver bien impertinente ; mais je vous prie de corriger un vers de la *Henriade*, c'est dans le portrait de Catherine de Médicis :

Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe et peu de ses vertus.

Il me semble qu'on ne dit point *posséder des défauts*.

Envoyez-moi quelques articles de votre dictionnaire, je vous le demande à deux genoux ; ayez soin de mon amusement ; je suis l'âme la plus délaissée du purgatoire de ce monde-ci. Soyez persuadé que, si je pouvais vous voir, je ferais volontiers cent lieues pour vous aller entendre. Souvenez-vous que je suis votre plus ancienne connaissance, et les vieilles connaissances valent mieux que les nouveaux amis. Enfin, monsieur, je voudrais vous persuader d'avoir beaucoup d'attention pour moi ; mais je crains de n'y pas réussir. J'aurais tout l'avantage et vous n'y en trouveriez aucun si l'estime la plus parfaite et l'amitié la plus tendre que je vous ai vouées pour ma vie ne pouvaient pas me servir de compensation.

Paris, 16 avril 1760.

Vous ne savez pas, monsieur, pourquoi j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui? c'est pour vous dire que je suis transportée de joie de ce que vous êtes en vie. Jamais on n'a été plus affligé que je le fus samedi dernier à l'ouverture d'une lettre où l'on m'apprenait que vous étiez mort subitement; je fis un cri, j'eus un saisissement qui sont des preuves bien sûres de tout ce que je pense pour vous: je fus dans ce moment aussi touchée, aussi pénétrée qu'on le peut être de la perte de l'ami le plus intime avec qui l'on passe sa vie. A ce sentiment il s'en joignit mille autres; tout me sembla perdu pour notre nation, tout me parut rentrer dans le chaos, et je vis avec édification que cette nouvelle fit la même impression sur tout le monde. Je ne sais pas si vous avez des ennemis, des envieux, etc., mais je sais bien qu'à la nouvelle de votre mort vous n'aviez plus que des admirateurs; chacun parla dans ce moment suivant sa conscience.

Mais savez-vous ce qui vous serait arrivé si vous étiez mort? Vous auriez eu pour successeur l'évêque de Limoges; il aurait été bien embarrassé de faire de vous un saint. Savez-vous ce qui vous arrivera, si vous ne m'écrivez pas? je vous tiendrai pour mort, et je ferai dire des

messes pour le repos de votre âme dans tous les couvents des jésuites ; je vous ferai louer, célébrer, canoniser par tous les Pompignan ; je vous attribuerai tous les petits écrits que l'on débite dans les maisons sous votre nom, et je ne me révolterai plus, comme j'ai fait jusqu'à cette heure, que tous nos sophistes de philosophes prétendent faire cause commune avec vous. Ces pauvres gens-là sont bien morts de leur vivant, et vous, tout au contraire, vous vivez, et vivrez toujours après votre mort.

Vous êtes le plus ingrat et le plus indigne des hommes, si vous ne répondez point à l'amitié que j'ai pour vous, et si vous ne vous faites pas une obligation et un plaisir d'avoir soin de mon amusement.

Tanocrède, Zulime, la Vie du Czar, le recueil de vos idées, ne verrai-je rien de tout cela ?

Samedi 5 juillet 1760.

Le président, qui est aux Ormes chez M. d'Argenson ⁽¹⁾, me mande qu'il vient de recevoir de vous une lettre charmante, où vous lui parlez de moi, où vous vous plaignez de ce que je ne vous écris plus ; je suis bien aise que vous

vous en soyez aperçu, c'était mon intention. Je vous boudais, mais cette petite agacerie me fait changer de dessein ; j'aime mieux vous dire tous les griefs que j'ai contre vous. Vous ne répondez jamais aux choses que je vous écris, aux questions que je vous fais ; vous avez l'air de la défiance ou du dédain. On est inondé ici de petites brochures qu'on vous attribue toutes, sous prétexte qu'en effet il y en a quelques-unes de vous. Si vous me traitiez comme vous devez, c'est-à-dire comme votre véritable amie, ne devrais-je pas recevoir de vous-même ce que vous envoyez certainement à d'autres ? J'ai pris le parti de nier qu'aucuns de ces ouvrages fussent de vous ; ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-uns où je n'aie cru vous reconnaître ; mais je désapprouve si fort que vous soyez pour quelque chose dans la guerre des rats et des grenouilles ⁽¹⁾ (comme vous la nommez fort bien), que je ne puis consentir à flatter la vanité d'un des deux partis, et même de tous les deux, en vous croyant l'ami des uns, et l'ennemi des autres. J'aurais pourtant été bien aise que vous m'eussiez envoyé le *Pauvre diable* ; je ne puis pas parvenir à l'avoir. Voilà madame de Robecq ⁽²⁾ morte, mais elle a trop tardé ; six mois plus tôt auraient épargné une immensité de mauvais ouvrages ; cependant je serais fâchée que nous n'eussions pas *la Vi-*

sion. D'ailleurs, monsieur, soyez sûr qu'il n'y a rien de plus ennuyeux, de plus fastidieux, que tous ces écrits et tous leurs auteurs ; des cyniques, des pédants, voilà les beaux esprits d'aujourd'hui ; votre nom ne devrait jamais se trouver dans leurs querelles. Je trouve aussi que vous avez fait beaucoup trop d'honneur à M. de Pompignan. Si vous reveniez ici, monsieur, je serais bien étonnée si aucun de tous ces gens-là vous paraissait aimable et digne de votre protection. Il y en a d'honnêtes gens, j'en conviens, et même qui ont du goût et de l'esprit, mais nul usage du monde, nulle politesse, nulle gaieté, nul agrément.

Je suis au désespoir de n'avoir pas pu prévoir les malheurs qui me sont arrivés, et de n'avoir pas connu ce que c'était que l'état de la vieillesse avec une fortune des plus médiocres. J'aurais quitté Paris, je me serais établie en province ; là j'aurais joui d'une plus grande aisance, et je ne me serais pas aperçue d'une grande différence pour la société et la compagnie.

Je ne sais plus que lire. Vous pourriez m'envoyer bien des choses, mais vous ne m'en trouvez pas digne. Je jugerai, par votre réponse, si vous souhaitez véritablement maintenir notre correspondance ; il faut qu'elle soit fondée sur l'amitié et la confiance ; sans cela, ce n'est

pas la peine. Je vous aimerai, je vous admirerai toujours ; mais je m'interdirai de vous le dire.

Permettez-moi de finir par un conseil. Lisez la fable du *Rat, de la Grenouille et de l'Aigle*.

Paris, 23 juillet 1760.

Je pourrais vous dire que (*vanité* à part) je ne suis pas parfaitement contente de vous. D'où vient ne m'avoir pas envoyé la *Vanité*? je l'ai trouvée charmante ; je ne doute pas qu'elle ne soit de vous, et le Pompignan y est encore mieux traité que dans les deux autres pièces. Ce pauvre homme vous devra toute sa célébrité ; sans vous, on n'aurait fait que bâiller en parlant de lui et en lisant ses ouvrages ; il a mérité le traitement qu'il éprouve. Passe pour être fat, mais hypocrite et méchant, c'est trop ; le voilà écrasé sous les montagnes de ridicule que vous entassez sur lui ; sa naissance et sa dévotion ne lui feront pas tenter d'escalader ni le ciel ni la cour. Dieu le bénisse ! c'est un sot et un froid personnage.

Je ne sais pas lequel j'aime le mieux de votre *Russe* ^(a) ou de votre *Pauvre diable* : celui-ci est

(a) C'est : le *Russe à Paris*.

plus plaisant, l'autre est plus noble ; je suis fort contente de l'un et de l'autre.

Venons au procès que vous me faites. J'étais en colère contre vous, et au lieu de remerciements, vous n'auriez eu que des reproches, parce que j'appris que vous envoyiez à toutes sortes de gens toutes sortes de nouveautés ; mon amitié en fut blessée ; je vous trouvai coupable du crime d'Ananie et de Saphire ; vous mentiez au Saint-Esprit, et ne pouvant pas vous punir de mort subite, je pris la résolution de ne vous plus écrire. Cela me coûtait beaucoup, et vous pouvez en juger, puisque à la première agacerie je suis revenue tout courant à vous.

Je vous aime beaucoup, monsieur, parce que personne en vérité ne me plaît autant que vous, et je suis bien sûre que vous ne plaisez à personne autant qu'à moi.

On vous a donc dit bien du mal de moi ? je passe donc dans votre esprit pour l'admiratrice des Fréron (1) et des Palissot, et pour l'ennemie déclarée des Encyclopédistes ? Je ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Vous me demandez ma confession et vous me promettez votre absolution. Apprenez donc que je ne me suis point jointe à madame de Robecq, qu'à peine je la connaissais, et que je n'ai jamais eu le désir de la connaître davantage. J'ai fort

blâmé sa vengeance et le choix de ses vengeurs. J'ai été bien aise du peu de succès de sa comédie, et de la maladresse de son auteur ; il n'a pas su rendre ridicules les gens qu'il voulait peindre, il a manqué son objet ; en les attaquant sur l'honneur et la probité, il ne leur a pas effleuré l'épiderme. J'ai été à une représentation de cette pièce, je l'ai lue une fois ; j'ai dit très naturellement que je n'en étais pas contente, et qu'à la place des philosophes, j'aurais beaucoup plus de mépris que d'indignation contre un tel ouvrage. Si cela ne paraît pas suffisant, et s'il faut crier *tolle* contre leurs ennemis, j'avoue que je n'ai point pris ce parti, et que je me trouverais très ridicule d'élever ma voix pour ou contre aucun parti ; il n'y a que l'amitié qui puisse engager dans ces sortes de querelles. Il y a quelques années, j'en conviens, que l'amitié m'aurait peut-être fait faire beaucoup d'imprudences ; mais pour aujourd'hui, je verrais avec indifférence la guerre des dieux et des géants, à plus forte raison celle des rats et des grenouilles ; je lis ce qui s'écrit pour ou contre. Il y a quelques articles de Fréron qui m'ont assez divertie ; le mot Encyclopédie, par exemple, qui est, je crois, dans sa quinzième feuille, m'a paru assez plaisant ; j'aime mieux son style que celui de l'abbé Desfontaines ⁽¹⁾. Voilà l'aveu de tous

mes crimes, j'attends votre *ego te absolvo*. Je finis ce long article par vous dire que je suis bien sûre que si j'étais avec vous, je serais toujours de votre avis, sans que ce fût par la soumission et la déférence qui est due à votre esprit et à vos lumières.

Ah ! mon Dieu, monsieur, que je serais aise de passer ma vie aux Délices ! Si c'est la philosophie qui donne le dégoût du monde, je suis une grande philosophe. Rien ne me retient ici, et je n'ai pour y rester d'autres raisons que celle de la chèvre : où elle est attachée, il faut qu'elle broute. Cependant si je n'étais pas aveugle, j'irais certainement vous voir ; il n'y a rien au monde qui me fît autant de plaisir que d'être avec vous. J'aurais grand besoin de M. Tronchin ^(a), si la vie m'était plus chère ; mais ce serait une folie à moi de chercher à la prolonger. Eh, mon Dieu, pourquoi ? pour éprouver de nouveaux malheurs. Je me contente de rendre les moments présents supportables : je vis avec plusieurs personnes aimables, qui ont de l'humanité, de la compassion ; il en résulte l'apparence de l'amitié ; je m'en contente, j'écarte la tristesse autant qu'il m'est possible, je me livre à toutes les dissipations qui se présentent ; enfin, à tout prendre,

(a) Le médecin de Voltaire,

je suis moins malheureuse que je ne devrais l'être. Vous ne seriez pas mécontent de moi, si je vous rendais compte de ma façon de penser, et ce serait un grand plaisir que j'aurais. Mais ne nous retrouverons-nous jamais ensemble, monsieur ? Cette absence éternelle, ainsi que la perte de mon ami, sont deux malheurs irréparables, et dont je ne me consolerais jamais. Écrivez-moi souvent, et envoyez-moi tout ce que vous ferez. Qu'est-ce que c'est que la sœur du Pot, dont tout le monde parle et que personne n'a vue ?

Paris, 5 septembre 1760.

J'étais en colère contre vous ; votre dernière lettre m'avait déplu ; vous m'y annonciez que vous ne m'enverriez plus rien, vous me reprochiez d'aimer Fréron ; vous me traitiez comme l'amie ou l'alliée des Pompignan et des Palissot ; j'en ai été indignée et on le serait à moins ; mais faisons la paix ; venez, que je vous embrasse.

Je fus avant-hier à la première représentation de *Tanocrède*. J'y ai pleuré à chaudes larmes ; j'avais été quelques semaines auparavant à l'*Écos-saise*, qui m'avait fait un plaisir extrême. Vous

avez balayé notre théâtre de tous les marmousets d'auteurs qui l'aviilissaient et le salissaient depuis deux ou trois ans. Je suis folle de vous, et eussiez-vous mille fois plus de torts avec moi, je vous admirerais toujours et n'admirerais que vous, je vous le déclare net ; je ne puis révéler de certaines choses que vous approuvez tant, je suis comme Mardochée :

Je n'ai devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur que l'un ne doit qu'à vous.

J'entends par Aman nombre d'auteurs que vous honorez de votre protection et que je trouve fort ennuyeux et fort orgueilleux. Mademoiselle Clairon joue à ravir. Il y a un « *Eh bien, mon père,* » qui remue l'âme depuis le bout des pieds jusqu'à la pointe des cheveux.

Prévile est charmant dans le rôle de *Freeport* ^(a) ; enfin, vous m'avez fait rire et pleurer, ce qu'il y avait longtemps qui ne m'était arrivé et que je n'espérais plus ; je vous en fais mille et mille remerciements. Je soupai hier avec Marmontel ; je lui ai parlé de vous sans fin, sans cesse ; il dit que vous vous portez à merveille, et que vous n'êtes point du tout changé. Il n'en est pas ainsi de moi, mais si j'étais avec vous, je prendrais

(a) Personnage de l'*Écossaise*.

patience. Aurez-vous bien la cruauté de ne me rien envoyer ? Je ne me paye point de vos raisons, ce ne sont que des prétextes.

Paris, 20 septembre 1760.

Non, non, monsieur, je ne suis pas une grande enfant ; je suis une petite vieille qui ai tous les apanages de la vieillesse, excepté la mauvaise humeur. Je blâme M. de Voltaire quand il s'associe ou plutôt se fait chef d'un parti qui n'a rien de commun avec lui qu'un seul article ; car pour la morale et les agréments, il n'y a nulle ressemblance ni conformité : d'ailleurs, si cela vous divertit, vous avez raison, n'en parlons plus.

Dites-moi, je vous prie, pourquoi vous ne répondez jamais à ce que je vous écris ? Je vous parle de votre tragédie, de votre comédie, vous ne daignez pas m'en dire un mot. J'ai lieu de croire que mes lettres vous ennuient ; j'en serais fâchée, parce que les vôtres me font plaisir. J'attends avec impatience votre histoire du czar ; j'ai grand besoin de lecture qui m'amuse ; je lis six à sept heures par jour ou par nuit, et j'ai tout épuisé. J'ai été très contente de l'histoire des

Stuarts (a) ; elle est un peu fatigante, mais il y a des morceaux sublimes.

Si vous aviez de l'amitié pour moi, comme vous voulez m'en flatter, vous pourriez m'envoyer beaucoup de choses, j'en suis sûre, mais vous me traitez un peu comme une caillette.

Il arriva hier un courrier qui nous apporta la nouvelle d'un petit avantage que M. de Stainville (b) a remporté sur le prince héréditaire ; c'est être débredouillé.

Votre lettre au roi de Pologne est imprimée, je ne crois pas que ce soit par l'ordre du frère Menoux. Adieu, monsieur, je vous aime beaucoup, et je crois que vous ne m'aimez guère.

Le président veut que je vous dise qu'il vous désapprouve infiniment de donner le premier tome de votre *Histoire du Czar* avant le second ; jé crois effectivement qu'il n'a pas tort, mais si le second nous faisait trop attendre le premier, ne suivez pas son conseil, je suis pressée de vivre.

(a) *L'Histoire de la maison de Stuart*, par Hume, traduite en 1760 par l'abbé Prévost.

(b) Frère du duc de Choiseul.

1^{er} novembre 1760.

Oui, monsieur, j'ai reçu votre beau présent ^(a), c'est M. Le Normand qui me l'a envoyé. Je donnai le même jour au président son exemplaire. Vous avez dû recevoir, il y a déjà longtemps, son remerciement. D'Alembert n'a eu votre livre que ces jours-ci. Ne croyez point, je vous prie, que j'ai tort si vous n'avez pas eu de mes nouvelles; mon premier soin fut de lire votre Préface et deux ou trois chapitres. Je vous écrivis sur-le-champ, de ma propre main, une lettre de huit pages, et j'employai à cet ouvrage une de mes insomnies. Au réveil de mon secrétaire, je le lui donnai à lire ; il n'en put presque rien déchiffrer. Je ne me souvenais plus de ce que j'avais écrit. Je fus si dépitée que je résolus d'attendre, pour vous écrire, que j'eusse entièrement fini votre livre. Ce qui est plaisant, c'est qu'hier, en finissant la dernière page, j'ai reçu votre dernière lettre. C'est immense, monsieur, ce que j'ai à vous dire ; d'abord je vous déclare que vous n'avez ni jugement ni goût, si vous n'êtes pas content de votre *Histoire* ; la préface est charmante ; vous traitez messieurs les faiseurs de recherches comme ils le méritent ; il y a tant de

(a) *L'Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand.*

manières d'être ennuyeux, qu'en vérité cela crie vengeance de se mettre à la torture pour en chercher de nouvelles. Je ne pense pas absolument comme vous sur les portraits et anecdotes, mais à l'explication il se trouverait peut-être que nous pensons de même. Les portraits imaginés, et les anecdotes fausses ou falsifiées, font de l'histoire d'indignes romans.

Vos descriptions de l'empire de Russie, les établissements, les réformes, les voyages du czar, tout cela m'a paru admirable. Ce qui regarde la guerre ne m'a pas fait autant de plaisir ; mais c'est que vous aviez tout dit sur cet article dans la *Vie de Charles XII*. Je l'ai reçu en même temps que le czar. Je ne souffre pas qu'on dise qu'il y ait la moindre contradiction.

Je vois, monsieur, que vous êtes fort au fait de ce que je fais (a) ; je voudrais que vous le fussiez aussi bien de tout ce que je pense ; vous ne trouveriez rien à redire, et vous conviendriez que je ne suis point injuste dans les jugements que je porte, ni déraisonnable dans ma conduite. J'ai mis beaucoup d'impartialité dans la guerre des philosophes ; je ne saurais adorer leur Encyclopédie, qui peut-être est adorable, mais dont quelques articles que j'ai lus m'ont ennuyée

(a) Grâce à d'Alembert.

à la mort. Je ne saurais admettre pour législateurs des gens qui n'ont que de l'esprit, peu de talent et point de goût ; qui, quoique très honnêtes gens, écrivent les choses les plus malsonnantes sur la morale ; dont tous les raisonnements sont des sophismes, des paradoxes. On voit clairement qu'ils n'ont d'autre but que de courir après une célébrité où ils ne parviendront jamais ; ils ne jouiront pas même de la gloriole des Fontenelle et la Motte, qui sont oubliés depuis leur mort ; mais eux, ils le seront de leur vivant ; j'en excepte, à toutes sortes d'égards, M. d'Alembert, quoiqu'il ait été mon délateur auprès de vous ; mais c'est un égarement que je lui pardonne, et dont la cause mérite quelque indulgence ; c'est le plus honnête homme du monde, qui a le cœur bon, un excellent esprit, beaucoup de justesse, du goût sur bien des choses ; mais il y a certains articles qui sont devenus pour lui affaires de parti, et sur lesquels je ne lui trouve pas le sens commun : par exemple, l'échafaud de mademoiselle Clairon⁽¹⁾, sur lequel je n'ai pas attendu vos ordres pour me transporter de colère. J'ai dit mot pour mot les mêmes choses que vous me dites, et d'Alembert sera bien surpris quand je lui donnerai à lire votre lettre ; ce sera un grand triomphe. Mais, monsieur, apprenez qu'il n'y a plus rien à faire ; tout est

perdu dans ce pays-ci, tout est en anarchie ; chacun se croit le premier dans son genre, et chacun croit posséder tous les genres, et moi je dirai ce qu'un refrain de chanson disait d'un premier ministre de Perse, à son retour d'un exil :

Lui à l'écart, tous les hommes étaient égaux.

Vous avez actuellement avec vous un homme de ma connaissance, M. Turgot ^(a) ; c'est un homme d'esprit, mais qui n'est pas absolument de votre genre.

Comment s'appelle cet homme qui a fait cent cinquante lieues pour vous venir trouver et qui est depuis six mois avec vous ? Je l'en estime et l'en aime tant, que je serais presque tentée de lui en faire des compliments.

N'oubliez pas que vous me promettez des *insolences*. Au nom de..... tout ce que vous n'aimez pas, ayez soin de mon amusement, et soyez bien persuadé que, hors vous, tout me paraît languissant, fade et ennuyeux. Je crains bien que cette lettre n'ait tous ces défauts.

(a) Le futur ministre de Louis XVI.

L'AVEUGLE DU DEFFAND AU SOI-DISANT AVEUGLE
MAIS TRÈS CLAIRVOYANT VOLTAIRE.

Paris, 30 septembre 1763.

Je ne vous dirai point pourquoi j'ai tant tardé à vous répondre. Si vous avez appris la mort de madame de Luynes (a), vous avez dû deviner quelles étaient mes raisons ; vous en faire le détail serait un grand ennui pour vous et une grande fatigue pour moi. J'aime bien mieux vous raconter ce qui se passa l'autre jour chez le roi de Pologne. La reine y était, la cour était nombreuse, on parla de l'*Instruction pastorale de l'évêque du Puy* (b) ; on loua l'ouvrage, on exalta l'auteur. C'est un saint, disait le roi de Pologne ; c'est un homme bien savant, disait l'autre. Tout cela est vrai, dit M. le prince de Beauvau, mais il n'aura jamais la célébrité de son frère.

Platon (c) est revenu de la cour de Denis (d) ; il en dit des merveilles. Il prétend que ce n'est point à ses pieds qu'on doit chercher ses oreilles, enfin il est comblé de gloire, en attendant qu'il soit vêtu de moire.

(a) Tante de madame du Deffand.

(b) C'était le frère de Le Franc de Pompignan.

(c) D'Alembert.

(d) Frédéric.

J'aimerais à la folie avoir une correspondance avec vous, si vous étiez bien aise d'en avoir avec moi, mais vous n'avez jamais rien à me dire ; ce n'est que par le public que j'apprends ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites ; vous ne me jugez digne d'aucune confiance.

Laissons *François II* ^(a) tel qu'il est ; c'est un genre qu'il est difficile de perfectionner ; il est plus court de ne pas l'admettre.

Oh ! M. de Voltaire, avez-vous lu M. Thomas ? Il devait dire avant son discours : Allons, faquins, il vous faut du sublime ! Je suis indignée de l'éloquence régnante, j'aime mieux le style des halles. La pièce de Saurin vient de tomber à plat.

Adieu, monsieur ; ne m'oubliez pas, et envoyez-moi quelque chose qui m'amuse, j'en ai besoin : je pérís de langueur et d'ennui.

Paris, 14 janvier 1764.

Oui, oui, monsieur, je vous respecterai comme roi ; il ne me manquait plus pour vous que ce genre de respect ; je suis fâchée qu'il vous en coûte tant pour l'acquérir ⁽¹⁾.

(a) Tragédie du président Hénault. Dans sa lettre du 19 août Voltaire avait souhaité qu'il la remaniât.

Vous m'indiquez toutes les sortes de consolations propres à mon état et à mon âge ⁽¹⁾ ; je conviens qu'il n'y en a point d'autres ; mais c'est pour la santé de l'âme ce que sont les infusions de tilleul, de camomille, de bouillon blanc, etc., etc., pour la santé du corps ; ce qu'est aussi l'eau bénite contre les tentations du diable. La vieillesse serait supportable si l'on avait à qui parler, mais il me semble que tous les hommes aujourd'hui sont des fous ou des bêtes. Je me dis souvent que c'est peut-être moi qui suis l'un et l'autre, que je suis comme ceux qui ont une jaunisse qui leur fait voir tout en jaune ; qu'il est impossible que je sois meilleur juge que tous ceux qui ont tant de célébrité : ainsi, après avoir été mécontente de tout le monde, je conclus, je finis par l'être encore plus de moi-même.

Vous voyez que je ne me peins pas avec des couleurs trop favorables, et que je vous donne de moi l'idée d'une vieille bien triste, bien atrabilaire et bien ennuyeuse. Rabattez-en, je vous prie, quelque chose, et croyez que si je passais quelques heures avec vous, j'aurais autant de gaieté que j'en avais dans ma jeunesse.

Je vois assez souvent d'Alembert ; je lui trouve, ainsi que vous, beaucoup d'esprit.

Le président se porte à merveille ; son goût

pour le monde ne s'affaiblit point : il est toujours fort recherché, parce qu'il est toujours fort aimable, mais il devient bien sourd. Il rendrait la reine encore plus sourde que lui, s'il lui nommait la *Pucelle* (1) ; mais ne croyez pas en être quitte pour une bonne plaisanterie.

Chargez-vous de mon amusement ; je ne peux plus rien lire de tout ce qu'on écrit. Ce n'est pas que je veuille faire la merveilleuse, ni le bel esprit ; mais c'est que l'ennui me surmonte. On me propose de relire les remontrances, les mandemens, les instructions ; je réponds : Qu'est-ce que tout cela me fait ? J'ai cependant essayé d'en lire ; mais le peu de bons raisonnemens, de vérité qu'on y trouve, sont noyés dans un fatras d'éloquence, de style académique, à qui je préfère celui de la Bibliothèque bleue (a).

Vous ne connaîtrez plus, monsieur, ce qui est aujourd'hui le bon goût, le bon ton, la bonne compagnie ; que faire à cela ? Prendre patience, et, comme vous le dites, mépriser les hommes et les tolérer. Il n'y a d'heureux que ceux qui naissent avec des talents ; ils n'ont pas besoin de ceux des autres ; ils portent partout leur bonheur, et peuvent se passer de tout

(a) Recueil de vieux contes et d'anciens romans.

Souvenez-vous, monsieur, et soyez-en bien persuadé, que votre souvenir, votre amitié, me sont absolument nécessaires.

Mercredi, 7 mars 1764.

Je me reproche tous les jours, monsieur, de n'avoir point l'honneur de vous écrire. Savez-vous ce qui m'en empêche? c'est que je m'en trouve indigne. Votre dernière lettre m'a ravie, mais elle m'a ôté le courage d'y répondre. Qu'il est heureux d'être né avec un grand esprit et de grands talents ! et qu'on est à plaindre quand ce que l'on en a ne fait qu'empêcher de végéter ! Voilà la classe où je me trouve, et où je suis en grande compagnie. La seule différence qu'il y a de moi à mes confrères, c'est qu'ils sont contents d'eux, et que je suis bien éloignée de l'être d'eux, et encore moins de moi.

Votre lettre est charmante ; tout le monde m'en demande des copies. Vous me consolez presque d'être aveugle ; mais, monsieur, vous n'êtes point de notre confrérie. J'ai beaucoup interrogé M. le duc de Villars ; vous jouissez de tous vos cinq sens comme à trente ans, et surtout de ce sixième dont vous me parlez, qui fait votre

bonheur, mais qui fait le malheur de bien d'autres (1).

J'ai lu vos quatre contes, dont vous ne m'avez envoyé que le premier. *L'Éducation d'une fille* et *Macare* sont imprimés ; ainsi je les ai ! mais je n'ai pu parvenir à avoir les *Trois manières*. C'est bien mal à vous, monsieur, de n'accorder vos faveurs qu'à demi. J'aime Théone à la folie, c'est un bijou ; Églé est fort aimable ; pour Apamisse, je la trouve un peu sérieuse. Je n'ai lu ce dernier conte qu'une fois, et je n'ai pu en obtenir de copie ; on dit qu'il ne sera point imprimé avant que vous ayez fait un nombre de contes suffisant pour en faire un volume. Ne me distinguerez-vous point du public ?

Nous sommes ici dans de grandes alarmes ; madame de Pompadour est très malade : je ne fermerai ma lettre qu'après avoir eu de ses nouvelles.

J'aimerais bien mieux être aux Délices que d'être à Choisy (a) ; c'est aux Délices que *Macare* habite, et où, s'il était possible, j'irais volontiers le chercher. Vos lettres me le font entrevoir, et je ne le trouve que dans ce que vous écrivez : envoyez-le-moi donc souvent par la poste et que je l'aperçoive quelquefois. Adieu, monsieur,

(a) Le château où M^{me} de Pompadour se mourait.

je vous prie d'être persuadé qu'il n'y a que vous que j'adore, tout le reste sont de faux dieux.

Les dernières nouvelles de madame de Pompadour sont fort bonnes, mais elle n'est point hors d'affaire ; je serais très fâchée s'il en arrivait malheur, et ce pourrait bien en être un plus grand que l'on ne pense (¹).

Paris, 14 mars 1764.

Je vous rends mille et mille grâces de vos *Manières*. Il n'y en a point de bonnes que vous n'ayez pour moi, excepté quand vous me demandez mon approbation ; mais il faut bien vous pardonner quelques petites moqueries. Vous avez toute mon admiration, monsieur, et vous ne la devez point à la prévention ; je vous dois le peu de goût que j'ai ; vous êtes pour moi la pierre de touche ; tout ce qui s'éloigne de votre *manière* me paraît mauvais. Jugez de ce qui me paraît bon aujourd'hui, où tout est cynique ou pédant ; nulle grâce, nulle facilité, point d'imagination, tout est à la glace ; de la hardiesse sans force, de la licence sans gaieté ; point de talent, beaucoup de présomption, voilà le tableau du moment présent.

Vous êtes charmant dans tous les genres ! Pourquoi abandonnez-vous celui des fables ? Permettez que je vous donne un sujet.

Il y avait un lion à Chantilly à qui on jetait tous les roquets qu'on aurait jetés dans la rivière ; il les étranglait tous. Une seule petite chienne, qui se trouva pleine, eut grâce devant ses yeux : il la lécha, la caressa, lui fit part de sa nourriture : elle accoucha. Il ne fit aucun mal à toute sa petite famille, et je ne sais ce qu'elle devint ; mais il arriva un jour que des mâtins vinrent aboyer le lion à la grille de sa loge. La petite chienne se joignit à eux et aboya, et lui tira les oreilles : la punition fut prompte ; il l'étrangla : mais le repentir suivit de près. Il ne la mangea point ; il se coucha auprès d'elle, et parut pénétré de la plus grande tristesse. On espéra qu'une inclination nouvelle pourrait le consoler ; on se trompa : il étrangla sans miséricorde tous les chiens qu'on lui donna.

Ne vous paraît-il pas qu'on peut tirer beaucoup de morale de ce fait (qui est de la plus grande vérité) sur l'ingratitude, sur le besoin que l'on a d'aimer, ou du moins d'avoir de la société ? Le regret qu'a le lion d'avoir puni son amie, quoique ingrate, vous fournira sûrement beaucoup d'idées.

On trouve madame de Pompadour beaucoup

mieux ; mais sa maladie n'est pas près d'être finie, et je n'ose pas prendre beaucoup d'espérance. Je crois que sa perte serait un fort grand malheur : en mon particulier, elle m'affligerait beaucoup, non par aucune raison qui me soit directe, mais par rapport à des gens que j'aime beaucoup ^(a) ; et puis, qu'est-ce qu'il arriverait de tout ceci ?

Ah ! j'oubliais de vous dire que je suis furieuse de ce qui vient d'arriver : on a imprimé, sans mon consentement, à mon insu, la lettre que vous m'avez écrite avant la dernière. Heureusement on a retranché le nom de la reine ; mais Moncrif y est tout au long ⁽¹⁾. Cette aventure me rendra sage, et je vous promets bien que tout ce que vous m'écrirez, et tout ce que vous m'enverrez, ne sortira jamais de mes mains, et que je mettrai bon ordre pour qu'on n'en puisse jamais prendre de copie, ni même qu'on l'apprenne par cœur, parce que je ne les lirai point à ceux qui ont ce talent-là.

Adieu, monsieur ; aimez-moi un peu ; c'est justice, c'est reconnaissance, vous aimant, je vous jure, tendrement.

(a) Les Choiseul.

2 mai 1764.

Je ne me flatte pas, monsieur, que vous vous soyez aperçu du temps qu'il y a que je n'ai eu l'honneur de vous écrire ; mais si par hasard vous l'avez remarqué, il faut que vous en sachiez la cause. Premièrement, le président a été malade, et m'a donné beaucoup d'inquiétude ; ensuite la maladie et la mort de madame de Pompadour, qui m'ont occupée et intéressée autant que tant d'autres à qui cela ne faisait rien, et puis des peines et des embarras domestiques qui ont troublé mon faible génie. Je voulais attendre d'être un peu plus calme, pour pouvoir causer avec vous.

Votre dernière lettre (dont vous ne vous souvenez sûrement pas) est charmante. Vous me dites que vous voulez que je vous fasse part de mes réflexions. Ah ! monsieur, que me demandez-vous ? Elles se bornent à une seule : elle est bien triste ; c'est qu'il n'y a, à le bien prendre, qu'un seul malheur dans la vie, qui est celui d'être né. Il n'y a aucun état, quel qu'il puisse être, qui me paraisse préférable au néant. Et vous-même, qui êtes M. de Voltaire, nom qui renferme tous les genres de bonheur, réputation, considération, célébrité, tous les préservatifs contre l'ennui, trouvant en vous toutes sortes de ressources,

une philosophie bien entendue, qui vous a fait prévoir que le bien était nécessaire dans la vieillesse ; eh bien, monsieur, malgré tous ces avantages, il vaudrait mieux n'être pas né, par la raison qu'il faut mourir, qu'on en a la certitude, et que la nature y répugne si fort que tous les hommes sont comme le bûcheron.

Vous voyez combien j'ai l'âme triste, et que je prends bien mal mon temps pour vous écrire ; mais, monsieur, consolez-moi ; écartez les vapeurs noires qui m'entourent.

Je viens de lire une *Histoire d'Écosse*, qui n'est, pour ainsi dire, que la vie de Marie Stuart : elle a mis le comble à ma tristesse ; j'espère que votre Corneille (a) me tirera de cet état. Je n'ai encore lu que l'épître à l'Académie et la préface. On est tout étonné, en lisant ce que vous écrivez, que tout le monde n'écrive pas bien : il semble qu'il n'y a rien de si facile que d'écrire comme vous, et cependant personne au monde n'en approche ; il n'y a que Cicéron qui, après vous, est tout ce que j'aime le mieux.

Adieu, monsieur ; je me sens indigne de vous occuper plus longtemps.

(a) Il s'agit des *Commentaires sur Corneille*.

Paris, 16 mai 1764.

Je suis ravie, monsieur, que *l'honneur* vous déplaît : il y a longtemps qu'il me choque ; il refroidit, il nuit à la familiarité, et ôte l'air de vérité. Je proposai, il y a quelque temps, à une personne de mes amis, de le bannir de notre correspondance ; elle me répondit : *faisons plus que François I^{er}, perdons jusqu'à l'honneur.*

Vous avez bien mal lu ma dernière lettre, puisque vous avez compris que j'étais en liaison avec madame de Pompadour. Je vous mandais « que j'avais été fort occupée de sa maladie et » de sa mort, et que je m'y intéressais autant » que d'autres à qui cela ne faisait rien ».

Jamais je ne l'avais vue ni rencontrée ; mais je lui avais cependant de l'obligation, et, par rapport à mes amis, j'appréhendais fort sa perte : il n'y a pas d'apparence, jusqu'à présent, qu'elles produise aucun changement dans leur situation. Voilà M. d'Albi archevêque de Cambrai ^(a). Voilà des dames qui suivent le roi à son premier voyage de Saint-Hubert, et ce sont mesdames de Mirepoix, de Gramont ^(b) et d'Ec-

(a) Frère du duc de Choiseul.

(b) Madame de Gramont était la sœur du duc de Choiseul.

quevilly. Je me chargerais volontiers de vous mander ces sortes de nouvelles, si je croyais qu'elle vous fissent plaisir, et que vous n'eussiez pas de meilleures correspondances que moi.

Un autre article de ma lettre que vous avez encore mal entendu, c'est que je vous disais que le plus grand de tous les malheurs était d'être né. Je suis persuadée de cette vérité, et qu'elle n'est pas particulière à Judas, Job et moi ; mais à vous, mais à feu madame de Pompadour, à tout ce qui a été, à tout ce qui est, et à tout ce qui sera. Vivre sans aimer la vie ne fait pas désirer sa fin, et même ne diminue guère la crainte de la perdre. Ceux de qui la vie est heureuse, ont un point de vue bien triste ; ils ont la certitude qu'elle finira. Tout cela sont des réflexions bien oiseuses, mais il est certain que si nous n'avions pas de plaisir il y a cent ans, nous n'avions ni peines ni chagrins ; et des vingt-quatre heures de la journée, celles où l'on dort me paraissent les plus heureuses. Vous ne savez point, et vous ne pouvez savoir par vous-même, quel est l'état de ceux qui pensent, qui réfléchissent, qui ont quelque activité, et qui sont en même temps sans talent, sans passion, sans occupation, sans dissipation : qui ont eu des amis, qui les ont perdus sans pouvoir les remplacer ; joignez à cela de la délicatesse dans le goût, un

peu de discernement, beaucoup d'amour pour la vérité ; crevez les yeux à ces gens-là, et placez-les au milieu de Paris, de Pékin, enfin où vous voudrez, et je vous soutiendrai qu'il serait heureux pour eux de n'être pas nés. L'exemple que vous me donnez de votre jeune homme est singulier ⁽¹⁾ ; mais tous les maux physiques, quelque grands qu'ils soient (excepté les douleurs), attristent et abattent moins l'âme que le chagrin que nous causent le commerce et la société des hommes. Votre jeune homme est avec vous, sans doute qu'il vous aime ; vous lui rendez des soins, vous lui marquez de l'intérêt, il n'est point abandonné à lui-même, je comprends qu'il peut être heureux. Je vous surprendrais, si je vous avouais que de toutes mes peines mon aveuglement et ma vieillesse sont les moindres. Vous conclurez peut-être de là que je n'ai pas une bonne tête, mais ne me dites point que c'est ma faute, si vous ne voulez pas vous contredire vous-même. Vous m'avez écrit, dans une de vos dernières lettres, que nous n'étions pas plus maîtres de nos affections, de nos sentiments, de nos actions, de notre maintien, de notre marche, que de nos rêves. Vous avez bien raison et rien n'est si vrai. Que conclure de tout cela ? Rien, et mille fois rien ; il faut finir sa carrière en végétant le plus qu'il est possible.

.Une seule chose me ferait plaisir, c'est de vous lire. Si j'étais avec vous, j'aurais l'audace de vous faire quelques représentations sur quelques-unes de vos critiques sur Corneille. Je les trouve presque toutes fort judicieuses ; mais il y en a une dans les *Horaces* à laquelle je ne saurais souscrire ; mais vous vous moqueriez de moi si j'entreprenais une dissertation.

Ayez bien soin de votre santé ; vous adoucissez mes malheurs par l'assurance que vous me donnez de votre amitié et le plaisir que me font vos lettres.

Paris, lundi 29 mai 1764.

Non, monsieur, je ne préférerais pas la pensée à la lumière, les yeux de l'âme à ceux du corps. Je consentirais bien plutôt à un aveuglement total. Toutes mes observations me font juger que moins on pense, moins on réfléchit, plus on est heureux ; je le sais même par expérience. Quand on a eu une grande maladie, qu'on a souffert de grandes douleurs, l'état où l'on se trouve dans la convalescence est un état très heureux ; on ne désire rien, on n'a nulle activité, le repos seul est nécessaire. Je me suis trouvée dans cette

situation, j'en sentais tout le prix, et j'aurais voulu y rester toute ma vie. Tous les raisonnements que vous me faites sont excellents, il n'y a pas un mot qui ne soit de la plus grande vérité. Il faut se résigner à suivre notre destination dans l'ordre général, et songer, comme vous dites, que le rôle que nous y jouons ne dure que quelques minutes. Si l'on n'avait qu'à se défendre de la superstition pour se mettre au-dessus de tout, on serait bien heureux. Mais il faut vivre avec les hommes ; on en veut être considéré ; on désire de trouver en eux du bon sens, de la justice, de la bienveillance, de la franchise, et l'on ne trouve que tous les défauts et les vices contraires. Vous ne pouvez jamais connaître le malheur, et, comme je vous l'ai déjà dit, quand on a beaucoup d'esprit et de talent, on doit trouver en soi de grandes ressources. Il faut être Voltaire, ou végéter. Quel plaisir pourrais-je trouver à mettre mes pensées par écrit ? Elles ne servent qu'à me tourmenter, et cela satisferait peu ma vanité. Allez, monsieur, croyez-moi, je suis abandonnée de Dieu et des médecins, mais cependant ne m'abandonnez pas. Vos lettres me font un plaisir infini, vous avez une âme sensible, vous ne dites point des choses vagues ; le moment où je reçois vos lettres, celui où j'y répons, me consolent, m'occupent,

et même m'encouragent. Si j'étais plus jeune, je chercherais peut-être à me rapprocher de vous ; rien ne m'attache dans ce pays-ci, et la société où je me trouve engagée me ferait dire ce que M. de la Rochefoucauld dit de la cour : *Elle ne rend pas heureux, mais elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.*

Je n'attribue pas mes peines et mes chagrins à tout ce qui m'environne, je sais que c'est presque toujours notre caractère qui contribue le plus à notre bonheur ; mais, comme vous savez, nous l'avons reçu de la nature. Que conclure de tout cela ? c'est qu'il faut se soumettre. Il n'y aurait qu'un remède, ce serait d'avoir un ami à qui l'on pourrait dire :

« Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis. »

Je n'en suis pas là, mais bien à dire sans cesse :

« Sans toi tout homme est seul. »

Finissons, monsieur, cette triste élégie, qui est cent fois plus triste et plus ennuyeuse que celles d'Ovide.

Vous voulez que je vous dise mon sentiment sur votre *Corneille*, c'est certainement vous moquer de moi. Si je vous voyais, je hasarderais peut-être de vous obéir, mais comment aurais-je la témérité de vous critiquer par écrit ? Il faut

que vous réitériez encore cet ordre pour que j'y puisse consentir. Je vous dirai seulement que vous êtes cause que je relis toutes les pièces de Corneille. Je n'en suis encore qu'à *Héraclius*. Je suis enchantée de la sublimité de son génie, et dans le plus grand étonnement qu'on puisse être en même temps si dépourvu de goût. Ce ne sont point les choses basses et familières qui me surprennent et qui me choquent, je les attribue au peu de connaissance qu'il avait du monde et de ses usages ; mais c'est la manière dont il tourne et retourne la même pensée, qui est bien contraire au génie, et qui est presque toujours la marque d'un petit esprit. Vous devriez bien m'envoyer toutes les choses que vous faites, je ne les ai jamais qu'après tout le monde.

Vous savez toutes nos nouvelles. La mort de M. de Luxembourg m'a fort occupée ; madame de Luxembourg est très affligée. Je serais bien aise de lui pouvoir montrer quelque ligne de vous qui lui marquât l'intérêt que vous prenez à sa situation et que vous partagez mes regrets ; persuadez-vous que vous êtes destiné à me donner de la considération, à me marquer de l'amitié et à adoucir mes peines. Pour moi, je sens, monsieur, que de toute éternité je devais naître pour vous révéler et pour vous aimer.

M. le cardinal de Bernis a l'archevêché d'Albi.

Le curé de Saint-Sulpice a donné sa démission, moyennant quinze mille livres de rente ; c'est un M. Noguét, son vicaire, qui le remplace.

Paris, 17 juin 1764.

Mon secrétaire a recouvré la vue, et je ne perds pas un moment à reprendre notre correspondance. Ne parlons plus de bonheur, c'est la pierre philosophale, qui ruine ceux qui la cherchent. On ne se rend point heureux par système ; il n'y a de bonnes recettes pour le trouver que celle d'une de mes grand'tantes, de prendre le temps comme il vient et les gens comme ils sont ; j'y ajouterais encore une chose qui me semble plus nécessaire : être bien avec soi-même.

Ah ! si vous étiez ici, je vous prendrais bien en effet pour mon directeur ; mais vous n'y consentiriez pas, je vous ennuierais trop. Vous avez dit quelque part que tous les genres pouvaient être bons, excepté l'ennuyeux, et c'est celui auquel je m'adonne ; je me flatte que vous croyez bien que ce n'est pas par choix.

Nous allons voir M. d'Argenson ; on lui a envoyé hier la permission de revenir pour vaquer aux affaires que lui occasionne le testament de

feu sa femme, et pour se trouver aux couches de madame de Voyer ^(a). C'est une grande joie pour le président ; sa tête rajeunit tous les jours, mais ses jambes n'en font pas de même ; elles sont fort à plaindre de tout le chemin que leur fait faire la tête qui les gouverne. Vous n'avez su ce que vous disiez quand vous avez écrit : *Qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tout le malheur*. Ah ! le président vous en donnerait le démenti. Ce n'est pas que je le croie exempt de peines et de chagrins, mais c'est de ceux que l'on a dans la jeunesse ; il est toujours dehors, il ne rentre jamais en lui-même. Je vous crois pourtant encore plus heureux que lui ; je préférerais vos occupations à ses dissipations.

Je comprends le plaisir que vous donne l'agriculture. Si je n'étais pas aveugle, je voudrais avoir une campagne où il y eût un potager, une basse-cour ; j'ai toujours eu du goût pour tout cela. J'aimais aussi l'ouvrage, je ne haïssais pas le jeu ; tout cela me manque ; il ne me reste que la conversation. Avec qui la faire ? Y a-t-il rien de plus triste ?

Je viens de relire *Héraclius* ; j'approuve toutes vos critiques ; mais, malgré cela, cette pièce fait un grand effet sur le théâtre ; c'est comme ces

(a) La belle-fille de d'Argenson.

statues qui sont faites pour le cintre, et non pour la paroi : je conviens qu'il y a des défauts considérables, qui choquent à la lecture, et qui échappent à la représentation ; cela n'excuse pas les fautes, il faut les faire sentir, et la critique est très nécessaire pour maintenir le goût. Ce que j'ai pris la liberté de condamner, c'est ce que vous dites dans les *Horaces* sur le monologue de Camille, qui précède sa scène avec Horace. Vous trouvez qu'il n'est pas naturel qu'elle excite sa fureur, en se rappelant tout ce qui peut l'augmenter. J'ai prêté ce volume-là, et j'en suis fâchée, parce que je vous dirais bien plus clairement le jugement que j'en ai porté. En général, je trouve que Corneille démêle avec beaucoup de justesse et exprime avec beaucoup de force les grandes passions et tous leurs différents mouvements ; il est incompréhensible qu'un génie aussi sublime soit si dépourvu de goût.

Avez-vous lu la dernière lettre de Rousseau où il parle de M. de Luxembourg ? J'ai fait lire à madame de Luxembourg ce que vous m'avez écrit pour elle ; cela a été reçu *cosi cosi* ; vous êtes, dit-elle, le plus grand ennemi de Jean-Jacques, et elle se pique d'un grand amour pour lui. On vient de donner le recueil de ses ouvrages en huit volumes, je ne ferai point cette emplette ;

il applique sans instruire, et l'utilité de tout ce qu'il dit est zéro.

Je suis accablée de la chaleur, ce qui me rend beaucoup plus bête qu'à l'ordinaire. Ne vous dégoûtez point de moi ; pensez à mon état, et tâchez de l'adoucir en m'écrivant très souvent.

Paris, 25 juin 1764.

Vous êtes bien récalcitrant, de refuser de voir madame de Jaucourt ^(a), la petite-fille de madame de Harenc, la meilleure de mes amies, qui m'avait priée d'obtenir cette faveur. Comme je ne veux point vous tromper, je ne vous dirai point ce qu'elle pense de saint Augustin et de Calvin ⁽¹⁾ ; mais j'ai peine à croire qu'elle ne les sacrifiât pas volontiers au plaisir de passer une journée chez vous. Ah ! vous la verrez, j'en suis sûre ; vous ne voudriez pas que je vous eusse sollicité en vain ; elle a assez d'esprit pour être charmée de vous, et sûrement assez de vanité pour se faire un grand honneur de vous avoir vu ; après ceci je ne vous en parlerai plus.

J'ai vu un homme qui est bien content d'une

(a) La lettre manque, où madame du Deffand adressait madame de Jaucourt à Voltaire.

visite qu'il vous a rendue à Ferney ; c'est milord Holderness. Il dit que vous n'avez que vingt-cinq ans, que vous êtes gai, vif, animé, abondant, enfin que vous l'avez charmé. Je charmerai ce soir M. Hume, en lui lisant votre lettre. Vous êtes content de ses ouvrages, vous le seriez de sa personne ; il est gai, simple et bon. Les esprits anglais valent mieux que les nôtres, c'est bien mon avis ; je ne leur trouve point le ton dogmatique, impératif ; ils disent des vérités plus fortes que nous n'en disons ; mais ce n'est pas pour se distinguer, pour donner le ton, pour être célèbres (1). Nos auteurs révoltent par leur orgueil, leurs bravades ; et quoique tout ce qu'ils disent soit vrai, on est choqué de la manière, qui sent moins la liberté que la licence ; et puis ils tombent souvent dans le paradoxe et dans les sophismes, et c'est mon horreur. Jean-Jacques m'est antipathique, il remettrait tout dans le chaos ; je n'ai rien vu de plus contraire au bon sens que son *Émile*, rien de plus contraire aux bonnes mœurs que son *Héloïse*, et de plus ennuyeux et de plus obscur que son *Contrat social*.

J'aime beaucoup ce que vous dites sur nos historiens : qu'est-ce que l'histoire, si elle n'a pas l'air de la plus grande vérité ? Mais quoique l'esprit philosophique soit bon à tout et partout, je n'aime pas qu'on le fasse trop sentir dans

l'histoire ; cela peut rendre les faits suspects et faire penser que l'historien les ajuste à ses systèmes.

Convendez, monsieur de Voltaire, que j'abuse bien de l'ordre que vous m'avez donné de vous communiquer toutes mes pensées, et que je suis bien sotte de vous obéir. Je ne sais pas écrire, je n'ai pas l'abondance des mots qui est nécessaire pour bien s'exprimer. Je crois bien que cela peut venir du peu de force et de profondeur de mes idées, qui tiennent de ma complexion qui est fort faible, et sur laquelle les bonnes ou mauvaises digestions font un très grand effet, et font que je suis affectée tout différemment d'un jour à l'autre.

Oui, si vous étiez ici, vous seriez mon directeur ; je ne trouve que vous qui soyez digne de l'être, parce que je ne trouve que vous qui touchiez toujours droit au but ; tous les autres sont en deçà ou par delà.

A propos, il y a, à ce qu'on dit, dans votre dernière lettre, deux lignes de votre main : voilà donc comme vous êtes aveugle ! Je suis ravie que vous ne soyez point mon confrère, et qu'aucune lumière ne vous soit refusée. Communiquez-moi toutes celles dont je suis susceptible, et ne m'abandonnez point dans le chaos où je suis condamnée.

Paris, 18 juillet 1764.

Vous vous trouvez peut-être fort bien de l'interruption de notre correspondance ; mais ne m'en faites jamais l'aveu, je vous prie. Je n'ai point de plus sensible plaisir que de recevoir de vos lettres, ni d'occupations plus agréables que d'y répondre ; je sais bien que le marché n'est point égal entre nous, mais qu'est-ce que cela fait ? ce n'est point à vous à compter ric à ric.

Je vous en demande très humblement pardon, mais je vous trouve un peu injuste sur Corneille. Je conviens de tous les défauts que vous lui reprochez, excepté quand vous dites qu'il ne peint jamais la nature. Convenez du moins qu'il la peint suivant ce que l'éducation et les mœurs du pays peuvent l'embellir ou la défigurer, et qu'il n'y a point dans ses personnages l'uniformité qu'on trouve dans presque toutes les pièces de Racine. Cornélie est plus grande que nature, j'en conviens, mais telles étaient les Romaines ; et presque toutes les grandes actions des Romains étaient le résultat de sentiments et de raisonnements qui s'éloignaient du vrai. Il n'y a peut-être que l'amour qui soit une passion naturelle, et c'est presque la seule que Racine ait peinte et rendue, et presque toujours à la manière française. Son style est enchanteur et

continûment admirable. Corneille n'a, comme vous dites, que des éclairs ; mais qui enlèvent et qui font que, malgré l'énormité de ses défauts, on a pour lui du respect et de la vénération. Il faut être bien téméraire pour oser vous dire si librement son avis. Mais permettez-moi de n'en pas rester là, et souffrez que je vous juge ainsi que ces deux grands hommes. Vous avez la variété de Corneille, l'excellence du goût de Racine, et un style qui vous rend préférable à tous les deux, parce qu'il n'est ni ampoulé, ni sophistiqué, ni monotone ; enfin vous êtes pour moi ce qu'était pour l'abbé Pellegrin sa *Péloppée* ^(a).

Adieu, monsieur ; soyez persuadé que personne n'est à vous aussi parfaitement que moi.

Paris, 10 septembre 1764.

M. d'Argenson arriva ici le 12 de juillet, à demi mort, une fièvre lente, la poitrine affectée ; son état empirait tous les jours, mais insensiblement ; le 22 du mois dernier on s'aperçut qu'il

(a) Elle fait allusion à l'épigramme qui courait sur cet abbé dramaturge et qui le représentait :

« Le matin catholique, et le soir idolâtre :

Déjeunant de l'autel, et soupant du théâtre. »

était à l'extrémité, on envoya chercher le curé, qui resta avec lui jusqu'à cinq heures du soir qu'il mourut. De toutes les pratiques accoutumées, il ne fut question que de l'extrême-onction ; on n'a pu savoir ce qu'il pensait, n'ayant point parlé ; ainsi on en peut porter tel jugement que l'on voudra. Le président de Montesquieu fit tout ce qu'on a coutume de faire, et dit tout ce qu'on voulut lui faire dire (1). Je trouve que la manière dont on meurt ne prouve pas grand-chose, et ne peut être une autorité ni pour ni contre ; un tour d'imagination en décide, et bien sot est celui qui se contraint dans ses derniers moments. N'écrivez-vous point au président ? M. d'Argenson lui a laissé un manuscrit des lettres de Henri IV ; il a reçu des compliments de tout le monde.

Vous n'aurez que cela de moi aujourd'hui ; un autre jour, nous philosopherons.

Paris, samedi 26 octobre 1765.

M. de Florian ^(a) a pris la peine de m'apporter lui-même le paquet dont vous l'aviez chargé ^(b). Je ne puis exprimer le plaisir que j'ai eu ; mais comme il est écrit que je ne saurais avoir de joie parfaite, il se trouve qu'il manque à la lettre sur mademoiselle de Lenclos depuis la page 12 jusqu'à la page 61 inclusivement. Voyez quel malheur ! Si vous ne réparez pas cet accident, je serai au désespoir. J'ai fait cent mille questions à M. de Florian, mais j'en ai beaucoup encore à lui faire ; j'ai obtenu de lui et de madame votre nièce qu'ils souperont jeudi chez moi ; j'ai déjà l'honneur de connaître un peu madame de Florian ; j'entrerai dans les plus grands détails avec elle ; je veux savoir tout ce que vous faites ; c'est être en quelque sorte avec ses amis que de pouvoir les suivre en idée. Je ne sors point d'étonnement de tout ce que je sais de vous ; vous renversez toutes mes opinions sur la philosophie. J'avais cru, jusqu'à présent, qu'elle consistait à détruire toutes les passions, vous me faites penser aujourd'hui qu'il faut les avoir toutes,

(a) Neveu de Voltaire.

(b) C'était le tome III des *Nouveaux Mélanges* contenant le morceau sur *Mademoiselle de Lenclos*, ainsi que le *Dictionnaire philosophique portatif*.

et qu'il ne s'agit que de bien choisir leurs objets. Vous êtes un être bien singulier et tel qu'il n'y en a jamais eu de semblable. Je me rappelle le temps de notre première connaissance, dont il y a en vérité près de cinquante ans. Tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez vu, tout ce qui vous est arrivé, ferait une vie assez remplie pour deux ou trois cents hommes.

Vous me priez de ne point attaquer votre livrée (a) ; je serais bien fâchée de n'avoir rien à démêler avec elle ; elle a tous les attributs de celle des grands seigneurs ; elle me fait souvent souvenir d'une chanson que madame la duchesse du Maine (b) avait faite sur un intendant de M. le duc du Maine, qui dans ses audiences affectait toutes les manières de son maître. Cette chanson finissait ainsi :

« Chacun dit, connaissant Brian, la faridondaine, etc.
« Voilà Monseigneur travesti, biribi, etc. »

J'étais bien persuadée que vous seriez content du chevalier Macdonald. Il m'écrit qu'il est émerveillé de vous. Vous ne me dites rien de M. Craufurd (c) ; est-ce que vous ne lui trouvez pas bien de l'esprit ? Il a une santé déplorable

(a) Elle entend par là les philosophes.

(b) On sait que M^{me} du Deffand avait longtemps fréquenté la cour de Sceaux

(c) Un ami anglais de M^{me} du Deffand.

et qui m'inquiète ; je l'aime beaucoup, et c'est un de vos plus grands admirateurs. J'ai été fort aise de ce que vous m'avez écrit sur le président ; il y a été extrêmement sensible. Sa santé est très bonne ; il voit pour moi, j'entends pour lui, et nous traînons notre misérable vieillesse, tandis que la vôtre paraît vous soutenir.

Adieu, monsieur : envoyez-moi ce qui me manque sur la lettre de mademoiselle de Lenclos. Soyez persuadé que je ne laisserai prendre aucune copie de vos lettres, mon secrétaire est de la plus exacte fidélité. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez. Je voudrais devoir vos soins à votre amitié ; que je les doive du moins à vos vertus.

28 décembre 1765.

La lettre que je vous envoie ^(a) m'a bien étonnée ; j'imagine qu'elle vous fera le même effet. Le style, la justesse, le goût, tout cela fait-il deviner un octogénaire ? Un homme de

(a) Une lettre du président Hénault à Voltaire. L'éloge des talents du poète y était suivi du blâme de l'impiété du philosophe.

trente ans écrirait-il avec plus de force, d'élégance et de délicatesse ? La première partie surtout m'a charmée ; la dernière sent un peu plus l'âge mûr, j'en conviens. Mais, monsieur de Voltaire, amant déclaré de la vérité, dites-moi de bonne foi, l'avez-vous trouvée ? Vous combattez et détruisez toutes les erreurs ; mais que mettez-vous à leur place ? Existe-t-il quelque chose de réel ? Tout n'est-il pas illusion ? Fontenelle a dit : Il est des hochets pour tout âge. Il me semble que j'ai sur cela les plus belles pensées du monde ; mais je deviendrais ridicule à montrer au doigt, si je faisais la philosophe avec vous ; il vous serait trop aisé de me confondre et de m'ôter toute réplique. Je me souviens que dans ma jeunesse, étant au couvent, madame de Luyne m'envoya le père Massillon ; mon génie trembla devant le sien : ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me soumis, mais à l'importance du raisonneur. Tous discours sur certaine matière me paraissent inutiles ; le peuple ne les entend point, la jeunesse ne s'en soucie guère, les gens d'esprit n'en ont pas besoin, et peut-on se soucier d'éclairer les sots ? Que chacun pense et vive à sa guise, et laissons voir chacun par ses lunettes. Ne nous flattons jamais d'établir la tolérance ; les persécutés la prêcheront toujours, et s'ils cessaient de l'être, ils ne l'exerceraient

pas. Quelque opinion qu'aient les hommes, ils y veulent soumettre tout le monde.

Tout ce que vous écrivez a un charme qui séduit et entraîne ; mais je regrette toujours de vous voir occupé de certains sujets que je voudrais qu'on respectât assez pour n'en jamais parler, et même pour n'y jamais penser.

Savez-vous que Jean-Jacques est ici ? M. Hume lui a ménagé un établissement en Angleterre, il doit l'y conduire ces jours-ci. Plusieurs personnes s'empressent à lui rendre des soins et à l'honorer, dans l'espérance de participer un peu à sa célébrité. Pour moi qui n'ai point d'ambition, je me borne à avoir quelques-uns de ses livres sur mes tablettes, dont il y a une partie que je n'ai point lue, et une autre que je ne relirai jamais. Je vous envoie une plaisanterie d'un de mes amis ^(a) ; je vous le nommerai s'il y consent ; je lui en demanderai la permission avant que de fermer cette lettre.

Adieu, monsieur ; votre amitié, votre correspondance, voilà ce qui m'attache le plus à la vie : c'est le seul plaisir qui me reste.

(a) C'est une lettre supposée du roi de Prusse à Rousseau, que Walpole s'était diverti à écrire.

Paris, 14 janvier 1766.

Je n'ai ni votre érudition, ni vos lumières, mais mes opinions n'en sont pas moins conformes aux vôtres. A la vérité, il ne me paraît pas de la dernière importance que tout le monde pense de même. Il serait fort avantageux que tous ceux qui gouvernent, depuis les rois jusqu'au dernier bailli de village, n'eussent pour principe et pour système que la plus saine morale, elle seule peut rendre les hommes heureux et tolérants. Mais le peuple connaît-il la morale? J'entends par le peuple le plus grand nombre des hommes. La cour en est pleine ainsi que la ville et les champs. Si vous ôtez à ces sortes de gens leur préjugé, que leur restera-t-il? C'est leur ressource dans leur malheur (et c'est en quoi je voudrais leur ressembler); c'est leur bride et leur frein dans leur conduite, et c'est ce qui doit faire désirer qu'on ne les éclaire pas; et puis pourrait-on les éclairer? Toute personne qui parvenue à l'âge de raison n'est pas choquée des absurdités et n'entrevoit pas la vérité, ne se laissera jamais instruire ni persuader. Qu'est-ce que la foi? C'est de croire fermement à ce que l'on ne comprend pas. Il faut laisser le don du ciel à qui il l'a accordé. Voilà en gros ce que je pense; si je causais avec vous, je me flatte que vous ne pen-

0. + 1/2

seriez pas que je préférasse les charlatans aux bons médecins. Je serai toujours ravie de recevoir de vous des instructions et des recettes ; donnez-m'en contre l'ennui, voilà de quoi j'ai besoin. La recherche de la vérité est pour vous la médecine universelle ; elle l'est pour moi aussi, non dans le même sens qu'elle est pour vous ; vous croyez l'avoir trouvée, et moi, je crois qu'elle est introuvable. Vous voulez faire entendre que vous êtes persuadé de certaines opinions que l'on avait avant Moïse, et que lui n'avait point, ou du moins qu'il n'a pas transmises. De ce que des peuples ont eu cette opinion, en devient-elle plus claire et plus vraisemblable ? Qu'importe qu'elle soit vraie ? Si elle l'était, serait-ce une consolation ? J'en doute fort. Ce n'en serait pas une du moins pour ceux qui croient qu'il n'y a qu'un malheur, celui d'être né.

M. l'abbé Basin ^(a) est un habile homme ; je l'honore, je le révère, mais il se donne trop de peine et de soins ; il ne sait pas le conte de La Couture, qui n'aimait pas les sermons. Laissons tous les hommes suivre leur sens commun, il est pour chacun d'eux leur loi et leur prophète.

A l'égard de vos philosophes modernes, jamais il n'y a eu d'hommes moins philosophes et moins

(a) Un pseudonyme de Voltaire.

tolérants, ils écraseraient tous ceux qui ne se prosternent pas devant eux ; j'ai, à mes dépens, appris à les connaître ; que je sois, je vous prie, à tout jamais à l'abri de leurs tracasseries auprès de vous. Votre correspondance m'honore infiniment, mais je n'ai pas la vanité d'en faire trophée ; ils n'ont nulle connaissance de ce que vous m'écrivez. La lettre sur Moncrif n'est devenue publique que par eux, dont l'un d'eux l'avait retenue pour l'avoir entendu lire une seule fois ^(a) ; cette conduite, qui prouve la sévérité de leur morale, m'a appris à les connaître et à ne m'y jamais confier.

Le président a été fort content de votre lettre, mais il voit par ses *lunettes*, il ne veut point en changer. Je suis bien sûre qu'il fait cas des vôtres, il s'en servait autrefois ; sa vue n'est pas baissée, mais enfin il veut s'en tenir aux lunettes qu'il a prises aujourd'hui ; il vous estime, il vous honore, il vous aime, nous sommes parfaitement d'accord dans cette façon de penser et de sentir ; nous voudrions bien souvent vous avoir en tiers ; un quart d'heure de conversation avec vous nous paraîtrait d'une bien plus grande valeur que toute l'*Encyclopédie*.

Adieu, monsieur, soyez persuadé de ma tendre

(a) C'était Turgot.

amitié ; elle est plus tendre et plus sincère que celle de vos académiciens et de vos philosophes.

Paris, 28 février 1766.

Vos lettres, et surtout la dernière, me font faire une réflexion. Vous croyez donc qu'il y a des vérités que vous ne connaissez pas et qu'il est important de connaître ? Vous pensez donc qu'il ne suffit pas de savoir ce qui n'est pas, puisque vous cherchez à savoir ce qui est ? Vous pensez apparemment que cela est possible, pensez-vous que cela soit nécessaire ? Voilà ce que je vous supplie de me dire. Je me suis figuré jusqu'à présent que nos connaissances étaient bornées au pouvoir, aux facultés et à l'étendue de nos sens ; je sais que nos sens sont sujets à l'illusion, mais quel autre guide peut-on avoir ? Dites-moi très clairement quel penchant ou quel motif vous entraîne aux recherches qui vous occupent ? Est-ce la simple curiosité, et comment ce seul sentiment peut-il vous garantir de tous les objets qui vous environnent ? Quelque puérils qu'ils soient par eux-mêmes, il est naturel que nous en soyons plus affectés que d'idées vagues qui sont pour nous le chaos, ou même

le néant. Pour moi, monsieur, je l'avoue, je n'ai qu'une pensée fixe, qu'un sentiment, qu'un chagrin, qu'un malheur, c'est la douleur d'être née ; il n'y a point de rôle qu'on puisse jouer sur le théâtre du monde auquel je ne préférasse le néant, et ce qui vous paraîtra bien inconséquent, c'est que quand j'aurais la dernière évidence d'y devoir rentrer, je n'en aurais pas moins d'horreur pour la mort. Expliquez-moi à moi-même, éclairez-moi, faites-moi part des vérités que vous découvrirez ; enseignez-moi le moyen de supporter la vie, ou d'en voir la fin sans répugnance. Vous avez toujours des idées claires et justes ; il n'y a que vous avec qui je voudrais raisonner ; mais malgré l'opinion que j'ai de vos lumières, je serai fort trompée si vous pouvez satisfaire aux choses que je vous demande.

Votre petit imprimé m'a fait plaisir. J'admire votre gaieté ; vous n'en auriez pas tant, si vous étiez dans ce pays-ci. On dit que Jean-Jacques ne fait pas grand effet en Angleterre. On y est un peu plus occupé de l'affaire des colonies que de lui, de ses ouvrages, de sa servante et de son habit d'Arménien.

Le président vous fait mille tendres compliments, et moi, monsieur, je vous dis, avec la plus grande vérité, que je vous aime tendrement.

18 septembre 1766.

L'ennui me prend, monsieur, de ne plus entendre parler de vous ; vous me croyez peut-être morte, je ne le suis pas encore ; il est vrai qu'il ne s'en faut de guère ; mais je suis cependant encore assez en vie pour avoir plus besoin de vos lettres que de prières. Comment vous portez-vous ? Que faites-vous ? que pensez-vous ? Il a couru ici le bruit que vous vouliez aller à Wesel ; cela est-il vrai ?

Que dites-vous du procès de Jean-Jacques et de M. Hume ^(a) ? Avez-vous lu la lettre de dix-huit pages de celui-là à celui-ci ? Existe-t-il dans le monde un aussi triste fou que ce Jean-Jacques ? C'est bien la peine d'avoir de l'esprit et des talents, pour en faire un pareil usage ! C'est une plaisante ambition que de vouloir se rendre célèbre par les malheurs ; il n'aura bientôt plus d'asile qu'aux Petites-Maisons. Ses protectrices sont bien embarrassées. Pour vous, monsieur, vous êtes mon sage, et je voudrais bien que vous fussiez mon ami ; vous ne l'êtes point, puisque vous n'avez point soin de moi.

J'ai lu en dernier lieu le *Philosophe ignorant* ;

(a) Jean-Jacques, l'hôte de Hume en Angleterre, n'avait pas tardé bien entendu à se brouiller avec lui, et cette querelle occupait l'opinion publique.

on dit qu'il y a encore quelque chose de nouveau, mais dont je ne sais pas le titre ; je voudrais avoir tout cela. Je ne sais plus que lire. Voilà pour la quatrième fois que je fais la tentative de lire M. de Buffon, et je ne puis pas tenir à l'ennui que cela me cause. Enfin, sans le *Journal encyclopédique* ^(a), je ne saurais que devenir. N'en faites-vous pas assez de cas ? C'est en fait de lecture, ce qu'est la dissipation dans la vie ; cela ne vaut pas l'occupation ni la société, mais cela y supplée.

Écrivez-moi, réveillez-moi, aimez-moi, ou faites-en le semblant ; moi, je vous aime tout de bon, et je ne veux plus être si longtemps sans vous le dire.

Paris, 13 novembre 1766.

Rien n'est si vrai, je ne peux avoir de plaisir que par vous. Je finis dans l'instant la lecture de vos lettres à M. Hume et à Jean-Jacques ^(b) ; elles sont mille fois plus agréables que ne l'ont été les *Provinciales* pour le plus passionné jan-

(a) Journal qui parut d'abord à Liège, puis à Bruxelles, puis à Bouillon. Voltaire y collabora.

(b) *Lettre de M. Voltaire à M. Hume* et *Lettre au docteur Pansophe*.

séniste. Comment est-il possible que le bon ton, que le bon goût, se perdent dans un siècle où on a Voltaire ? C'est pourtant ce qui arrive. L'on reçoit tout d'une voix à l'Académie, et comme par acclamation, un M. Thomas, pour remplacer, il est vrai, un M. Hardion. Quels beaux discours, quels beaux éloges cela nous annonce ! Comprenez-vous que la prétention au bel esprit puisse résoudre des gens à écrire et à lire des choses ennuyeuses ? Ah ! monsieur de Voltaire, croyez-moi ; abandonnez le fanatisme ; vous l'avez attaqué par tous les bouts, vous en avez sapé les fondements ; il est infaillible qu'il sera bientôt renversé. Tenez-vous-en là ; que pourriez-vous dire de plus ? Ceux qui ont du bon sens n'ont pas été difficiles à persuader, et ce n'est que le charme de votre style qui leur fait trouver aujourd'hui du plaisir dans ce que vous écrivez sur cette matière, car le fond de cette matière ne les intéresse pas plus que la mythologie des anciens.

A 3 heures après-midi.

Rien n'est plus plaisant ; comme j'en étais là de ma lettre, je reçois la vôtre du 8, avec vos lettres à M. Hume et à Jean-Jacques ; je vous en fais mille remerciements, et je suis reconnaissante de ce présent autant qu'il le mérite. Je vous ai

dit tout le plaisir que j'ai eu, ainsi je reprends où j'en étais. Laissez donc là les prêtres et tout ce qui s'ensuit ; travaillez à rétablir le bon goût ; délivrez-nous de la fausse éloquence ; donnez des préceptes, puisque votre exemple ne suffit pas ; prenez les rênes de votre empire, et chassez de votre ministère ceux qui abusent de l'autorité que vous leur avez donnée, et qui, sans connaissance du monde, sans bienséance, sans égards, sans politesse, sans grâces, sans agrément, sans vertu, sans morale, se font dictateurs, et jugent en souverains (bien ou mal) du bien et du mal. C'est vous qui les avez créés, imitez celui en qui vous croyez, repentez-vous de votre ouvrage.

Ne pensez pas que je me porte mieux que vous ; mais je ne suis pas assez malade pour prévoir une fin prochaine ; je vivrai trop longtemps, si je dois survivre à mes amis.

Je ferai tous vos compliments au président ; sa santé n'est pas trop bonne, je lui porterai ce soir vos lettres, qui le charmeront ; elles réussiront en Angleterre, j'en suis bien sûre. Y a-t-il un lieu sur terre où l'on puisse ne pas sentir le charme de vos écrits, et comment n'êtes-vous pas la pierre de touche pour apprendre à juger ceux des autres ?

Oh ! pour cela je ne peux pas m'empêcher de rire de l'espérance que vous avez que madame de

Luxembourg va être bien persuadée de vos bons procédés pour Jean-Jacques ⁽¹⁾ ; je me suis bien gardée de lui parler de cette insensée tracasserie ; je n'ai point voulu m'y mêler, et je trouve que M. Hume aurait bien fait de ne pas laisser imprimer cette impertinente histoire ; du moins il aurait dû en faire supprimer le commencement et la fin. Oh ! pour la fin, vous conviendrez que le ton en est important, pour ne pas dire insolent.

Adieu, mon cher et ancien ami, le seul orthodoxe du bon goût, et le seul en qui je crois.

A 7 heures du soir.

Je viens de relire les deux lettres : il n'y a pas sous le ciel une plus grande étourderie. Je ne m'étais point aperçue que vous jurez que la lettre à Jean-Jacques n'est pas de vous. Je devrais recommencer ma lettre, mais je n'en ferai rien ; je me contente de rétracter ce que j'ai dit sur la perte du goût. Je trouve que vous avez de bons imitateurs, et quoique je susse à la seconde lecture que cette lettre n'était pas de vous, je ne l'en ai pas trouvée moins bonne ; dites-moi si j'ai tort.

26 mai 1767.

Ne résistez jamais, monsieur, au désir de m'écrire ; vous ne sauriez vous imaginer le bien que me font vos lettres ; la dernière surtout a produit un effet admirable, elle a chassé les vapeurs dont j'étais obsédée. Il n'y a point d'humeur noire qui puisse tenir à l'éloge que vous faites de votre Sémiramis du Nord^(a) ; *ces bagatelles que l'on dit d'elle au sujet de son mari, et desquelles vous ne vous mêlez pas, ne voulant point entrer dans des affaires de famille,* feraient même rire le défunt ; mais le pauvre petit Ninyas voyage-t-il avec madame sa mère ? Je voudrais qu'elle vous le confiât ; j'aimerais mieux pour lui vos instructions que ses beaux exemples. J'admire son zèle pour la tolérance, elle ne se contente pas de l'avoir établie dans ses États, elle l'envoie prêcher chez ses voisins par cinquante mille missionnaires armés de pied en cap. Oh ! c'est la véritable éloquence ! Qu'en dira la Sorbonne ? Ses décrets me font grand

(a) Catherine de Russie. La plaisanterie de Voltaire fait allusion au meurtre de Pierre III. Il faut se souvenir que Voltaire avait fait jouer une *Sémiramis*. Cette tragédie prêtait à de faciles rapprochements entre la czarine et la reine de Ninive et de Babylone. Ninyas, fils de Sémiramis, c'était naturellement le grand-duc Paul, fils de Catherine.

plaisir. Cette compagnie vous sert à souhait, et elle concourt, autant qu'il lui est possible, au succès de vos écrits. Le fanatisme dans tous les genres fait dire et faire bien des absurdités; il n'y a point d'extravagance dont on doive s'étonner. Celle de Jean-Jacques est à son comble, il vient de s'enfuir d'Angleterre, brouillé avec son hôte, ayant laissé sur la table une lettre où il lui chante pouille, et puis étant arrivé à un port de mer, il a écrit au chancelier pour lui demander un garde, qui le conduisît en sûreté jusqu'à Douvres. On ne savait pas seulement qu'il fût parti; on n'avait ni dessein de l'arrêter, ni envie de le retenir; on ne sait où il va. Je lui conseille d'aller trouver les jésuites, de se mettre à leur tête; leur politique et sa philosophie se conviennent admirablement bien. Ah! monsieur, si on n'avait pas à vivre avec soi-même, on serait trop heureux, on aurait bien des sujets de se divertir et de rire. Mais que devenez-vous avec votre *Guerre de Genève*? (a) On disait ici que vous songiez à vous établir à Lyon. Je ne vous le conseille pas, vous seriez dans une ville, et vous êtes dans un temple. Je me plains de ce que vous ne me parlez point de ce qui vous regarde; douteriez-vous que je m'y intéresse?

(a) Poème où Voltaire a chanté en vers burlesques les querelles des Genevois.

Je vous remercie d'avance du présent que vous me promettez, *les Scythes* ; je chercherai un bon lecteur. Votre petit écrit sur les panégyriques m'a fait grand plaisir.

J'approuve fort le grand Bossuet de l'importance qu'il a mise au rêve de la Palatine, et de l'avoir célébrée en chaire ; je fais grand cas des rêves, je n'avais pas imaginé qu'ils pussent être utiles dans ces occasions, mais je suis convaincue aujourd'hui qu'ils doivent avoir toute préférence sur les raisonnements.

Il faut, monsieur, avant que je finisse cette lettre, que j'obtienne de vous une grâce, mais il faut que ce soit tout à l'heure : c'est votre statue ou votre buste qu'on a fait à Saint-Claude ; on dit que vous y êtes parfaitement ressemblant, j'ai la plus extrême impatience de l'avoir. Ne m'alléguez point que je suis aveugle ; on jouit du plaisir des autres, on voit en quelque sorte par leurs yeux, et puis la gloire, monsieur, la gloire, la comptez-vous pour rien ? Croyez-vous que je ne serais pas extrêmement flattée que vous décoriez mon appartement ? Vous en imposerez à tous ceux qui y entreront ; combien de sottises peut-être m'éviterez-vous de dire et d'entendre !

Le président vous aime toujours, et me charge de vous le dire ; il se porte bien, mais il porte quatre-vingt-deux ans, c'est une charge bien

pesante. Moi, qui en ai douze de moins à porter, j'en suis accablée. Si j'essayais, comme vous, un habit de théâtre, et qu'il me fallût dicter en même temps, je dicterais mes billets d'enterrement ; mais vous êtes un prodige en tout genre. Adieu, mon cher et ancien ami.

De Saint-Joseph, mardi 22 mars 1768.

(Ma date servira de signature.)

J'ai eu la visite de madame Denis ^(a), de M. et de madame Dupuis ^(b) ; jugez, monsieur, du plaisir que j'ai eu à parler de vous. Je les ai accablés de questions de votre santé, de la vie que vous menez, de la façon dont j'étais avec vous ; si vous pensiez à me donner votre statue ou votre buste ? J'ai été contente de leurs réponses. Votre santé est bonne ; vous ne vous ennuyez point, et vous décorerez mon cabinet ; souffrez à présent que je vous interroge. Pourquoi vous êtes-vous séparé de votre compagnie ^(c) ? Je n'ai

(a) Nièce de Voltaire.

(b) M^{me} Dupuis était la petite nièce de Corneille et la protégée de Voltaire.

(c) Il s'agit précisément de M^{me} Denis et de M. et M^{me} Dupuis qui vivaient ordinairement avec Voltaire.

point été contente des raisons qu'on m'en a données. Comment, à nos âges, peut-on renoncer à des habitudes ? Ce n'est point par une vaine curiosité que je vous prie de m'informer de vos motifs, mais par l'intérêt véritable que je prends à vous. Oui, monsieur de Voltaire, rien n'est si vrai, je suis et serai toujours la meilleure de vos amies. Il y a cinquante ans que je vous connais, et par conséquent que je vous admire ; cette admiration n'a fait que croître et s'embellir par la comparaison de vous à vos contemporains, destinés à être vos successeurs. Je bénis le ciel d'être aussi vieille ; il n'y a plus de plaisir à vivre ; on n'entend plus que des lieux communs ou des extravagances. Si j'étais plus jeune, j'irais vous voir, et je m'accommoderais fort bien d'être en tiers entre vous et le père Adam ^(a) ; mais comme cela ne se peut pas, je vous renouvelle la demande que je vous ai déjà faite de m'envoyer toutes vos nouvelles productions ; vous pouvez compter sur ma fidélité. Je n'ai jamais donné copie de vos lettres, ni de ce que vous m'avez envoyé ; je les ai montrées à fort peu de personnes, et s'il y en a eu une d'imprimée, ce fut un certain M. Turgot, que je ne vois plus, qui a une mémoire diabolique, qui me

(a) Le chapelain de Voltaire.

joua ce tour. La *Princesse de Babylone* paraît, à ce qu'on m'a dit, et encore d'autres petits ouvrages ; envoyez-moi tout cela, je vous conjure, sous l'adresse de M. ou de madame de Choiseul ; j'ai leur consentement. Il faut que je vous avoue, monsieur, une grande inquiétude que j'ai. Vous aimez si fort votre Catherine, qu'il pourrait bien vous passer par la tête... Ah ! ce serait une grande folie ! Ne la voyez jamais que par le télescope de votre imagination, faites-nous un beau roman de son histoire, rendez-la aussi intéressante que la Sémiramis de votre tragédie ; mais laissez toujours entre elle et vous la distance des lieux, à la place de celle du temps. Si vous avez à voyager, venez aux bords de la Seine ; venez dans ma cellule, ce me serait un grand plaisir de vous embrasser et de passer mes derniers jours avec vous.

Paris, 10 avril 1768.

Vraiment, vraiment, monsieur, j'ai bien d'autres questions à vous faire que sur l'âme des puces, sur le mouvement de la matière, sur l'opéra-comique, et même sur le départ de madame Denis (1). Ma curiosité ne porte jamais sur les choses

incompréhensibles, ou sur celles qui ne tiennent qu'au caprice. Vous m'avez satisfaite sur madame Denis, satisfaites-moi aujourd'hui sur un bruit qui court et que je ne saurais croire. On dit que vous vous êtes confessé et que vous avez communié ; on l'affirme comme certain. Vous devez à mon amitié cet aveu, et de me dire quels ont été vos motifs, vos pensées, comment vous vous en trouvez aujourd'hui, et si vous vous en tiendrez à la sainte table, ayant réformé la vôtre. J'ai la plus extrême curiosité de savoir la vérité de ce fait ; s'il est vrai, quel trouble vous allez mettre dans toutes les têtes, quel triomphe et quelle édification ! quelle indignation, quel scandale, et pour tous en général quel étonnement ! Ce sera, sans contredit, faire un grand bruit (1).

J'ai reçu votre *Princesse de Babylone*, qui m'a fait grand plaisir. Il y a bien de nouvelles brochures dont on m'a parlé, et que vous devriez m'envoyer ; je suis plus curieuse de ce qui vient de vous (et à plus juste titre), que vous ne pouvez ni ne devez l'être des prétendues merveilles du Nord. Vous avez lu *l'Honnête criminel* ; vous a-t-il fait fondre en larmes ? C'est l'effet général qu'il a produit, excepté sur quelques mauvais cœurs comme moi, pour justifier leur insensibilité, prétendent qu'il n'y a pas un sentiment naturel.

Le monde est devenu bien sot depuis que vous l'avez quitté ; il semble que chacun cherche à tâtons le vrai et le beau, et que personne ne l'attrape ; mais il n'y a personne qui puisse juger des méprises. Je ne prétends pas à cet avantage ; je ne suis pas plus éclairée qu'un autre, mais j'ai des modèles du beau, du bon et du vrai, et tout ce qui ne leur ressemble pas ne saurait me séduire.

Quand je ne vous lis pas, savez-vous quelle est ma lecture favorite ? C'est le *Journal encyclopédique* ; j'en ai fait l'acquisition depuis peu ; c'est le seul journal que j'aie jamais lu avec plaisir. Ai-je tort ou raison ? Mais, monsieur, ai-je tort ou raison, de causer si familièrement avec vous, et appartient-il à une vieille sibylle, renfermée dans sa cellule, assise dans un tonneau^(a), d'interroger et de fatiguer l'Apollon, le philosophe, enfin le seul homme de ce siècle ? Je crains que nous ne perdions bientôt celui qui était peut-être le plus aimable, le pauvre président ; il s'affaiblit tous les jours ; je lui ai lu votre lettre, il ne m'a point fait voir la vôtre, il m'a seulement dit que vous n'aviez pas lu le supplément à son article *Tolérance*.

Ah ! monsieur, si vous connaissiez madame

(a) Sorte de fauteuil.

la duchesse de Choiseul, vous ne diriez pas *qu'elle est digne de m'aimer*, mais vous diriez que personne n'est digne d'être aimé d'elle, et qu'elle est aussi supérieure à toutes les femmes passées, présentes et à venir, que vous l'êtes à tous les beaux esprits de ce siècle.

Adieu, monsieur ; en me répondant, laissez courir votre plume comme une folle, vous me prouverez que vous m'aimez ; vous me divertirez et vous me ferez grand bien.

Dimanche, 3 juillet 1768.

Vous vous applaudissez peut-être, monsieur, de m'avoir perdue. Oh ! que non, de telles bonnes fortunes ne sont pas faites pour vous, vous ne me perdrez jamais. Soyez saint ou profane, je ne cesserai point d'entretenir une correspondance qui me fait tant de plaisir ; je ne savais cependant comment m'y prendre pour la renouer ; mais voilà le président qui m'en fournit une occasion admirable. M. Walpole, qui a une très belle presse à sa campagne, vient de lui faire la galanterie d'imprimer son premier ouvrage ^(a), il veut que ce soit moi qui vous

(a) *Cornélie*, une tragédie.

l'envoie ; il n'oserait pas, dit-il, vous faire lui-même un tel présent. Cette pièce et votre *Œdipe* sont des productions du même âge, mais qui ne sont pas faites, dit-il, pour être comparées.

« Je ne décide point entre Genève et Rome. »

L'amitié que j'ai pour les deux auteurs me garantit de toute partialité.

Aurai-je toujours à me plaindre de vous, monsieur ? Sans madame la duchesse de Choiseul, j'aurais la honte, et encore plus l'ennui, de ne rien lire de vous ; est-ce ainsi qu'on traite sa plus ancienne amie ? Vous êtes pis que Lamotte et Fontenelle ; ils préféreraient les modernes aux anciens, mais ces anciens étaient morts, et les modernes étaient eux-mêmes. Moi, je suis vivante, et ceux que vous me préférez ne vous ressemblent point, mais point du tout, monsieur, soyez-en persuadé ; protégez-les comme votre livrée et rien par delà. L'humeur que j'ai contre vous me rend caustique ; faisons la paix, et reprenons notre commerce.

J'enverrai mon paquet à madame Denis ; j'imagine qu'elle a des moyens pour vous faire tenir ce qu'elle veut. Je suis très contente du discours à votre vaisseau ; mais pourquoi des coups de patte à ce pauvre La Bletterie ? ne

savez-vous pas par qui il est protégé (a)?

« Enfants du même Dieu, vivez du moins en frères. »

J'aime votre *Galimatias pindarique*, et pardessus tout je vous aime, mon cher et ancien ami.

14 août 1768.

Ah ! j'ai un thème pour vous écrire ; j'ai entre mes mains la copie de votre lettre à M. Walpole. C'est un chef-d'œuvre de goût, de bon sens, d'esprit, d'éloquence, de politesse, etc., etc. Je ne suis pas étonnée des révolutions que vous faites dans tous les esprits. Je ne vous parlerai plus de la Bletterie, j'aurais voulu que vous n'en eussiez pas parlé. Quel mal peut-il vous faire ?

Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,

vous en êtes quitte à bon marché. Ah ! qu'il vous serait aisé de mépriser vos critiques ! qui est-ce qui les écoute ?

Je suis au comble de ma joie ; je viens de recevoir, pour bouquet de ma fête, les sept premiers

(a) Protégé du duc de Choiseul dont Voltaire se prétendait insulté.

volumes de votre dernière édition ; je m'en suis fait lire les tables. Tous vos ouvrages seront-ils compris dans la suite ? Je ne veux que cette seule lecture et le *Journal encyclopédique*, pour avoir connaissance des autres livres, bien déterminée à n'en lire aucun entièrement. C'est madame de Luxembourg qui m'a fait ce beau présent : je ne vois, je n'aime que ceux qui vous admirent. M. de Walpole est bien converti (1) ; il faut lui pardonner ses erreurs passées. L'orgueil national est grand dans les Anglais ; ils ont de la peine à nous accorder la supériorité dans les choses de goût, tandis que sans vous nous reconnaîtrions en eux toute supériorité dans les choses de raisonnement.

Faites usage, je vous supplie, du consentement de madame la duchesse de Choiseul ; envoyez-moi, sous son enveloppe, tout ce que vous aurez de nouveau. Il n'y a que vous qui me tiriez de l'ennui ; vous me plaignez sans cesse. Je vous dirai comme Hylas, dans *Issé* :

C'est une cruauté de plaindre
Des maux que l'on peut soulager.

Adieu, mon ancien ami, vous êtes ingrat si vous ne m'aimez pas.

Mardi, 29 novembre 1768.

Cela ⁽¹⁾ m'est parvenu quoique à mon adresse ; je pourrais par conséquent en recevoir d'autres de même. J'avais lu ce petit ouvrage, et j'en avais été si contente, que je désirais de l'avoir à moi ; je vous en fais mille remerciements.

Je suis charmée, enchantée du *Marseillais* ^(a), je le relis sans cesse. En vérité, monsieur, je crois que vous n'avez rien fait de plus joli. Mon Dieu ! que vous êtes en vie ! Vous me donnez un conseil que vous ne prenez pas pour vous ; vous ne méprisez ni le monde, ni la vie, et vous avez raison, vous tirez bon parti de l'un et de l'autre.

Vous mettez de la valeur à tout, tout vous affecte, tout vous anime ; vous anéantissez les Pompignan, les Ribaillet ^(b), les Fréron, etc. Vous voulez rajeunir le président ; vous excitez sa colère ; vous lui offrez de prendre sa défense, c'est un bon procédé : mais, monsieur, vous auriez fait encore mieux de lui laisser ignorer l'offense. Il y avait plus de quatre mois que nous n'étions occupés qu'à lui dérober la connaissance de cette brochure, craignant l'effet qu'elle pourrait lui faire ⁽²⁾. Vous avez détruit toutes nos

^(a) *Le Marseillais et le Lion.*

^(b) Syndic de la Sorbonne.

mesures ; heureusement il n'en a pas été fort troublé. Le grand succès de son livre (qui lui est fort prouvé) lui a fait mépriser cette critique. Il vous a répondu, ainsi je n'ai point à vous apprendre ce qu'il pense ; mais je vous dirai ce que pense le public. Personne ne croit que M. de Belestat en soit l'auteur ; on le connaît pour un homme très borné, qui n'a ni esprit ni littérature, et qui ne sait même pas écrire une lettre. On juge que cet ouvrage est de plus d'une plume ; on y trouve du commun et du piquant. Cette brochure n'a pas fait grande fortune ici, et chacun pense qu'elle ne mérite pas qu'on la réfute et qu'on y réponde. Cependant, si vous voulez en prendre la peine, j'en serai fort aise, parce que j'aurai du plaisir à lire ce que vous écrirez. Laissez, laissez au président sa façon de penser ; si elle l'occupe, si elle le console, n'est-il pas trop heureux ? Est-il quelque chose dans la vie qui ne soit pas illusion ? celles qui donnent la paix et la tranquillité ne sont-elles pas préférables aux autres ? Vous l'avez dit vous-même, monsieur :

La paix, enfin, la paix que l'on cherche et qu'on aime, Est encor préférable à la vérité même.

Remerciez le ciel ou la nature des immenses talents que vous en avez reçus ; ils vous mettent

pour jamais à l'abri de l'ennui. Plaignez tous les autres mortels, il n'y en a aucun d'aussi bien partagé, et trouvez bon qu'ils s'accrochent où ils peuvent.

Mardi, 13 décembre 1768.

Dormez-vous, monsieur ? Pour moi je ne ferme pas l'œil, et cette manière d'allonger ma vie me déplaît fort. Je vous ai l'obligation de me faire souvent prendre mon mal en patience ; c'est à vous que j'ai recours quand je ne sais plus que devenir ; je regrette toute autre ressource ; il n'y a point de lecture qui ne me fatigue au bout d'une demi-heure ; je lis, je rejette tout, et je demande du Voltaire.

J'ai reçu votre *ceci* ^(a) ; mais il me faut et puis *ceci*, et puis *cela*, et je dirai après : encore *ceci*, encore *cela*. L'on me parle d'un *A B C*, d'un supplément au *Dictionnaire philosophique* ; ne devrais-je pas avoir tout cela ? Je ne crains point les frais ;

(a) *Les Trois empereurs en Sorbonne.*

« Puisque vous vous êtes amusée de *cela*, lui écrivit Voltaire, amusez-vous de *ceci* : c'est un ouvrage de l'abbé Caille, que vous avez tant connu, et qui vous était bien tendrement attaché. »

mais si les ouvrages entiers sont trop gros, il faut les séparer. Enfin, mon cher contemporain, ayez soin de moi, ayez pitié de moi, soyez persuadé que rien n'altère le culte que je vous rends, et si vous ressembliez à votre rival, et qu'un grain de foi en vous pût transporter des montagnes, il y a longtemps que vous seriez transporté dans la cour de Saint-Joseph.

Quelle est donc cette quatrième découverte que vous avez faite ? Les trois premières étaient la Beaumelle, Beloste et Belestat. Pourquoi ne pas dire le nom de ce dernier marquis ? Ce serait le moyen de détruire tous les soupçons ; je n'y participe point, *je vous crois incapable de telles manœuvres*. Pourquoi voudriez-vous troubler la paix de votre ancien ami ? Vous n'avez jamais été soupçonné de ruses ni d'artifices, vous n'avez dû être jaloux de la gloire de personne : enfin il est absurde de vous soupçonner. Nommez l'auteur, je vous le conseille, et que votre réponse soit de façon à ne laisser aucun doute.

Je vous prie de me dire si vous approuvez le mot *frais* pour exprimer une pensée neuve et naïve ; cette expression n'est chez vous nulle part. Qu'on introduise de nouveaux mots, à la bonne heure ; mais qu'on introduise des termes d'arts ou de sciences qui n'ont ni goût ni jus-

tesse, je les renvoie au *Dictionnaire néologique*.

Vous a-t-on envoyé les vers de l'abbé de Voisenon pour le roi de Danemark ? C'est un beau morceau, il a ses partisans. Le goût est perdu, parce qu'il n'y a plus de bons critiques ; chacun loue les ouvrages de son voisin, pour obtenir l'approbation des siens. De toutes les nouveautés, il n'y a qu'une petite comédie qui m'a fait plaisir, *le Philosophe sans le savoir* ^(a), elle est jouée à merveille, on y fond en larmes.

Adieu, je vais tâcher de dormir ; envoyez-moi de quoi m'en passer.

5 janvier 1769.

Ah ! vraiment, vraiment, monsieur, vous vous feriez de belles affaires avec votre livrée, s'ils avaient connaissance de votre dernière lettre ; ce sont bien des gens comme eux qui s'embarrassent de ce que pensent et disent des gens comme moi ! Si j'entrais en justification avec eux, ils me diraient comme le bœuf au ciron, dans les fables de la Motte : *Eh ! l'ami, qui te savait là ?*

(a) De Sedaine.

Vos philosophes, ou plutôt soi-disant philosophes, sont de froids personnages : fastueux sans être riches, téméraires sans être braves, prêchant l'égalité par esprit de domination, se croyant les premiers hommes du monde, de penser ce que pensent tous les gens qui pensent ; orgueilleux, haineux, vindicatifs ; ils feraient haïr la philosophie.

Est-il possible que votre rancune contre la Bletterie (qui sans doute n'avait pas pensé à vous) ne cède point au désir de plaire et d'obliger ma grand'maman ? Ah ! monsieur, si vous la connaissiez, vous ne pourriez lui résister : l'esprit, la raison, la bonté, les grâces, tout en elle est au même degré ; elle est à la tête de ceux de qui le goût n'est point perverti, et qui, sentant tout votre mérite, se rendent difficiles sur celui des autres.

Certainement vous vous trompez, monsieur ; la Bletterie n'a point eu en vue le président dans la phrase que vous me citez, personne ne lui en a fait l'application. La Bletterie parle des historiens, et le président n'a prétendu faire qu'une chronologie. Mais en supposant que la Bletterie ou d'autres voulussent attaquer le président, ils n'y réussiraient pas ; son livre a eu trop de succès pour que la critique de quelques particuliers puisse lui paraître fondée ; il en

attribuerait la cause à une basse jalousie, il la mépriserait, et il aurait raison. Point de guerre entre les vieillards ; vous y auriez trop d'avantage, vos écrits n'ont que vingt-cinq ans.

Je consentirais volontiers à dire, à publier que vous n'êtes ni l'auteur ni le traducteur de l'*A B C* et de toutes les autres brochures ; mais me croira-t-on ? Ne m'en rendez pas caution, je vous prie ; on s'en rapportera au style, et il est difficile de s'y méprendre. Mais, monsieur, envoyez toujours à la grand'maman tout ce qui tombera entre vos mains, et qu'il y ait, je vous supplie, deux exemplaires.

Non, non ; n'ayez pas peur, rien n'altérera l'opinion que j'ai de votre religion et de votre piété ⁽¹⁾. Je vous fais mettre en pratique les vertus théologiques ; mais je ne voudrais pas devoir à la charité l'amitié dont vous m'assurez.

Adieu, mon bon et ancien ami ; je n'exerce aucune vertu en vous aimant et en croyant en vous. Ah ! pourquoi ne puis-je avoir l'espérance de vous revoir ?

Paris, 20 janvier 1769.

J'ai tant de choses à vous dire, que je ne sais par où commencer ; allons, suivons l'ordre chronologique, et commençons par ce qui regarde la *Chronologie* du président, dont vous m'avez parlé dans votre dernière lettre. Ce n'est point M. de Belestat qui en a fait la critique ; ce n'est point lui qui a écrit la lettre que vous m'avez envoyée ; et qui donc ? C'est la Beaumelle. M. de Belestat et lui sont en communauté de biens ; la Beaumelle fait passer sous son nom tout ce qu'il veut, il se tient *visiblement caché* derrière lui, et le Belestat se flatte de passer pour l'auteur, et se persuade peut-être à la fin qu'il l'est en effet. Si vous ne le connaissez que par ses lettres, et si vous ne l'avez jamais vu, vous êtes excusable de vous y tromper ; mais tous ceux qui le connaissent s'accordent tous à dire que c'est un bœuf, et en même temps un petit-maître, plein de toutes sortes de prétentions. On avait déjà écrit ici du Languedoc qu'il se donnait pour l'auteur de cette brochure ; mais il a beau faire et beau dire, on ne le croira pas.

Ne vous figurez pas, monsieur, que le président vous ait soupçonné. Ni lui ni moi n'avons eu cette pensée, et si quelqu'un a dit l'avoir, il en

faisait semblant ; mais je suis bien aise d'avoir cette lettre ; il n'est plus permis actuellement d'insinuer le moindre soupçon sur vous. Le pauvre président n'est plus en état de s'intéresser à rien ; sa santé n'est pas mauvaise, mais sa tête ne va pas bien ; ne lui écrivez plus sur ce sujet, je vous le demande en grâce.

La grand'maman ^(a) a reçu une lettre charmante de M. Guillemet ^(b), typographe en la ville de Lyon ; il lui envoie deux exemplaires de l'*A B C*. Ah ! cet homme est aussi aimable que vous, et bien obligeant ; il m'aurait envoyé un exemplaire du *Siècle de Louis XIV et de Louis XV*, s'il y avait pensé ; j'espère qu'à l'avenir il ne nous laissera manquer de rien. Oh ! je n'ai garde, monsieur, de vous croire l'auteur de l'*A B C* ; rien ne vous ressemble moins ; mais je vous avouerai naturellement que vous n'avez rien écrit qui vaille mieux. Si vous avez à être jaloux, soyez-le de M. Huet ^(c), il n'y a que lui qu'on puisse vous préférer. J'approuve le jugement qu'il porte de Montesquieu ; il révolte plusieurs personnes ; mais l'extrême admiration qu'on a

(a) Nom d'amitié que M^{me} du Deffand donnait à la duchesse de Choiseul ; Le grand-papa e'était le duc et naturellement la petite-fille M^{me} du Deffand.

(b) C'est de ce nom que Voltaire signait ses lettres à la duchesse de Choiseul.

(c) Pseudonyme de Voltaire.

pour ce bel esprit ressemble assez à la vénération qu'on a pour les choses sacrées, qu'on respecte d'autant plus que l'on ne les comprend pas. Il y a un petit in-douze, dont le titre est : *Génie de Montesquieu*. Il y a quelques traits brillants, transcendants, mais quantité d'autres infiniment obscurs, inintelligibles, des lieux communs, des pensées fausses. Jamais, jamais je ne souffrirai patiemment qu'on mette en parallèle M. de Montesquieu avec MM. Huet et Guillemet. La grand'maman est bien de cet avis ; vous l'adoreriez, si vous la connaissiez, cette grand'maman. Vous êtes bien souvent le sujet de nos conversations ; elle voudrait que vous abandonnassiez la Bletterie ; mais elle ne peut s'empêcher de rire de tout ce qu'il vous fournit de plaisant.

Je vous fais ma confession, sa traduction m'a fait plaisir ; j'aimerais mieux sans doute qu'elle fût plus énergique, mais je hais si fort le style ampoulé, boursoufflé, et pour dire en un mot, le style académique, que ce qui n'est qu'un peu plat ne me choque pas beaucoup. Je voudrais, monsieur, que vous jugeassiez par vous-même de ce qu'est devenu le goût d'aujourd'hui, et quelles choses on admire. Les vers de l'abbé de Voisenon au roi de Danemark, l'épigramme de Saurin sur vous, cela ne vous a-t-il pas paru

bien bon ? Les oraisons funèbres, les discours de l'Académie, comment tout cela vous paraît-il ? Vous ne les lisez point, et vous faites bien ; pour moi, je ne sais plus ce que je pourrais lire ; hors vous, et les auteurs du siècle passé, tout m'ennuie à la mort. Je me recommandé à vous, mon cher et ancien ami ; vous êtes en vérité mon unique ressource.

Paris, 8 février 1769.

La grand'maman a ses ports francs ; j'ai toujours oublié de vous le dire ; mais comment en avez-vous pu douter ? Femme d'un ministre, d'un secrétaire d'État, et par-dessus tout d'un surintendant des postes ! Et quand elle ne les aurait pas, croyez-vous qu'elle craignît des frais ? Je ne les craindrais pas, moi, s'il y avait sûreté que les paquets me parvinssent. Envoyez donc, monsieur, sans nulle réserve, sans nulle discrétion, je n'ose dire tout ce qui sortira de vos mains, mais tout ce qui tombera entre vos mains.

Où prenez-vous que je hais la philosophie ? Malgré son inutilité, je l'adore ; mais je ne veux pas qu'on la déguise en vaine métaphysique, en paradoxe, en sophisme. Je veux qu'on nous

la présente à votre manière, suivant la nature pied à pied, détruisant les systèmes, nous confirmant dans le doute, et nous rendant inaccessibles à l'erreur, quoique sans nous donner la fausse espérance d'atteindre à la vérité ; toute la consolation qu'on en tire (et c'en est une), c'est de ne pas s'égarer, et d'avoir la sûreté de retrouver la place d'où l'on est parti. A l'égard des philosophes, il n'y en a aucun que je haïsse ; mais il y en a bien peu que j'estime.

Il y a une nouvelle brochure qui a pour titre : *Lettres sur les animaux, à Nuremberg*. C'est d'un nommé le Roi, inspecteur des chasses du parc de Versailles ; elle m'a paru très bonne, je ne l'ai lue qu'une fois, et je ne m'en tiens pas toujours à mon premier jugement. Il faut que les ouvrages, et surtout ceux de raisonnement, soutiennent une seconde lecture pour que je puisse m'assurer de les trouver bons. Si vous l'avez lue, dites-m'en votre avis, et si vous ne l'avez pas lue, lisez-la, je vous supplie. Le style est entre le vôtre et celui de ceux qui passent pour très bien écrire.

La grand'maman est à la campagne ; vous augmentez l'impatience que j'ai de son retour, par ce que vous me dites qu'elle a à me montrer.

1^{er} mars 1769.

Je vous fais mille et mille remercîments, monsieur, de votre beau présent (a) ; je l'ai placé sur-le-champ dans ma bibliothèque. Vous croyez bien que je n'avais pas attendu jusqu'à présent à lire cette nouvelle édition. Il est vrai que je n'aime pas infiniment les détails de guerre ; mais tout s'embellit par vous.

Je n'ai reçu qu'avant-hier votre *Saint Cucufin* (b) : la grand'maman était à la campagne quand il lui est arrivé ; elle l'envoya à son époux, avec la lettre de M. Guillemet : elle lui recommandait de me faire tenir tout cela aussitôt qu'il l'aurait lu. Cet époux, qui a bien d'autres *Cucufins* dans la tête, m'avait oubliée. Rien n'est plus plaisant ; l'analyse d'*Esther* est charmante. Vous êtes bien gai : vous auriez grand tort de vous plaindre de votre existence ; vous sentez, pensez, produisez sans cesse ; mais moi, que voulez-vous que je fasse de mon existence ? Indiquez-moi quelques moyens d'en tirer parti. Vous serez surpris, si je vous avoue que la perte de la vue n'est pas mon plus grand malheur ; celui qui m'accable, c'est l'ennui. L'amusement, dites-vous, vaut mieux que la fermeté d'esprit : rien

(a) C'était le *Siècle de Louis XIV.*

(b) Exactement : *Canonisation de Saint-Cucufin.*

n'est plus vrai ; mais où trouve-t-on de l'amusement ? Donnez-moi des talents ou des passions, ou des goûts que je puisse exercer ou satisfaire : on conserve de l'activité, et l'on n'en sait que faire. Rien de tout ce qu'on entend, de tout ce qu'on rencontre, de tout ce qui se passe, ne plaît ni n'intéresse. Vieillesse est bien difficile à passer, disait feu M. d'Argenson. La vilaine machine qu'une montre ! elle se détraque sans cesse ; un tournebroche vaut bien mieux. Doutez-vous, monsieur, qu'il y ait des êtres, dans l'empyrée ou ailleurs, qui nous observent, nous gouvernent et nous traitent bien ou mal suivant leur fantaisie ? Si j'admettais un système, ce serait celui-là. Je crois même avoir vu mon sylphe en rêve, et que l'imprudence que j'ai eue de m'en vanter est cause qu'il n'est pas revenu. J'aimerais bien à causer avec vous. Accusez-moi si vous voulez d'un excès de vanité, mais vous ne dites rien que je ne croie avoir pensé ; vous êtes mon seul philosophe. Tous ceux qui raisonnent n'ont pour but que de faire admirer la subtilité de leur esprit, et comptent pour rien la justesse, la clarté, la précision. Voltaire ! Voltaire ! tout le reste sont des faux prophètes !

Vous aurez sans doute le livre de Saint-Lambert ⁽¹⁾ quand vous recevrez cette lettre : je n'ai encore lu que trois *Saisons*. Il y a dans

l'Été, et surtout dans l'Automne, quelques morceaux qui m'ont extrêmement plu : il y a un peu trop de pourpre, d'or, d'azur, de pampre, de feuillages, etc., etc. Je n'ai pas beaucoup de goût pour les descriptions ; j'aime qu'on me peigne les passions ; mais les êtres inanimés, je ne les aime qu'en dessus de porte.

J'approuve extrêmement le parallèle de nos trois dramatiques ; je souscris au jugement qu'en fait Saint-Lambert.

Savez-vous, monsieur de Voltaire, que je ne peux pas souffrir que vous soyez relégué dans un petit coin du monde, malgré l'apothéose dont vous jouissez ? Il vaut mieux communiquer avec les hommes que d'en recevoir un culte des élus : on vous invoque, on vous révère ; ici l'on vous tourmenterait peut-être ; mais qu'est-ce que cela vous ferait ? Vous en ririez, vous vous en moqueriez ; vous feriez connaissance avec la grand'-maman, que vous adoreriez ; vous feriez le bonheur de sa petite-fille ; vous la délivreriez de l'ennui : mais tout ceci sont paroles vagues et oiseuses.

Que vous dirai-je de l'époux de la grand'-maman ? Je ne crains rien pour lui ; ses talents et ses rivaux font ma tranquillité et la sienne.

Le pauvre président est bien malade : je crains que sa fin ne soit bien prochaine ; j'en suis très affligée.

M. du Pin, madame la duchesse de Boutteville, viennent de mourir subitement. C'est une folie de s'embarrasser du lendemain, d'autant plus que nous sommes presque toujours plus malheureux par ce que nous prévoyons que par ce que nous éprouvons.

Adieu, mon cher ami, ma seule consolation ; ayez toujours soin de moi.

Mardi, 21 mars 1769.

Vous nous comblez de biens, monsieur, mais loin de vous dire : C'est assez, nous vous crions : Encore ! encore ! Tout ce que vous nous envoyez est charmant ; mais ce qui m'enchanter le plus, ce sont vos lettres. Vous parlez de la grand'-maman comme si vous la connaissiez. Vous seriez bien digne d'avoir ce bonheur, et vous seriez bien étonné de trouver qu'elle surpasse encore l'idée que vous vous en faites. Figurez-vous une nymphe, faite comme un modèle, jolie comme le jour : je n'en dis pas davantage sur sa figure ; je ne la connais que par réminiscence, et par ce que j'en entends dire ; mais son cœur, son esprit, vous seul pourriez dignement les peindre. Mais comme elle voudra voir ma

lettre, et que je veux qu'elle vous parvienne, je ne veux pas m'exposer à la lui voir déchirer. Sa correspondance avec M. Guillemet est ravissante. Vous avez su le *quiproquo* arrivé à sa dernière lettre : elle l'avait envoyée, de la campagne où elle était, à M. *Grand'maman*, pour qu'il la donnât à l'envoyé de Genève, afin qu'il vous la fît tenir ; et ce M. *Grand'maman*, qui a plus d'une affaire dans la tête, fit mettre cette lettre à la poste, et nous ignorons ce qu'elle est devenue.

Je reçus hier au soir vos deux derniers manuscrits (a) ; je compte les relire aujourd'hui avec la grand'maman, et je remets à demain à ajouter à cette lettre le jugement que nous en aurons porté. Ah ! mon Dieu, mon cher ami, que nous vous désirerions à nos petits soupers ! le petit nombre de personnes qui y sont admises vous conviendrait bien. Ces petits comités sont les antipodes de feu l'hôtel de Rambouillet et des assemblées de nos beaux esprits d'aujourd'hui. Je ne sais plus qui, l'autre jour, disait d'eux qu'ils croyaient avoir inventé l'athéisme. Ils font grand cas de la nature, et leur admiration exagérée me gèle le sang. Avouez de bonne foi que, sans l'occupation que vous donne votre campagne,

(a) L'Épître à l'auteur du livre des *Trois Imposteurs et Mon Testament*.

vous trouveriez que le spectacle de ces productions serait un plaisir bien tiède. Les fleurs du printemps, les moissons de l'été, les vendanges de l'automne et les glaces de l'hiver suffiraient-elles pour charmer vos ennuis ? Elles pourraient causer des transports à un aveugle-né qui recouvrerait la vue : mais si vous traitiez un tel sujet, n'y joindriez-vous pas, pour le rendre intéressant, le rapport des quatre saisons aux quatre âges de la vie ? Dans le printemps, l'ingénuité de l'enfance et le développement de ses goûts ; dans l'été, la jeunesse, la naissance des passions, leurs progrès, leur violence ; dans l'automne, leurs suites, leurs effets, les biens et les maux qu'elles produisent ; mais dans l'hiver, vous ne pourriez pas, je crois, faire un tableau plus fidèle de la vieillesse que celui qu'a fait Saint-Lambert.

Savez-vous bien, monsieur, que quand je me hasarde à discourir avec vous, je me moque de moi, et je me trouve aussi sotte et aussi ridicule que vous pouvez me trouver ? Mais vraiment j'ai bien d'autres choses à vous dire. On m'a raconté l'ambassade que vous avez reçue de Catau la Sémiramis : une boîte tournée de ses propres *mais non innocentes* mains, son portrait, vingt beaux diamants, une belle fourrure, le code de ses lois et une très belle lettre. Pour-

quoi me laisser ignorer ce qui peut me la rendre recommandable ? Son estime pour vous, et les témoignages qu'elle vous en donne, sont tout ce qui peut lui faire le plus d'honneur.

Adieu, monsieur, jusqu'à demain que je reprendrai cette lettre.

Je n'ai pu attendre la grand'maman. Je viens de relire votre écrit aux *Trois Imposteurs* ; on ne peut s'empêcher d'éclater de rire en le finissant ; rien n'est si sensé que le commencement et le milieu, et rien n'est si plaisant que la fin ; vous dites toujours bien et moi je répète avec vous :

Écartons ces romans qu'on appelle systèmes,
Et pour nous élever, descendons en nous-mêmes.

Si nous n'y trouvons pas la vérité, inutilement la chercherions-nous ailleurs :

Ce Dieu, dont mieux que moi tu conçois l'existence,
Devrait bien comme à toi me donner la croyance.

Ne voilà-t-il pas une belle parodie ?

Sérieusement, monsieur de Voltaire, je suis intimement persuadée que ce que nous ne pouvons comprendre ne nous est pas nécessaire à savoir ; et qu'il nous suffit, pour être sages, c'est-à-dire pour être heureux, de nous en tenir à ce que la loi naturelle nous enseigne : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous*

fasse. C'est dans ce sens que la crainte devient le commencement de la sagesse.

Mon Dieu, que vous êtes heureux et que vous êtes en bonne compagnie étant seul avec vous-même ! Je paye bien cher le plaisir que vous me donnez, je ne peux plus rien lire. J'ouvre un livre qu'on me vante, ce sont des lieux communs ou des extravagances, un style abominable. Je rejette le livre, je me fais lire du Voltaire, quelquefois madame de Sévigné, Hamilton, La Bruyère, la Rochefoucauld, et puis quelquefois des livres mal écrits, comme les *Mémoires de Mademoiselle*, *Les Illustres Françaises*, etc. Je lis aussi parfois quelques traductions des anciens et des Anglais, mais pour nos beaux discours d'aujourd'hui, je ne les puis supporter ; ils me font dire hautement que je ne puis souffrir les livres bien écrits. J'aime mieux passer pour avoir le goût dépravé que de m'ennuyer de leurs ouvrages.

Ce soir nous lirons votre *Épître à Boileau*.

Mercredi 22.

La grand'maman n'est point venue, ainsi j'ai lu sans elle votre *Épître à Boileau*. Eh bien, monsieur, je ne cesse point de vous admirer et de m'étonner que le mauvais goût s'introduise tandis que vous existez. Ma lettre est d'une lon-

gueur énorme ; il faut y mettre fin en vous assurant de mon tendre attachement et de ma parfaite reconnaissance.

Notre pauvre ami le président est un peu mieux, il y a moins de disparates ; j'espère que le changement de saison pourra faire revenir ses forces, et remettre entièrement sa tête.

15 avril 1769.

Hâtez-vous, hâtez-vous, monsieur, de me rendre raison de la nouvelle qu'on débite, et qui a fait tomber tous les autres sujets de conversation. M. de Voltaire, dit-on, a communiqué en présence de témoins, et il en a fait un acte par-devant notaire. Le fait est-il vrai ? A quoi cet acte vous servira-t-il ? Sera-ce devant les tribunaux de la justice humaine ou de la justice divine ? Le produirez-vous en Sorbonne, au Parlement, ou à la vallée de Josaphat ? Sont-ce les billets de confession qui vous ont fait naître cette idée ? Que voulez-vous que vos amis pensent ? doivent-ils garder leur sérieux ? peuvent-ils se laisser aller à l'envie de rire ? Pourquoi ne les avez-vous pas avertis ? Pourquoi ne leur avez-vous pas dicté leur rôle ? Ce trait est si nouveau,

si ineffable, que je ne puis comprendre quel a été votre dessein (1).

Je me sais mauvais gré de me détourner, par cette curiosité, de vous parler de ce qui m'intéresse bien davantage, de votre charmante lettre. Vous nous faites passer des moments bien agréables. La grand'maman ne veut laisser à personne le soin de vous lire, elle s'en acquitte supérieurement, avec un son de voix qui va au cœur, une intelligence qui fait tout sentir, tout remarquer ; elle veut, à la vérité, marmotter les articles qui la regardent, mais je ne le souffre pas, et je la force à les articuler plus distinctement que tout le reste ; ce sont ceux qui sont les plus applaudis, parce qu'ils sont les plus vrais et les plus justes.

Vous voulez savoir qui compose nos petits comités ; quand je vous les nommerais, vous ne les connaîtriez point. Leurs noms ne seront peut-être pas dans les fastes de notre siècle ; ils n'ambitionnent aucune sorte de gloire : ils la révèrent en vous, parce qu'elle est méritée, et puis, par un esprit de tolérance (qu'ils portent sur tout), ils ne la disputent point à ceux qui l'usurpent ; ils se contentent d'être aimables, ils ne veulent point être célèbres.

Répondez-moi incessamment, et mandez-moi des nouvelles de votre santé, corporelle et spiri-

tuelle, et croyez que de tous vos amis, tant anciens que modernes, aucun ne vous admire et ne vous aime autant que je fais.

Le président reçoit avec plaisir ce que je lui dis de votre amitié pour lui ; sa santé n'est pas mauvaise, sa tête n'est point dérangée, mais elle est bien faible.

Paris, ce 17 juillet 1769.

J'ai reçu deux de vos présents ^(a), monsieur, par la grand'maman. Elle a joint au dernier la copie de la lettre de M. Guillemet, où il est fait mention de moi. J'avais résolu de ne point écrire à M. Guillemet, jusqu'à ce qu'il me fît quelque agacerie ; je me souvenais qu'il m'avait dit qu'il écrivait volontiers quand il avait un thème, mais qu'il n'aimait pas à écrire quand il n'avait rien à dire. C'était une leçon qu'il me faisait ; je m'y soumettais avec peine ; mais je me serais fait scrupule de ne la pas suivre. Vous avez levé l'interdiction ; ainsi, prenez-vous-en à vous-même si je vous importune.

Vos *lettres d'Amabed* m'ont fait beaucoup de

(a) Les deux ouvrages de Voltaire dont elle parle dans cette lettre.

plaisir. La préface et l'épître dédicatoire des *Guèbres* ne me paraissent pas de la même main que la tragédie. La petite-fille aime toujours les vers ; mais ce sont les vers de M. Guillemet qu'elle aime. Elle trouve que les *Guèbres* vaudraient bien mieux s'ils parlaient en prose et du même style que la préface et l'épître dédicatoire.

Monsieur de Voltaire, ayez pitié de moi ! tous les vivants m'ennuient ; indiquez-moi quelques morts qui puissent m'amuser. J'ai relu vingt fois les livres qui me plaisent, et je suis toujours obligée d'y revenir. Je voudrais une brochure de vous toutes les semaines. Je suis persuadée que vous pouvez fournir à cette dépense. Je crois qu'il n'y a qu'une certaine dose d'imagination pour chaque siècle, et qui est éparpillée dans les différentes nations. Vous vous en êtes emparé subitement et n'en avez pas laissé un grain à personne. C'est donc à vous à distribuer vos richesses, et dans vos largesses il faut préférer votre bonne et ancienne amie.

La grand'maman est à Chanteloup depuis le 29 avril. Son absence a mis le comble à mes ennuis ; elle arrive mercredi, mais pour aller tout de suite à Compiègne. Si vous connaissiez cette grand'maman, vous en seriez fier. Elle est comme vous, elle a tout envahi. Ah ! son siècle n'est pas digne d'elle.

Je crois que M. Guillemet ne se flatte pas qu'on lui écrive des gazettes. D'ailleurs ce n'est pas mon talent, et de plus, la nouvelle du jour est détruite par celle du lendemain. Il y a un livre ici qui fait beaucoup de bruit, dont il n'y a que trois ou quatre exemplaires ; je ne l'ai pas encore lu. On dit qu'il est de main de maître. J'ai pris des mesures pour l'avoir. Nous avons eu ici un opéra-comique qui a eu un succès inouï, c'est *le Déserteur*. Il vous fera plaisir. Les paroles sont de Sedaine. Je ne sais si les ouvrages de cet auteur passeront à la postérité. Je ne sais s'il ne serait pas dangereux qu'il devînt modèle, les *Gemuit* dégénèrent toujours, mais ce Sedaine a un genre qui fait grand effet ^(a). Il a trouvé de nouvelles cordes pour exploiter la sensibilité, il va droit au cœur et laisse là tous les détours d'une métaphysique que je trouve détestable en tout genre. On la place aujourd'hui partout, même en musique. Plus la musique est recherchée et travaillée, plus elle a de succès. Il y a ici un fameux joueur de violon qui fait des prodiges sur sa chanterelle. Un homme disait à un autre : « Monsieur, n'êtes-vous pas enchanté?... Sentez-

(a) Elle veut dire qu'un écrivain original engendre des imitations qui ne le valent pas. L'expression latine est manifestement empruntée à la généalogie du Christ qu'on lit en tête de l'Évangile selon Saint-Mathieu.

vous combien cela est difficile ? — Ah ! Monsieur, dit l'autre, je voudrais que cela fût impossible ! » C'est ce que je dirais de tous les auteurs qui sautent à pieds joints sur le bon sens pour nous faire des raisonnements fatigants, ennuyeux et faux. Je mettrais à leur tête M. Jean-Jacques et puis tous ses prosélytes.

Adieu, monsieur : cette lettre est d'une insupportable longueur ; ne craignez pas la récidive, vous me ferez toujours taire quand vous voudrez.

29 juillet 1769.

Nos lettres se sont croisées, mais nous voici en règle. Je n'aurai pas de peine à faire ce que vous désirez. Une seconde lecture des *Guèbres*, faite par un bon lecteur, m'a fait remarquer des beautés qui m'étaient échappées. Je voudrais que mon suffrage eût plus de poids ; mais tel qu'il est, vous y pouvez compter. Je dois cependant vous dire ce que je pense ; jamais on ne permettra la représentation de cette pièce, avant que les changements qu'elle a pour but soient arrivés ^(a) ; ils arriveront un jour ; mais vous êtes comme Moïse, vous voyez la terre promise et

(a) Cette tragédie prêchait la tolérance.

vous n'y entrerez pas ; elle sera pour vos neveux ; contentez-vous de la sortie d'Égypte.

Toute réflexion faite, je crois qu'il est plus avantageux que cette pièce soit lue que représentée ; elle aurait du succès sans doute, mais elle élèverait de grandes clameurs et animerait furieusement les adversaires : mais ce qui est de plus certain, c'est qu'aucun magistrat ni aucun ministre n'oserait en autoriser la représentation ; il faut se contenter de ce qu'on en tolère l'impression.

Ce serait pour moi un grand plaisir de me retrouver avec vous. Si j'avais exécuté le projet que j'eus, il y a quinze ans, de m'établir en province, je vous aurais rendu des visites ; mais aujourd'hui je suis trop vieille pour songer à changer de place. Je resterai dans ma cellule, lisant vos ouvrages, vous écrivant quelquefois, et vous aimant jusqu'à mon dernier moment.

Paris, 29 août 1769.

Ah ! monsieur de Voltaire, il me prend un désir auquel je ne puis résister, c'est de vous demander, à mains jointes, de faire un éloge, un discours (comme voudrez l'appeler, dans la

tournure que vous voudrez lui donner) sur notre Molière. L'on me lut hier l'écrit qui a remporté le prix à l'Académie, on l'approuve, on le loue fort injustement à mon avis. Je n'entends rien à la critique raisonnée ; ainsi je n'entrerai point en détail sur ce qui m'a choquée et déplu ; je vous dirai seulement que le style académique m'est en horreur, que je trouve absurde toutes les dissertations, tous les préceptes que nous donnent nos beaux esprits d'aujourd'hui sur le goût et sur les talents, comme si l'on pouvait suppléer au génie. Je prêcherai votre tolérance, je vous le promets, je m'y engage, si vous m'accordez d'être intolérant sur le faux goût, et sur le faux bel esprit qui établit aujourd'hui sa tyrannie ; donnez un moment de relâche à votre zèle sur l'objet où vous avez eu tant de succès, et arrêtez les progrès de l'erreur dans l'objet qui m'intéresse bien davantage.

J'ai enfin lu l'*Histoire des Parlements* ; il se peut bien que le second volume ne soit pas de la même main que le premier ; mais, mais, mon cher ami, je vois avec plaisir que vous pouvez avoir un successeur ; ce jeune auteur ne vous fera point oublier ; tout au contraire, vous avez fait en lui un disciple qui fera souvenir de vous.

Votre correspondance avec la grand'maman me charme ; avouez qu'elle a de l'esprit comme

un ange. Si je n'étais pas exempte de toute prétention, je ne vous écrirais plus, sachant que vous recevez de ses lettres ; mais je ne prétends qu'à un seul mérite auprès de vous, c'est de vous admirer et aimer plus que qui que ce soit.

† Paris, 20 septembre 1769.

Vous avez beau dire, monsieur, vous ne me persuaderez jamais que ce qui produit de si mauvais ouvrages, et qui introduit un si détestable goût, soit un établissement bon et utile. Pourquoi inciter les gens à parler quand ils n'ont rien à dire ? et a-t-on quelque chose à dire quand on n'a ni pensées ni idées ? Que l'Académie se borne à traiter de la grammaire, à enseigner les règles, mais qu'elle ne donne point de sujets à traiter ; qu'elle ne donne point d'entraves au génie ; que les prix qu'elle a à distribuer soient pour les auteurs de bons ouvrages donnés au public ; qu'on suive en cela la méthode des Anglais. Enfin, monsieur, je ne puis souffrir qu'on encourage les gens sans talents ; ayez la sévérité et la fermeté de Despréaux ; elles vous conviennent encore mieux qu'à lui. Réformez votre

maison, vous y avez trop de bouches et de langues inutiles ; votre livrée est trop nombreuse, contentez-vous d'être magnifique, et dédaignez le faste.

Quoi ! pensez-vous sérieusement que ma voix puisse se faire entendre, et que je puisse vous être utile pour faire représenter vos *Guèbres*? Jamais le gouvernement n'y consentira ; contentez-vous de l'impression. Vos *Guèbres* sont dans les mains de tout le monde, et si vous connaissiez vos acteurs, vous verriez combien ils vous sont inutiles ; ils n'ajoutent aucun prestige à ce qu'ils représentent, tout au contraire, ils font voir le derrière des coulisses, et sentir tous les défauts. Vous ne pouvez être retenu par cette considération, j'en conviens ; mais, monsieur, vous voulez établir la tolérance, vous avez raison, je voudrais que vous fussiez le premier à en ressentir les effets. Pour y parvenir, prêchez-la d'exemple contentez-vous d'avoir montré la vérité, et laissez-y tourner le dos à ceux qui ne la veulent point voir. Vous avez tout dit, tenez-vous-en à ne pas vous dédire, et ne mettez point de nouveaux obstacles à la chose du monde que je désire le plus, et sur laquelle j'ai eu une conversation avec madame Denis, dont elle vous rendra compte.

Votre correspondance avec la grand'maman

Gargantua ^(a) me ravit ; elle vous répond à ce qu'il y a de solide, c'est ce qui doit lui appartenir : pour moi, je ne suis que pour le frivole ; je ne vois point dans l'histoire des Soukirs ⁽¹⁾ l'établissement des manufactures, je n'y vois qu'un très beau sujet de conte de fées, qui pourrait surpasser *Cendrillon*. Voilà, monsieur, les progrès de mon esprit et de ma raison, qui au bout de soixante et mille ans que j'ai vécu, me mettent à côté des enfants de quatre ans. Ah ! je ne suis qu'une petite fille ; mais j'ai une charmante grand-maman ; il faut l'adorer, monsieur, et moi, m'amuser et m'aimer toujours.

Mercredi, 20 décembre 1769.

J'ai mille raisons pour vous aimer ; d'abord vous êtes mon contemporain, qualité dont je fais grand cas, et que je trouve aujourd'hui dans bien peu de personnes. Ensuite vous avez des attentions infinies, vous me procurez de l'amusement, du plaisir ; sans vous mes nuits seraient insupportables, je les passe à me faire lire ce

(a) Voltaire nommait ainsi plaisamment la duchesse de Choiseul en lui envoyant une paire de bas faite avec la soie de sa manufacture.

que vous m'envoyez. Vos correspondants en Hollande vous servent bien, communiquez-moi toujours tout ce qu'ils vous envoient. La grand-maman est bien contente de vous ; je reçois d'elle les mêmes remercîments que vous me faites, et je vous en dois, à l'un et à l'autre, de m'admettre en un si aimable commerce.

M. Craufurd, dont je vous ai parlé il y a quelques années, est ici depuis quelques jours ; il s'en ira bientôt, j'en suis très fâchée ; il a beaucoup d'esprit, beaucoup de goût et de justesse ; il a un peu d'amitié pour moi et de l'adoration pour vous ; il m'a priée de vous parler de lui, de vous faire souvenir du temps qu'il a passé avec vous ; il a un ami dont la réputation ne vous est pas inconnue, c'est M. Robertson ; vous savez qu'il a fait l'*Histoire d'Écosse* et la *Vie de Charles V*. Cet auteur voudrait vous faire hommage de ses ouvrages, je me suis chargée de vous en demander la permission ; j'ai assuré que je n'aurais pas de peine à l'obtenir. Je désire qu'il puisse voir votre réponse, ainsi, je vous supplie qu'elle soit de façon à le satisfaire ; son respect, sa vénération pour vous sont extrêmes, ce qui me fait juger de son esprit et de son mérite.

Vous voulez que je vous mande des nouvelles. Le grand-papa se porte toujours fort bien, il est

aussi charmant que jamais ; il n'y a plus que lui en qui l'on trouve de la grâce, de l'agrément et de la gaieté ; hors lui, tout est sot, extravagant ou pédant.

M. d'Invault donna, hier matin, sa démission ^(a) ; j'attendrai à demain à fermer cette lettre, afin de vous pouvoir nommer son successeur. Si on est dans l'embarras du choix, je ferai partir ma lettre. Adieu, mon cher et ancien ami, je vous aime de tout mon cœur.

Le président se porte bien, mais il ne me fait pas désirer de parvenir à son âge. Mille compliments à madame Denis et à M. et madame Dupuis.

Jeudi 21.

Le contrôleur n'est point nommé ; je voudrais que vous le fussiez, mais ce serait à condition que vous interdiriez les écrits sur l'agriculture, les projets économiques, etc., etc.

J'attends avec grande impatience ce que vous me promettez à la fin de l'hiver : cela sera-t-il gai ? Nous n'avons besoin, à nos âges, que de nous amuser. Vous avez assez instruit le genre humain, ne songez plus qu'à vous divertir et à divertir vos amis.

(a) De la place de contrôleur général des finances.

Paris, samedi 24 février 1770.

Mercredi prochain, 7 de ce mois, il partira, par les guimbardes de Lyon, l'*Histoire de Charles V*. Ce mot : guimbardes de Lyon, pour avoir acquis une nouvelle signification, n'a pas perdu l'ancienne, je puis vous en assurer.

Je vous ai, je crois, déjà mandé que je trouvais charmants les vers de M. Guillemet ; la modestie, ou plutôt l'humilité de la grand'maman, ne lui permet pas de les montrer à beaucoup de monde, mais le petit nombre de ceux qui les ont vus en ont été charmés, et le grand-papa, qui n'aime point la louange, n'a pu se défendre de paraître très satisfait de la grâce, de la délicatesse de celle que vous lui donnez. Je voudrais que vous pussiez juger par vous-même de quelle vérité sont vos éloges.

Je suis bien fâchée que le petit Craufurd ne soit plus ici, mais je lui enverrai un extrait de votre lettre.

Je ne veux point abuser de votre complaisance, en vous priant de m'écrire souvent. Vous avez de bien meilleurs emplois à faire de votre temps, et moi, par la raison contraire, n'ayant rien à faire, je n'ai aussi rien à dire. Mes lettres ne seraient remplies que de traités sur l'ennui, sur le dégoût du monde, sur le

malheur de vieillir ; cela ne serait-il pas bien amusant ? Oh ! non, monsieur de Voltaire, je me fais justice ; je serai parfaitement contente si vous me conservez votre amitié, votre souvenir, et si vous m'en donnez des marques, en m'envoyant exactement tout ce que vous ferez. Quel est donc l'ouvrage qui est actuellement sur le tapis ? Il doit m'amuser beaucoup. C'est donc quelque chose de gai et de frivole ? Et ce ne sera pas sur une certaine matière, sur laquelle il ne reste plus rien à dire ; ce ne sera pas non plus un traité économique, ni des préceptes sur l'agriculture. Vous sentez bien que, quand on habite un tonneau dans le coin de son feu, on s'intéresse fort peu à ces parties de l'administration. On lit les édits malgré qu'on en ait. Ma curiosité n'a pas été fort satisfaite par les derniers ; ils m'ont appris que je perdais mille écus de rente. Je suis plus philosophe que je ne croyais, car je suis presque insensible à cette perte ; je trouve dans ce qui afflige tout le monde ma consolation, la vieillesse ; ce n'est pas la peine de s'affliger de rien, quand on a si peu de temps à souffrir. Cette réflexion est commune ; elle a été dite et écrite par tout le monde, mais sans le sentir ; et moi, je ne le dis que parce que je le sens.

Ne croyez point que je coure le monde, je ne sors que pour souper, et je ne soupe que chez

mes connaissances les plus particulières. Je ne dis pas chez mes amis : Ah ! monsieur de Voltaire, y en a-t-il dans le monde ? Vous avez des adorateurs et en grand nombre ; mais croyez-vous avoir beaucoup d'amis ? Ne faites point usage de ceci contre moi ; je dois être exceptée de la thèse générale, et par vous plus que par qui que ce soit.

Paris, 9 avril 1770.

C'est donc à un révérend père capucin à qui j'ai affaire aujourd'hui ^(a) ? Vous avez choisi une étrange métempsychose. Savez-vous ce que je ferais si je choisissais la mienne ? Je deviendrais taupe. Je suis si ennuyée de ce qui se passe sur terre, que j'aimerais mieux ce qui se passe dessous ; je n'y verrais pas ce qu'on appelle le dessous des cartes ; j'ignorerais toutes les tricheries, et tant mieux ; je serais avec mes

^(a) Voltaire avait signé sa lettre du 21 février 1770. Frère V, capucin indigne. Chose admirable, ce n'était pas une simple facétie. Voltaire avait obtenu de Choiseul une gratification pour les capucins de Gex avec qui il entretenait des rapports de bon voisinage. Pour lui marquer sa reconnaissance le général résident à Rome, P. Amatar d'Alamballa, l'avait agrégé à l'ordre par lettres patentes.

semblables, et je me dirais : Ces gens-là du moins ne me trompent pas, ils ne m'en font pas accroire. Mon Dieu ! mon cher Voltaire, que j'aimerais à causer avec votre Révérence ! vous nous avez envoyé des vers qui ne sentent pas trop la capucinerie, surtout ceux à la grand'maman, que vous m'aviez dit être les moins bons : ils sont charmants, ils ont un succès infini.

La *Mélanie* de la Harpe est fort tombée depuis l'impression ; j'aime beaucoup mieux sa *Lettre du Solitaire de la Trappe* à l'abbé de Rancé. Saint Grisel et saint Billard sont toujours enfermés. Mais nous avons bien d'autres affaires qui nous occupent, les opérations de finance : elles m'ont rogné les ongles, qui, comme vous savez, n'étaient pas trop longs ; je perds plus de mille écus de rente, et je me flatte, pour l'amour de vous, toute proportion gardée, que vous en perdez cinq ou six fois autant. Plus la somme que l'on perd est petite, plus le dommage est grand, parce qu'il est bien près du nécessaire.

Nous avons aussi le procès de M. d'Aiguillon ⁽¹⁾ qui fait grand bruit ; vous ne vous attendez pas que je vous raconte aucun détail ; c'est au-dessus de ma capacité.

Vous êtes extrêmement bien avec la grand'maman, nous ne cessons de parler de vous. Quand il arrive une de vos lettres, soit à elle

ou à moi, c'est une grande joie pour le petit comité. Le capucin Voltaire serait admis dans ce comité et deviendrait notre directeur.

Qu'est-ce que c'est donc que votre *Encyclopédie*? (a) Vous ne m'en jugez pas digne ; est-ce qu'elle ressemblerait à l'autre ?

Dites-moi aussi, je vous prie, pourquoi vous n'avez pas engagé M. Cramer (1) à me venir voir ? Ses impressions ne sont-elles que pour la cour ? Vous comptez pour bien peu vos amis.

J'entends dire qu'on vous érige une statue, qu'elle sera placée dans la Bibliothèque ; je l'aime mieux là qu'à l'Académie. Votre empire est universel, vous n'êtes point fait pour un petit État ; mais revenons à votre capucinerie.

« Vous ne fûtes jamais des Cotins le héros ; »

et l'on ne dira point :

« Et maintenant le soutien des dévots. »

Ces vers sont assez jolis, et j'achèterais bien cher certain ouvrage dont on n'a que des fragments.

Il est vrai, je ne m'en défends pas, j'aime mieux le plaisant que le sérieux ; cependant je serais

(a) Ce sont les *Questions sur l'Encyclopédie*, qui, réunies au *Dictionnaire philosophique portatif*, paru en 1764, et à l'*Opinion par alphabet*, ouvrage posthume, composent le *Dictionnaire philosophique*.

bien aise d'avoir votre *Encyclopédie* ; c'est le seul moyen de me faire rechercher et mériter le beau titre d'encyclopédiste.

Adieu, mon révérend père, faites tous les jours mention de moi dans votre *Memento*.

Paris, 8 mai 1770.

Vous reconnaissez vos torts avec la grand'maman et vous les réparez bien ; vous ne pourriez sans ingratitude être mécontent d'elle. Si elle ne vous écrit pas souvent, c'est qu'elle n'a pas un moment à elle ; elle fait usage de ceux qu'elle passe avec vos amis, pour dire de vous toutes les choses que je voudrais que vous entendissiez. Vous ne sauriez nous envoyer trop souvent de vos œuvres ; de quelque genre qu'elles soient ; elles plaisent et réveillent. Vos derniers vers ^(a) sont les plus jolis du monde : *faisant le bien pour son plaisir*, m'a charmée.

On ne parle ici que de votre statue : le siècle s'honore en vous rendant cet hommage ; vous en devez être flatté ; mais cependant n'oubliez

(a) C'est la duchesse de Choiseul que Voltaire loue dans ces vers, les mêmes dont il est question dans la lettre précédente.

jamais, mon cher contemporain, que vous êtes du siècle de Louis XIV. Vous êtes la plus parfaite et la plus singulière des sept merveilles qu'il a produites ; je voudrais vous faire le pendant de saint Michel, terrassant les erreurs et le fanatisme ; mais que d'attributs il faudrait rassembler, si l'on y mettait tous ceux qui vous désignent ! Si vous ne voyez pas mon nom dans la liste des souscripteurs, croyez que c'est par humilité ; il y aurait trop de vanité à se placer parmi les gens de lettres et les beaux esprits. J'en use avec vous comme avec la Divinité, qui se contente d'être adorée en esprit et en vérité.

Je vais perdre tout à l'heure la grand'maman : elle part jeudi pour Chanteloup ; elle va tondre ses moutons, en faire carder et filer la laine, dont on fera de beaux draps et toutes sortes d'étoffes. Amboise (a) est une nouvelle Salente, mais dont les lois ne seront pas dictées par un pédant.

Soyez son émule dans votre ville de Versoy (1), et faites à qui mieux mieux le bonheur de tout ce qui vous environne ; faites le mien en particulier, en m'aimant toujours.

(a) Chanteloup était situé près d'Amboise.

24 mai 1770.

Votre dernière lettre est du 5, ma dernière est du 8 ; j'en attendais une nouvelle de vous, pour éviter que nos lettres se croisassent ; elle n'arrive point ; je m'ennuie de ce long silence. J'ai du scrupule de n'avoir pas encore obéi à la grand'maman, qui m'avait chargée de vous dire beaucoup de choses. Peut-être vous les aura-t-elle écrites elle-même ; mais elle dit si bien, qu'il n'y a pas d'inconvénient à la répéter : je vais la transcrire.

« Je vous envoie, ma chère petite-fille, une
» requête que M. de Voltaire m'a envoyée ^(a) ;
» vous verrez qu'elle est adressée au roi, et qu'il
» dit en note que l'instance est au conseil. Le
» sujet en est très intéressant ; la cause qu'il
» défend est certainement bonne en soi, mais je
» crains bien que la manière un peu trop philo-
» sophique dont elle est traitée, et le nom de
» M. de Voltaire n'y nuisent beaucoup. Comme
» votre commerce avec lui est plus régulier que
» le mien, je vous prie, la première fois que vous
» lui écrirez, de lui accuser pour moi la récep-
» tion de cette requête, et de l'en remercier.
» Dites-lui en même temps, vous qui êtes en

(a) *La Supplique pour les serfs de Saint-Claude.*

» droit de lui tout dire, que vous ne lui conseillez
» pas de badiner avec le roi ; que les oreilles des
» rois ne sont pas faites comme celles des autres
» hommes, et qu'il faut leur parler un langage
» plus mesuré. Je vous prie aussi d'envoyer la
» requête au grand-papa, dès que vous l'aurez
» lue : je la lui annonce. »

Dans une seconde lettre, elle me mande que vous lui avez écrit sous l'adresse de sa femme de chambre, en lui envoyant six montres ^(a) ; qu'elle les a envoyées sur-le-champ à son mari ; qu'elle le menace de les prendre toutes six sur son compte, s'il ne les fait pas acheter par le roi.

Voilà, je crois, toutes les commissions dont je suis chargée ; mais après m'en être acquittée, je n'ai pas tout dit, il faut que je parle pour moi à mon tour.

Votre requête m'a paru le modèle du style des avocats ; peut-être voudrais-je en retrancher le ton philosophique, qui n'est pas nécessaire pour combattre l'injustice.

Vos derniers cahiers m'ont ravie ; l'article *Ame* me déterminerait seul à me rendre votre écolière. Il y a longtemps que je pense que la seule chose qu'on puisse bien savoir, c'est que nous sommes faits pour ignorer tout. Le doute

(a) Des montres de sa manufacture.

me paraît si naturel et si sage, que je n'ose m'élever contre les affirmations, de peur de me laisser entraîner à affirmer moi-même. Tout ce que nous ne pouvons pas comprendre nous doit être aussi inutile qu'impossible à croire ; un aveugle-né peut-il se soumettre à croire les couleurs ? Qu'est-ce que ce serait que sa soumission ? Qui pourrait-elle satisfaire ? Il n'y a que des fous qui pourraient l'exiger. Ma philosophie est terre à terre. Voyez si vous voulez d'une telle écolière. Mais, soit instinct, sentiment ou raison, je n'aurai jamais d'autre maître que vous.

J'aime beaucoup votre triomphe sur le fripon jésuite (1). Je vous promets la vie éternelle, mon cher Voltaire ; si vous n'en jouissez pas dans le ciel, vous en jouirez dans tous les cœurs de ceux qui resteront sur terre. Je voudrais bien passer avec vous le peu de temps qui me reste à l'habiter ; vous fortifieriez en moi ce qu'on appelle âme, qui de jour en jour s'affaiblit et s'attriste. Ah ! vous avez raison, on serait heureux, si l'on passait ses vingt-quatre heures sans douleur et sans ennui ! Si on me donnait un souhait à faire, avec la certitude qu'il serait exaucé, j'aurais bientôt dit : Ce n'est ni la fortune, ni les honneurs, ni même une parfaite santé que je désire, c'est le don de ne me jamais ennuyer. Vous pouvez, mon cher contemporain,

remplir mon souhait en m'envoyant tout ce que vous faites ; ne retranchez rien, excepté les articles *sciences*, où je ne pourrais rien comprendre.

Je ne sais point encore ce que le grand-papa aura répondu à la grand'maman sur vos montres ; dès que je le saurai, je vous le manderai. Adieu.

24 juin 1770.

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendais toujours que la grand'maman me dictât quelque chose pour vous ; je l'en ai pressée, mais elle est d'une paresse d'esprit dont on ne peut la tirer. Elle s'en rapporte à moi pour vous dire tout ce qu'elle pense pour vous ; je serai donc son indigne interprète, mais j'aurai le mérite de vous dire la vérité en vous assurant que ses sentiments ne se bornent point à l'admiration et à l'estime, qu'elle y joint une très véritable amitié. Elle voudrait vous satisfaire sur toutes les choses que vous désirez, et nommément sur votre affaire de Saint-Claude. Elle trouve la cause que vous défendez très juste, mais elle ne peut vous seconder que par ses représentations et ses sollicitations ; elle est aussi reconnaissante et aussi contente que moi

des cahiers que vous nous envoyez, et nous vous prions de continuer. Je serai encore du temps sans revoir cette grand'maman ; elle ne reviendra que le 17 ou le 18 de juillet, et peu de jours après elle partira pour Compiègne. La vie se passe en absences, on est toujours entre le souvenir et l'espérance ; on ne jouit jamais ; si du moins on pouvait dormir, ce ne serait que demi-mal. Dormez-vous, mon cher Voltaire ? Ce serait pour vous un temps bien mal employé ; il n'y faut donner que le pur nécessaire pour votre santé ; employez tout le reste à instruire, à éclairer, et surtout à amuser la grand'maman et sa petite-fille. Pour moi, qui ne dors point, je m'occupe souvent les nuits à repasser tous les vers que j'ai retenus ; vos épîtres au roi de Prusse, à madame de Villars, au président, etc., ont souvent la préférence. Pourquoi ne feriez-vous pas une jolie épître pour la grand'maman ? Le sujet ne vous laisserait pas manquer d'idées.

M. de Saint-Lambert fut reçu hier à l'Académie ; il récita le second chant d'un poème qu'il fait sur le génie : il faut en avoir beaucoup pour rendre ce sujet piquant.

Votre article des *Anciens et des modernes* me fait très grand plaisir. Vous êtes judicieux, vous avez toujours raison ; et jamais, non, jamais, vous n'êtes ni faux, ni fatigant, ni froid. Vous

savez que le grand-papa a acheté toutes vos montres ; vous êtes très bien avec lui. Il ira le 9 du mois prochain chercher la grand'maman, pour la ramener le 17 ou le 18. Je voudrais bien qu'il y eût un terme où j'aurais l'assurance de vous revoir ; mais j'ai bien peur, mon cher Voltaire, que nous n'ayons d'autre rendez-vous qu'aux Champs-Élysées. Nous n'aurons rien à changer à nos figures : elles se trouveront, en les conservant telles qu'elles sont, à l'unisson des ombres ; mais j'espère que la mienne verra la vôtre ; aussi, loin de rien perdre, je compte gagner beaucoup. Bonjour, adieu ; donnez-moi de vos nouvelles. Je vous envoie une lettre, je ne sais pas de qui ; je crois cependant que c'est d'un homme qui vous estime beaucoup, et qui désire que vous l'estimiez ; il en sera ce qu'il vous plaira, mais il vous prie de m'adresser la réponse que vous lui ferez : il l'enverra chercher chez moi.

29 juillet 1770.

Ne craignez rien, monsieur, pour vous ni pour votre statue ; vous êtes l'un et l'autre à l'abri de toute atteinte. Le temps pourra endommager la statue ; mais pour vous, qui est-ce qui

peut vous nuire ? Votre gloire irait toujours en augmentant, si cela était possible ; bannissez toute terreur panique ; nous ne sommes plus dans le siècle des bons mots, et il aurait été difficile, dans aucun siècle, d'en dire contre vous. Les plaisanteries des sots sont bien peu redoutables. Je voudrais qu'il vous fût aussi aisé d'obtenir des privilèges pour vos émigrants, qu'il vous l'est de terrasser tous vos envieux.

La grand'maman a le plus sincère désir de vous obliger en tout ce que vous désirez ; et quoique accablée de sollicitations, aucune des vôtres ne la fatigue ; elle est de retour de sa Salente depuis le 20 de ce mois : elle part aujourd'hui pour Compiègne, dont elle ne reviendra que le 27 d'août. Comment est-il possible que vous ne fassiez pas quelques vers pour elle ? Et pourquoi vous occupez-vous éternellement d'une philosophie sur laquelle tout est dit et tout parfaitement bien dit, puisque vous en avez traité toutes les parties ? Divertissez-nous, égayez-nous, nous en avons grand besoin, et moi en particulier, qui m'ennuie à la mort. L'horrible aventure que celle de Saint-Domingue (a) ! Il faut de pareils événements pour

(a) Un tremblement de terre avait détruit la moitié de l'île.

qu'on se trouve heureux : celui-ci laisse l'abbé Terray bien en arrière.

Nous avons une princesse de M... qui s'est jetée dans un couvent, non pas pour prendre le voile comme Madame Louise ^(a), mais pour se séparer de son mari. Voilà une nouvelle aventure qui fera longtemps le sujet des conversations, et fera une grande diversion à l'affaire de M. d'Aiguillon.

Ce n'est pas une chose gaie, mon cher Voltaire, que de vieillir, surtout quand on n'a point fait les provisions dont vous me parlez ⁽¹⁾. Si je ne me chauffais qu'au feu que j'ai préparé, je serais toute de glace ; mais par ma correspondance avec vous, je me trouve au coin de votre feu, et m'en trouve très bien ; je n'en cherche point d'autre, parce qu'il n'y en a point d'autre.

Vous avez beau me reprocher de ne point aimer les philosophes, je n'en croirai pas moins qu'ils ne sont nullement de votre goût. Quoi qu'il en soit, vous serez parfaitement du mien jusqu'à la fin de ma vie.

(a) Une des filles de Louis XV.

Paris, 22 août 1770.

Grand-papa, grand'maman, petite-fille, secrétaire, amis, connaissances, tous sont charmés de vos vers (a), mais on ne vous quitte point de la prose. J'entends parler d'une réfutation d'un certain livre (b) ; je voudrais l'avoir. Je m'en tiens à connaître ce livre par vous. Toutes réfutations de systèmes doivent être bonnes, surtout quand c'est vous qui les faites. Mais, mon cher Voltaire, ne vous ennuyez-vous pas de tous les raisonnements métaphysiques sur les matières inintelligibles ? Ils sont, à mon avis, ce que le clavecin du père Castel était pour les sourds. Peut-on donner des idées et peut-on en admettre d'autres que celles que nous recevons par nos sens ? Un sourd, un aveugle de naissance, peuvent regretter de ne pas voir, de ne pas entendre ; mais cependant ils ne savent ce que c'est que voir et qu'entendre, ce que c'est que ces facultés qui leur manquent ; ils ne nient pas ce qu'on leur en dit, mais ils s'ennuient de tout ce qu'on leur dit pour leur en donner la connaissance. De tout ce qu'on a écrit sur ces matières, c'est

(a) C'était l'Épître à Madame la Duchesse de Choiseul.

(b) Voltaire venait de publier deux opuscules intitulés : *Dieu, Réponse au Système de la nature. Le Système de la nature* est un ouvrage d'Holbach.

le *Philosophe ignorant* et la *Religion naturelle* ^(a) que je lis avec le plus de plaisir. Je ne me tourmente point à chercher à connaître ce qu'il est impossible de concevoir. L'éternité, le commencement, le plein, le vide ; quel choix peut-on faire ?

Je n'irai point d'un vol présomptueux, etc., etc.

Voilà où je m'en tiens ; faire autant de bien que je peux, le moins de mal qu'il m'est possible. laisser à chacun sa façon de penser, ne troubler le bonheur ni la paix de personne, éviter l'ennui et les indigestions, les supporter patiemment quand on ne peut faire autrement ; aimer, estimer mon très bon ami Voltaire, souhaiter qu'il me survive, parler sans cesse de lui avec la grand-maman, recevoir souvent de ses lettres et de ses ouvrages, voilà ce que je désire pour le peu de jours qui me restent.

Paris, 5 octobre 1770.

Savez-vous, mon cher Voltaire, que j'avais résolu de ne vous plus écrire ? Je croyais n'avoir plus rien à dire, et il me paraissait injuste de vous donner de l'ennui pour obtenir en échange

(a) Deux ouvrages de Voltaire.

du plaisir. Mais, toutes réflexions faites, l'intérêt a prévalu. L'arrivée de M. Craufurd a fort contribué à me faire changer de résolution. Il m'a dit que vous disiez du bien de moi, que vous m'aimiez ; et quoique je sois devenue fort défiante, je n'ai pu me défendre d'en croire quelque chose. Si vous m'aimez, vous avez raison, car en vérité, je crois être la personne qui vous aime le plus. Je n'ai encore causé qu'un moment de vous avec M. Craufurd, mais je me propose bien de le beaucoup interroger. Je voudrais savoir si vous êtes à peu près heureux, et si la gloire vous tient lieu de tout. J'ignore quel est le charme de cette jouissance, c'est sans doute celle du paradis, et c'est peut-être pour cela qu'on appelle ses habitants bienheureux. Cependant tout ce qui les environne jouit du même bonheur, et dans ce monde-ci la gloire consiste dans la prééminence.

Pour moi, mon cher Voltaire, je fais consister le bonheur dans l'exemption de deux maux, les douleurs du corps et l'ennui de l'âme. Je n'aspire point à une parfaite santé ni à aucun plaisir ; je supporterai patiemment mon état actuel, qui aux yeux de tout le monde paraît bien malheureux, si j'avais un ami véritable. L'amitié est la seule passion que l'âge n'amortit point. Je ne crois pas que celle que vous avez

pour la czarine soit d'un genre à satisfaire votre cœur ; cette czarine est une héroïne de gazette ; ses succès sont brillants, elle a certainement un grand courage, rien ne la détourne de ses projets ; mais souffrez que je donne la préférence à votre Sémiramis ^(a), dont les remords me forcent à l'aimer, à la plaindre et à oublier ses forfaits.

Vous me trouverez bien impertinente, mais pourquoi voulez-vous savoir ce que je pense ? J'ai fait vœu de dire toujours la vérité ; je ne serais point flattée d'être approuvée par vous, si je surprénais votre approbation.

Est-il vrai que vous comptez passer l'hiver dans les provinces méridionales ? Que ne venez-vous plutôt à Paris ? J'aurais une grande satisfaction de causer avec vous, et de vous dire, mon cher Voltaire, que vous êtes la seule personne que j'admire, et dont l'estime et l'amitié me flatteraient le plus.

23 novembre 1770.

Comment, monsieur, c'est vous qui m'accusez d'inégalité et de caprice ! Vous écrivez à la grand-maman, en lui envoyant votre épître, que, par parenthèse, j'avais déjà lue quand elle l'a reçue :

(a) L'héroïne de la tragédie du même nom. Les contemporains pensaient naturellement à Catherine II.

« Si cette épître trouvait grâce devant vos yeux,
» je vous dirais : Envoyez-en copie pour amuser
» votre petite-fille, supposez qu'elle soit amusable,
» et qu'elle ne soit pas dans ses moments de
» dégoûts. Pour réussir chez elle il faut prendre
» son temps. »

Je conviens que je suis peu amusable, que l'on me procure souvent des moments de dégoût : c'est un inconvénient qui ne m'arrivera jamais par vous ; mais que vous ayez besoin de prendre votre temps avec moi pour réussir, vous devez savoir que ce temps dure depuis quelque temps ; il y a un peu plus de cinquante ans que vous en faites l'épreuve. Rougissez donc, monsieur, de recevoir des impressions par vos nouvelles connaissances contre la plus ancienne et la meilleure de vos amies. Votre livrée me hait, je sais bien pourquoi.

Je n'ai point devant eux pu fléchir les genoux,
Ni leur rendre un honneur que je ne rends qu'à vous.

Ne les écoutez plus, et ne donnez point à la grand'maman occasion de croire que vous êtes ingrat et injuste : elle est témoin de mon amitié et de mon admiration pour vous ; repentez-vous, et vous obtiendrez votre pardon.

Votre épître est charmante. Vous ne m'avez point envoyé votre article *Dramatique*, qu'on dit

être parfait. Il paraît depuis peu un *Testament* dont on ne peut deviner l'auteur : il est de la main d'un diable forcé à honorer les saints. Quand vous l'aurez lu, je voudrais que vous me disiez de qui vous le croyez : c'est peut-être lui faire trop d'honneur que d'avoir cette curiosité (a).

Ne croyez pas, je vous prie, que je bâille toujours dans mon tonneau ; j'ai encore quelquefois des moments de gaieté ; mais je n'en ai pas, comme vous, un fonds inépuisable en moi-même ; je ne la produis pas, mais je la reçois facilement, et surtout quand elle me vient de vous. Vous devriez vous reprocher de m'en donner si rarement, et ce que vous ne devez jamais vous pardonner, ce sont vos injustices.

9 décembre 1770.

Il y avait longtemps, monsieur, que je n'avais reçu de vos nouvelles ; j'en espérais tous les jours, et j'étais arrêtée à vous en demander, pour éviter que nos lettres se croisassent, surtout depuis la mort du président. Je ne doute pas de

(a) *Testament de Voltaire* par M. Marchand.

vos regrets, c'était un homme bien aimable ; mais depuis deux ans il ne restait plus de lui que sa représentation. Vous savez qu'il était devenu dévot, ou plutôt qu'il en avait embrassé l'état : son esprit n'était pas convaincu, ni son cœur n'était pas touché ; mais il remplaçait les plaisirs et les amusements auxquels son âge le forçait de renoncer, par de certaines pratiques. La messe, le bréviaire, etc., toutes ces choses étaient pour lui comme la question ; elles lui faisaient passer une heure ou deux ^(a). Son testament est de 1766 : il avait alors son bon sens. Il laisse à des paroisses, à des couvents, des legs peu considérables ; il traite fort bien ses domestiques ; il donne ses manuscrits à madame de Jonsac ^(b), fait des legs à ses petits-neveux, et le reste de son bien partagé selon la coutume. De ses amis il n'en parle point. L'état où il était depuis longtemps ne m'a pas donné le désir de vieillir. Il n'y a que vous, monsieur, à qui il appartient de ne le pas craindre ; votre âme userait trois ou quatre corps. Pour la mienne, elle n'est pas de même ; je me figure que si je vis encore quelques années, je deviendrai comme le

(a) Allusion au passage des *Plaideurs* où Dandin propose à Isabelle de la mener voir donner la question.

Bon, dit Dandin, *cela fait toujours passer une heure ou deux.*

(b) Sa nièce.

président, et certainement il vaut mieux finir que d'exister de cette sorte.

Savez-vous, monsieur, que je suis un peu en colère contre vous ; j'ai lu votre lettre à la grand'maman, comme je vous l'ai déjà mandé. Vous ne me croyez donc plus aimable, et vous dites qu'il faut prendre son temps avec moi ? C'est bien à vous de parler ainsi, vous qui êtes (comme vous me l'écrivez) le plus ancien de mes amis ! On ne m'accuse point d'être inconstante, et si on me faisait cette injustice, vous me serviriez à la réfuter ; je suis très *amusable* ; et je le suis toujours par ce qui me vient de vous. Votre épître au roi de la Chine me plaît infiniment.

Vous ne devineriez jamais combien j'ai de volumes de vous ; j'en ai cent neuf, et je crains de n'avoir pas tout, il y en a une grande quantité de doubles ; j'aurai ces jours-ci un libraire pour vous compléter, et pour plus grande sûreté je vous en enverrai après le catalogue, pour que vous me disiez ce qui me manque.

J'ai le malheur, je l'avoue, de n'être pas *amusable* par les beaux génies de notre siècle, ou si vous voulez, de ceux qui ont succédé à Fontenelle et à Lamotte, qu'ils ont fort dénigrés, et qu'ils sont bien loin d'égaliser. Oh ! monsieur, vous en direz ce qu'il vous plaira, ils n'ont de mérite que d'avoir pris votre livrée, et je trouve-

rai toujours entre eux et vous la différence du maître au valet ; mais laissons-les là, et n'en parlons plus.

Je vais vous faire une proposition, la plus ridicule du monde, et que vous trouverez peut-être la plus impertinente. Je suis dans l'habitude de donner des étrennes à madame de Luxembourg ; celles de cette année seront la *Bibliothèque bleue*, dont on vient de faire une nouvelle édition en beau langage ; je serais charmée si vous aviez la complaisance de me faire un joli envoi, sérieux ou comique, tout comme il vous plaira. Si vous m'accordez cette grâce, il n'y faut pas perdre un moment. Je prierai Dieu pour vous, et vous aimerai encore plus que je ne vous aime, s'il est possible. Voilà le libraire, M. Merlin, que j'attendais ; je vous quitte pour travailler avec lui. Adieu.

Qu'est-ce que c'est que *Nicodème* et *Jeannot* (a) ? La grand'maman et la petite-fille n'ont-elles pas sujet de se plaindre de n'en pas entendre parler ?

(a) On sait que c'est un ouvrage de Voltaire.

Paris, 28 décembre 1770.

Vous savez déjà tous nos malheurs ^(a). Vous ne doutez pas de mon affliction. J'ai tout perdu, mon cher Voltaire, et il ne me reste plus à perdre que la vie. Il n'y a que vous pour qui la vieillesse soit supportable ; vous avez passé, pour ainsi dire, de cette vie-ci, sans mourir, à l'éternité. Vous vous êtes séparé du présent, vous tenez à tout l'univers sans tenir à personne ; vous voyez, vous jugez les événements sans intérêt particulier, vous vous suffisez à vous-même. Mais moi, mon cher Voltaire, condamnée à un cachot perpétuel, je n'avais de ressource que la société, que l'amitié de la plus charmante personne qui ait jamais existé. Je ne vous ferai point de détail sur ce triste événement, il me faudrait plus de liberté d'esprit. Tout ce que je puis vous dire, c'est que jamais séparation ne fut plus touchante et plus douloureuse. Au milieu des pleurs et des cris de ses amis, cette grand'maman a montré un courage, une fermeté, une douceur, une tranquillité inouïes. Ce fut le lundi 24 que M. de Choiseul reçut sa lettre de cachet, avec ordre de partir le mardi avant midi ; ils sont arrivés le mercredi à Chan-

^(a) Le duc de Choiseul avait été renvoyé du ministère et exilé à Chanteloup.

teloup. Madame de Gramont est partie ce jour-là pour les aller trouver. L'archevêque de Cambrai part demain, et M. de Stainville partira dimanche (a). M. de Praslin (b) partira demain pour Praslin. On n'a point encore disposé de leurs places. On a proposé celle de la guerre à M. de Muy qui l'a refusée.

Parmi toutes les raisons que j'ai d'être affligée, vous y entrez pour beaucoup, mon cher Voltaire ; notre correspondance en souffrira, à moins que vous ne trouviez quelque expédient.

Je ne suis pas contente du mal que vous me dites de notre ancien ami (1). Je conviens qu'il était faible, mais il avait eu l'esprit bien agréable, et le meilleur ton du monde ; il avait fait son testament dans un temps où il s'était fort entêté d'une fille que j'avais auprès de moi, et qui était devenue mon ennemie (c).

Je vous remercie de votre complaisance ; vos petits vers sont fort jolis, et j'en ferai usage. Adieu, mon cher Voltaire, conservez-moi votre amitié.

(a) Tous deux frères du duc de Choiseul.

(b) Parent de Choiseul qui avait été secrétaire d'État pendant son ministère.

(c) M^{lle} de Lespinasse.

Paris, 19 février 1771.

Votre lettre sera portée à la grand'maman après-demain jeudi, par M. de Lauzun, son neveu, qui va la trouver. Son mari et elle jouissent de la gloire et du repos, ils paraissent parfaitement contents. Si l'ennui ne survient pas, je les tiens infiniment heureux. L'état de leurs affaires y pourrait apporter quelques obstacles, mais ils n'ont point d'enfants, ils ne sont plus engagés à la même dépense, ils peuvent s'acquitter petit à petit sur leurs épargnes ; enfin ils jouissent de la paix et de la bonne conscience. Mon plus grand désir est de les aller trouver, mais il en faut obtenir la permission, et ce n'est pas encore le moment de la demander.

Nous avons ici les princes de Suède, qui sont très aimables. Ils ne veulent aucun cérémonial ; on les reçoit et on leur donne à souper en petite compagnie comme à des particuliers ; ils sont au fait de tout. Le prince royal est d'une très bonne conversation, poli, gai, facile ; ils resteront ici jusqu'à Pâques ; le roi les traite fort bien. Le comte Scheffer, que vous connaissez, est avec eux, et j'ai été ravie de le revoir (a). Ce sera

(a) Il avait été très lié avec Mme du Deffand au temps de la rue de Beaune. Il était alors envoyé de Suède.

avec M. de la Vrillière qu'il travaillera sur les affaires. Ce ministre supplée à tout, il fait les fonctions de tous les emplois vacants ; on dit qu'ils le seront encore longtemps. On nous annonce un nouveau parlement pour la semaine prochaine. Les remontrances, les arrêtés, les lettres pleuvent à verse ; il n'y a jamais eu de temps semblable à celui-ci : quelques chansons, des épigrammes, des bons mots égaièrent la scène. Heureusement, nous avons la paix ; on dit qu'elle ne sera pas durable, mais c'est toujours beaucoup de gagner un an ou deux. Si jamais je puis me trouver à Chanteloup, je m'embarrasserai bien peu de tout ce qui arrivera.

Donnez-moi toujours de vos nouvelles, mon cher Voltaire. La disgrâce de mes parents ne vous refroidira pas pour eux, ni pour moi, à ce que j'espère.

Paris, 27 février 1771.

Non, monsieur, la grand'maman n'a reçu de lettre d'aucun patron ⁽¹⁾, si ce n'est de ceux qu'elle a en paradis, et dont elle ne m'a pas fait part ; car pour ceux de l'enfer de ce monde, elle n'entend point parler. Elle est tranquille dans sa

solitude, qui n'avait été fréquentée que par ses plus proches parents, jusqu'à dimanche dernier que deux officiers suisses ont obtenu la permission d'aller trouver le maître de la maison, avec qui ils avaient un travail à faire. M. le prince de Tingry, pour une semblable raison, a obtenu aussi la même permission, et de plus celle d'y mener sa femme, qui a sollicité vivement cette grâce, en disant qu'elle avait beaucoup d'obligation à la grand'maman, qu'elle désirait passionnément de lui donner cette marque de sa reconnaissance.

M. de Beauvau est allé aujourd'hui à la cour pour solliciter la même permission ; on lui avait fait espérer qu'on la lui accorderait au bout d'un certain temps. Il a pour raison la parenté proche et de grandes obligations.

Mon tour viendra, à ce que j'espère, mais je ne ferai point de démarches avant la belle saison. C'est un grand voyage pour quelqu'un de mon âge, le séjour ne pourra être que fort long, et peut-être ne reverrai-je plus mes pénates ; je les quitterai sans regret, et ceux de mes parents deviendront les miens.

Vous sentez bien, monsieur, combien j'approuve les sentiments que vous professez pour nos amis ; vous êtes non seulement dans la classe de tous les honnêtes gens, mais de tous

ceux qui veulent passer pour l'être. Jamais disgrâce n'a été accompagnée de tant de gloire ; il n'y en a point d'exemple dans les histoires anciennes et modernes. Le regret est général, et l'embarras de trouver des successeurs est une circonstance assez flatteuse.

Vous savez sans doute tous les changements auxquels on travaille : c'est le temps des prodiges, c'est un nouveau chaos ; nous attendons qu'on le débrouille. On est accablé de remontrances, d'arrêtés, de lettres, de discours. Hors ceux qui nous viennent de Rouen, tous me semblent détestables, surtout ceux de notre bonne ville, qui sont pleins de belles phrases, et qu'on dirait être faits pour concourir au prix de l'Académie. A propos d'Académie, vous savez que le prince de Beauvau y va être reçu. Il me lut hier son discours, qui me parut fort bien : il est de lui, excepté les deux premières phrases, qui ne sont pas ce que j'aime le mieux.

Votre Barmécide^(a) vous a fait honneur à toute sorte d'égards, à votre cœur, à votre esprit ; rien n'est si heureux que ce refrain : *c'est Barmécide.*

J'aurais voulu que les étrangers qui se ren-

(a) C'est un écrit à la louange de Choiseul : *Lettre en vers de Benaldaki à Caramouftée, femme de Giassar le Barmécide.* Le Barmécide désigne Choiseul.

contrent sur le bord de l'Euphrate eussent articulé quelques faits ; mais leur rencontre, qui marque leur intelligence, en est un qui suffit pour l'honneur de celui qui les rassemble.

Adieu, mon cher Voltaire. Je ne sais pas si vous trouvez que ce soit un bon lot que de parvenir à la vieillesse ; pour moi, je le trouve détestable, et je suis toujours indignée de l'injustice qu'on a eue de nous faire naître sans notre consentement, et de nous faire vieillir malgré nous. Ne voilà-t-il pas un beau présent que la vie, quand on l'accompagne de chagrins et de souffrances !

N'avez-vous rien fait de nouveau, et ne m'enverrez-vous plus rien, parce que la grand'maman n'est plus ici ? Je ne manque pas de moyens de lui faire tenir tout ce que je veux.

25 mars 1771.

J'étais étonnée de ne point avoir de vos nouvelles, et j'allais vous en demander la raison quand j'ai reçu votre lettre du 16. Vous êtes donc mon confrère en aveuglement ?

Vous verrez incessamment tous les discours ; il y en eut un de M. Duclos, qui est ineffable ;

c'est dommage qu'il ne soit pas imprimé, il ne s'en est jamais, je crois, prononcé en public de ce genre. En qualité d'historiographe, il fit l'histoire de l'Académie ; il voulut être aussi plaisant et aussi épigrammatique que l'abbé de Voisenon, mais ce fut l'âne qui imitait le petit chien ; il en rappela parfaitement la fable, ce qui tint lieu de celle de M. de Nivernois, qui, contre son ordinaire, n'en récita point.

Voilà les nouvelles que vous aurez de moi ; pour les autres, ne je les apprends que dans les gazettes ; on n'est pas assez pressé de les savoir, pour qu'on ne puisse pas les attendre quatre ou cinq jours.

Quand vos neiges fondront, votre vue reviendra ; il n'en est pas ainsi de moi.

Adieu, mon cher Voltaire, mettez-moi au fait de ce que je dois croire et de ce que je dois nier ou affirmer en sûreté de conscience.

Paris, 15 mai 1771.

Non, non, je ne hais point la philosophie, mais j'estime peu ceux qui n'en ont que le masque, sous lequel ils cachent l'orgueil et l'insolence. Vous n'aimez pas plus que moi les paradoxes,

les raisonnements ennuyeux, le style froid, fade ou déclamatoire. Prenez-vous-en à vous si je suis devenue difficile.

Me soupçonnez-vous de lire tous les écrits dont nous sommes inondés? Pour me forcer à les lire, on me dit qu'il y en a de vous : je les parcours ; je ne vous reconnais dans aucun ; je les jette tous au feu.

Je bénis le ciel de mon incapacité ; elle me dispense de m'occuper de tout ce qui se passe. Je suis sourde et muette, ce qui, joint à l'aveuglement, me rend, comme vous pouvez juger, d'une agréable société.

Ah ! c'est bien moi, mon cher Voltaire, qui regrette de ne vous pas voir ; mais si vous étiez ici, je n'y gagnerais rien ; vous me préféreriez vos nouvelles connaissances. Vous avez beau dire, Dieu fait tout pour le mieux. La fable de Jupiter et du métayer est une de mes favorites. A propos de fables, connaissez-vous celles de M. de Nivernois? J'en ai entendu qui m'ont paru jolies. Vous a-t-on envoyé *la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, par M. Gaillard? Dites-m'en votre avis. Adieu, je vous quitte pour écrire à la grand'maman ; je lui envoie votre lettre ; elle lui confirmera la continuation de vos sentiments pour elle et pour son mari. Ils méritent l'un et l'autre l'estime et l'atta-

chement du public, et surtout de vous et de moi ; c'est là ce qui fonde le plus notre fraternité.

Paris, 15 juin 1771.

Je ne vous écris plus si exactement ; voici pourquoi : tant que j'étais avec mes parents, mon commerce devait vous être agréable ; à présent, que puis-je vous dire qui vous intéresse ? Je ne suis au fait de rien, je ne m'intéresse à rien ; je n'apprends les nouvelles que par les gazettes. Je reçois des lettres de Chanteloup ; voilà ma seule correspondance ; et comme on sait que je conserve vos lettres, on m'envoie toutes celles qu'on reçoit de vous.

L'on me charge de vous dire qu'on est très content de votre reconnaissance, qu'on n'a nulle raison d'en douter, et que si on ne vous le dit pas soi-même, c'est qu'on s'est interdit d'écrire à personne. Ce n'est point une fausse défaite ; c'est la pure vérité. On s'y porte fort bien ; on n'a de chagrins que ceux qui viennent de l'attachement et de l'amitié ; mais c'est beaucoup trop, j'en conviens ; je l'éprouve par moi-même.

Je n'ai point envoyé la septième page, dont vous me parlez ; toutes ces sortes d'écrits sont

entre leurs mains ; mais j'ai recommandé d'y faire attention (1).

Vous me donnez une lueur d'espérance de vous revoir, je voudrais bien qu'elle se réalisât. Indépendamment du plaisir que j'aurais de vous embrasser et de vous entretenir, je serais bien aise de savoir comment vous trouvez le bel esprit aujourd'hui ? Ce n'est pas le vôtre ni aucun de vos contemporains, c'est un genre tout neuf, et qui me renvoie à ne lire que le *Siècle de Louis XIV*, et à ce qu'on a écrit il y a quarante ou cinquante ans. J'en excepte le dernier ouvrage de M. Gaillard, qui m'a fait beaucoup de plaisir. Mon pauvre Formont appelait ce siècle-ci : pédant et frivole, j'y ajouterais : froid, sec et ennuyeux. Vous me trouveriez digne d'y tenir ma place, si je vous écrivais plus longtemps. Ainsi donc, adieu, mon cher Voltaire ; je vous aime et je vous aimerai toujours.

Paris, 8 juillet 1771.

Quelle vision ! pourquoi me supposer fâchée contre vous ? quel sujet m'en avez-vous donné ? quelle raison puis-je avoir eue de ne pas envoyer cette septième page ? Vous avez vous-même envoyé

l'ouvrage : je recommandais de votre part qu'on lût cette septième page. Je me suis toujours acquittée fidèlement de vos commissions. On m'envoie toutes vos lettres ; on me charge d'y répondre, et je vais vous transcrire, mot à mot, ce que l'on m'écrit en m'envoyant la dernière.

« Voici une lettre de M. de Voltaire ; je ne lui » répons pas, et je vous prie de lui répondre. » Dites-lui que je suis très sensible à l'intérêt » qu'il prend à ma santé, que je me porte fort » bien, que je suis fâchée de ne pouvoir pas lui » répondre, mais que, pour de très bonnes rai- » sons, j'ai pris le parti de ne plus écrire du tout ; » que quand on est parvenu à un certain âge, » il faut se reposer sur ses enfants d'une foule » de devoirs qu'on ne peut pas rendre, et que je » vois avec plaisir que je ne peux pas choisir » une main plus agréable à M. de Voltaire que » celle de ma petite-fille. »

Voilà ses propres termes. Je m'offre, mon cher Voltaire, à être l'entrepôt de votre correspondance. Pour moi, je serais bien fâchée de renoncer directement à la vôtre ; le rôle que j'ai à jouer sur le théâtre de la chose publique me dispense d'avoir un sentiment, une opinion, ou du moins d'en entretenir les autres. Je ne puis pas m'empêcher de m'intéresser aux édits, surtout à ceux qui regardent les rentes viagères ; j'y avais con-

verti tout mon bien, et M. l'abbé Terray m'apprend que j'ai assez vécu ; il dit à moi, et à tous ceux qui n'ont que ces effets-là, et qui lui représentent qu'il faut bien qu'ils vivent : *Qu'il n'en voit pas la nécessité*. Vous vous souvenez que ce fut la réponse de M. d'Argenson à feu l'abbé Desfontaines.

D'ailleurs, je ne m'intéresse à rien ; je ne blâme ni n'approuve ; je ne dis point, avec Pope, que *tout ce qui est, est bien* ; mais je dirais avec un autre auteur : *sottises de toutes parts*.

Comment pouvez-vous croire que je cesse de vous aimer, vous qui êtes unique en votre espèce, que j'ai constamment et uniquement admiré ; vous qui m'avez toujours si bien traitée, et qui me traiterez encore bien à l'avenir, à ce que j'espère, en reprenant l'habitude de m'envoyer toutes vos productions, excepté celles qui regardent la chose publique, à laquelle je ne pense que pour faire des vœux pour qu'elle aille bien.

Je souffre de l'absence de mes parents ; on ne s'opposera point à ce que je leur rende une petite visite ; j'en ferai demander la permission le mois prochain. Je ne puis pas m'éloigner de chez moi dans ce moment-ci, j'attends M. Horace Walpole ^(a) ; madame sa sœur loge chez moi,

(a) Il était précisément en route pour Paris où il devait arriver le 10 et qu'il quitta le 2 septembre suivant.

mais dès que l'un et l'autre seront retournés en Angleterre, je compte aller à Chanteloup. C'est un grand voyage pour quelqu'un de mon âge, mais l'amitié est la fontaine de Jouvence ; je ne désire de la santé et des forces que pour jouir du bonheur de vivre avec mes amis ; jugez quel plaisir j'aurais de vous revoir. Ne me parlez plus, mon cher Voltaire, sur le ton de votre dernière lettre ; ayez toute confiance en mon attachement il durera autant que ma vie. Je voudrais bien que ce fût par-delà et que le paradis fût de retrouver ses amis et d'être uni à eux pour toute l'éternité.

28 juillet 1771.

Il vous est commode, mon cher Voltaire, de vous persuader que je n'aime pas les encyclopédies ; cela vous dispense de m'envoyer la vôtre ^(a) que j'aurais indépendamment de vous, si on la trouvait ici. Je n'aime point la science, la morale, la métaphysique *in-folio* ; je ne saurais admirer ni me soumettre à l'autorité et à l'importance de certains auteurs ; si j'ai tort est-ce

(a) Encore les *Questions sur l'Encyclopédie*.

à vous à m'en punir, quand c'est vous à qui il faut s'en prendre du peu de respect que j'ai pour ces messieurs ; c'est vous qui m'avez formé le goût ; leurs opinions peuvent être semblables aux vôtres et je les adopte volontiers ; mais dans la forme et la manière ils ne vous ressemblent assurément pas.

M. Walpole, qui est un de vos grands admirateurs, veut que je vous dise qu'il est infiniment flatté de l'honneur que vous lui faites ; qu'il ne se serait jamais attendu à être cité par vous, et que les louanges que vous lui donnez, c'est vous qui les lui faites mériter. Ce sont vos ouvrages qu'il lit sans cesse , c'est l'admiration qu'il a de votre style qui forme le sien ; mais il n'a pas, cependant, la présomption de le croire encore assez bon pour oser vous faire lui-même ses remerciements. Il veut qu'ils passent par moi : j'y souscris en enfant perdu, sans craindre la critique, parce que je suis fort au-dessous de la prétention : c'est votre amitié que je veux, mon cher Voltaire, et, pour nouvelle preuve, votre *Encyclopédie*. Vous ne devez pas écrire un mot sans m'en faire part ; envoyez-moi donc incessamment cette *Encyclopédie*, afin de pouvoir la porter à Chanteloup, où j'espère aller au commencement de septembre. Vous n'aurez ni rime ni raison de moi que vous ne m'ayez accordé

ma demande. Il me semble que vous m'aviez donné l'espérance de venir faire un tour ici ; il n'y a point de temps où je ne vous désire, mais dans ce moment-ci, je vous désirerais plus que dans tout autre ; vous feriez connaissance avec M. Walpole, et je suis persuadée que vous seriez fort contents l'un de l'autre, et moi je le serais infiniment de me trouver entre vous deux : mais, vanité des vanités, tout n'est que vanité ! J'en excepte l'amitié, que je crois (quoi qu'on en dise) le plus grand bien de la vie.

Avril 1772.

Non, non, vous ne m'avez point vue à Chanteloup. Vous n'êtes pas ingénieux en excuses ; mais si vous êtes sincère en repentir, je ferai très volontiers la paix avec vous. J'eus la visite de M. Dupuis, il y a environ deux mois ; je me laissai persuader qu'il venait de votre part. Apparemment qu'il n'en était rien, puisque vous ne répondîtes point à tout ce que je le chargeai de vous dire ; et par votre lettre d'aujourd'hui, je juge que vous n'avez peut-être pas su qu'il m'eût vue. Enfin, enfin, oublions le passé et reprenons notre correspondance.

J'ai toujours rendu compte à mes amis ^(a) de ce que vous me mandez pour eux ; et de peur d'affaiblir vos expressions et de faire tort à votre style, je leur ai presque toujours envoyé vos lettres ; je vous ai toujours dit fidèlement ce que contenaient leurs réponses : je n'ai point ajouté de réflexions ni de commentaires sur le texte. Vous avez tort de vous croire mal avec eux, puisque vous n'avez point à vous reprocher d'avoir manqué à tous les sentiments que vous leur devez. Je leur enverrai votre dernière lettre, et toutes celles où vous me parlerez d'eux ; car j'espère que vous m'écrirez souvent, et que vous vous ferez un devoir de me dédommager avec usure de votre long silence. J'ai plus besoin que jamais de votre secours ; je n'ai plus de ressources contre l'ennui ; j'éprouve le malheur d'une éducation négligée : l'ignorance rend la vieillesse bien plus pesante, son poids me paraît insupportable. Je ne regrette point les agréments de la jeunesse, et encore moins l'emploi que mes semblables en font et que j'en ai fait moi-même ; je regarde tout cela aujourd'hui comme un temps perdu. Je voudrais avoir acquis des goûts, des connaissances, de la curiosité, en un mot quelques ressources pour m'occuper, m'intéresser ou m'amuser.

(a) Encore les Choiseul.

Mais, mon cher Voltaire, je ne me soucie plus de rien ; il n'y a de différence d'un automate à moi que la possibilité de parler, la nécessité de manger et de dormir, qui sont pour moi la cause de mille incommodités. Je voudrais savoir pourquoi la nature n'est composée que d'êtres malheureux ; car je suis persuadée qu'il n'y en a pas un seul de véritablement heureux, et j'en suis si convaincue, que je n'envie le sort ni l'état de personne, ni d'aucune espèce d'individu, quel qu'il puisse être, depuis l'huître jusqu'à l'ange. Mais bientôt nous serons l'un et l'autre... Quoi ? Que serons-nous ? Vous ne serez plus *vous*, vous y perdrez beaucoup ; je ne serai plus *moi*, je n'y peux que gagner ; mais encore une fois, que serons-nous ? Si vous le savez, dites-le-moi ; et si vous ne le savez pas, n'y pensons plus.

Vous aurez appris la mort de Duclos. Voilà deux places vacantes à l'Académie, et quatre mauvais discours à attendre.

Ne sachant plus que lire, je relis l'*Illiade* ; ce tintamarre des dieux, des hommes, des chariots, des chevaux, m'étourdit ; mais j'aime encore mieux cela que la fade et languissante éloquence, la boursouflée et emphatique métaphysique de nos sots écrivains.

Gardez-vous bien de répondre à M. Clément,

vous lui feriez trop d'honneur. Cet homme n'a pas l'idée du goût ; ses critiques sur vous devraient lui valoir des oreilles d'âne. Quinault est pour lui le cocher de M. de Vertamont. Eh bien, mon cher Voltaire, il y a des gens qui osent louer et admirer son livre !

Vous savez que Marmontel a la place d'historiographe, et ce n'est pas le duc de Mazarin, mari de la belle Hortense, qui a fait ce choix (a). Adieu.

Paris, 26 avril 1772.

Pouvez-vous croire que je ne lise point votre *Encyclopédie* ? J'ai été toute des premières à l'avoir. Rien de ce que vous donnez au public ne me manque ; il n'y a que ce que vous confiez à vos plus confidants et plus intimes amis, dont il faut bien que je me passe, soit dit en passant, mon cher Voltaire.

Il y a longtemps que nous avons parlé dans nos lettres du sujet que vous traitez dans votre dernière ; mon instinct m'a toujours menée

(a) On racontait que le duc de Mazarin faisait tirer ses domestiques au sort pour répartir entre eux les besognes.

à penser tout ce que vous dites ; si nous nous trompons, ce n'est pas notre faute : nous n'avons pour guide que nos sens ; s'ils nous égarent, je n'y vois point de remède.

Vraiment, mon cher Voltaire, mon petit logement est bien à votre service ; prenez-moi au mot, hâtez-vous de le venir occuper ; mais bon ! si vous veniez ici, vous me dédaigneriez bientôt ; vous vous enivreriez du faste de votre nombreuse livrée, et vous savez qu'elle ne m'aime pas.

J'ai envoyé votre première lettre à la grand-maman ; je vais vous copier, mot pour mot, ce qu'elle m'a écrit.

« Dites à M. de Voltaire, ma chère petite-fille,
» que comme la disgrâce n'ôte pas le goût, nous
» avons conservé la même admiration pour lui ;
» mais que la circonspection que notre position
» exige ne nous permet pas d'être en commerce
» avec un homme aussi célèbre, et qu'elle nous
» fait désirer qu'il ne parle de nous ni en bien
« ni en mal, dans aucun de ses écrits publics
» ou qui peuvent le devenir ; que son silence
» est le plus grand égard qu'il puisse marquer
» à notre situation, et la marque d'amitié qu'il
» puisse nous donner à laquelle nous serons le
» plus sensibles. »

Adieu, mon cher Voltaire, il y a plus de cinquante ans que je vous aime ; j'en ai peut-être

encore quatre ou cinq à vous aimer. C'est ma sentence que je prononce, et non pas la vôtre.

Chanteloup, 26 mai 1772.

Prenez garde à la date de cette lettre, et faites-moi compliment du bonheur dont je jouis. Je voudrais que vous le partageassiez avec moi : vous verriez ce que c'est que la philosophie pratique, et vous laisseriez toute spéculation ; vous vous en tiendriez à croire que le vrai bonheur est dans la paix de l'âme.

Je suis ici depuis le 18 de ce mois, je compte y rester jusqu'au 15 ou 20 juin. J'y ai reçu la lettre où vous me dites avoir vu M. de Gleichen ^(a) ; je compte que j'aurai le plaisir de parler souvent de vous avec lui ; c'est un homme que j'aime beaucoup. Il y a ici un de vos amis, M. de Schomberg, qui est en grande relation avec vous, à ce qu'il m'a dit. Nous nous sommes secondés l'un et l'autre pour rendre témoignage de vos sentiments pour les maîtres de la maison, mais ils prétendent qu'ils n'en ont jamais douté ; en vérité, je le crois. Soyez donc tran-

(a) Il fut ministre de Danemark en France.

quille, bannissez toute inquiétude ; ils ne se permettent aucune correspondance, mais je m'entremettrai toujours avec plaisir entre vous et eux. Je pourrai recevoir encore ici de vos lettres. Si vous avez quelque nouvel ouvrage, adressez-le-moi à Paris, on me l'enverra ici, on a continuellement des occasions. La grand'maman se porte à merveille ; elle est aussi charmante que jamais, et plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été. Si j'étais moins vieille, je ne voudrais pas sortir d'ici ; mais, à mon âge, il faut être chez soi, on se trouve déplacé partout ailleurs ; il faut bien que cela soit, puisque je résiste aux instances que l'on me fait pour me retenir, et au plaisir que je ressens d'être avec ce que j'estime et aime le plus au monde. Je suis bien sûre des regrets que j'aurai en les quittant. J'aurai peu d'espérance de les revoir, je ne vivrai pas assez pour compter sur leur retour, et il ne sera plus question de voyage pour moi. Promettez-moi la consolation de m'écrire souvent. Ne traitons plus les grands sujets, ne cherchons plus les vérités introuvables, tenons-nous-en à celles de nos sentiments ; aimez-moi comme je vous aime, voilà tout ce que je désire.

Paris, 27 juin 1772.

J'attendais d'être à Paris pour vous écrire : je mettais ce plaisir en réserve pour me distraire du chagrin de quitter tout ce que j'aime le plus au monde. A ces mots seuls vous devriez reconnaître le grand-papa et la grand'maman, quand vous n'auriez pas su la visite que je leur ai rendue. Elle a été de cinq semaines, et je puis dire avec vérité qu'elle a été le temps le plus agréable de ma vie. Jamais je ne les ai si bien connus, jamais leurs excellentes qualités n'ont été si à découvert. Le grand-papa est, sans le savoir et même sans s'en douter, le plus parfait philosophe ; il a trouvé en lui tous les goûts et tous les talents qui peuvent rendre sa situation supportable et même fort agréable. Tous les soins de la campagne l'intéressent, l'occupent et lui plaisent. La chasse, l'agriculture, les troupeaux, la pêche, tout se succède alternativement ; voilà les occupations du dehors. Dans le château, il s'amuse de toutes sortes de jeux, quelques lectures, d'excellentes conversations ; enfin il n'a pas un moment d'ennui. Pour la grand'maman, on ne peut en faire l'éloge : tout ce qu'on en dirait serait fort au-dessous de la vérité, et fort au delà de la vraisemblance. Ajoutez à toutes les vertus possibles un cœur sensible et tendre. Vous me demanderez

comment j'ai pu me séparer de telles personnes : j'en ai eu le courage, mon cher Voltaire, parce que quand on est vieille il faut être chez soi, et ne pas s'enivrer du plaisir présent, au point de perdre toute prévoyance de l'avenir. Si j'étais tombée malade, si j'y étais morte, quel embarras, je puis même dire quel chagrin pour eux ! Enfin j'ai eu le courage de quitter ce lieu charmant, pour me retrouver dans le triste et ennuyeux désert de Paris.

Je vous ai l'obligation des bons moments que j'y ai eus jusqu'à présent, mais cependant ce sont de nouveaux sujets de plaintes à vous faire. Que dois-je penser de vos protestations d'amitié, quand vous vous en tenez aux simples assurances, sans y joindre aucun effet ? Vous ne m'envoyez plus rien ; je ne recevrai point l'excuse que vous ne savez comment me rien adresser. Eh ! comment vous y prenez-vous avec tant d'autres ? En vous faisant ces reproches, mon chagrin contre vous s'augmente. Vous n'avez d'autre moyen de l'apaiser qu'en changeant de conduite, et en m'assurant promptement de votre repentir, en réparant les torts et en me donnant de vos nouvelles. Les miennes sont fort bonnes ; le voyage ne m'a point fatiguée, et le séjour m'avait rajeunie.

Je suis fort en peine du baron de Gleichen ; je

n'ai pas entendu parler de lui depuis la lettre où il m'en demandait une pour vous. Si vous savez où il est et ce qu'il devient, vous me ferez plaisir de me l'apprendre.

Samedi, 1^{er} août 1772.

J'attendais ce que vous m'aviez promis, monsieur, pour répondre à votre dernière lettre, ne voulant pas vous donner l'ennui de multiplier les miennes ; mais ne voilà-t-il pas que vous me forcez à vous écrire pour vous accabler de plaintes et de reproches ! Plusieurs personnes ont reçu la dernière édition de vos quatre derniers ouvrages ; nommément M. de Beauvau. C'est M. Marin⁽¹⁾ qui les distribue, et il n'y a rien pour moi. D'où vient faut-il que je sois la moins bien traitée de vos amis ? c'est de toute injustice.

J'ai fait connaissance depuis peu avec un nommé M. Hubert, de Genève ; je lui ai déjà beaucoup parlé de vous : vous serez le sujet éternel de toutes nos conversations. Sur les rapports qu'il m'a faits, je juge que vous n'êtes changé en rien de ce que vous étiez il y a quarante ou cinquante ans. Pour l'esprit, j'en étais sûre, mais, suivant ce qu'il dit, pour la figure

aussi. Pourquoi n'en est-il pas de même de votre cœur ? Je n'en peux rien apprendre que par vous ; prouvez-moi donc qu'il n'est pas changé, en me traitant mieux que vous ne faites ; mon amitié sincère et constante me met en droit d'exiger de vous toutes sortes d'attentions et de préférences.

Paris, 24 août 1772.

Oh ! pour le coup, je suis fort contente de v'ous ! Voilà comme je veux que vous me traitiez ; mais je ne veux pas que vous me disiez que c'est *au hasard de m'ennuyer ou de me révolter*. Pour le premier, il est impossible ; et pour le second, j'ai profité de vos sermons sur la tolérance ; je la pratique et la professe.

Vos *Systèmes* sont divins, je les connaissais ainsi que vos *Cabales*. Vos notes sont excellentes et très utiles à des lecteurs aussi ignorants que moi.

Votre bouquet^(a) me plaît beaucoup. Tout ce que vous dites est vrai. Il est fâcheux qu'on ne puisse être heureux que quand on est vain et

^(a) Bouquet pour le 24 août 1772, anniversaire de la Saint-Barthélemy.

frivole. Je ne me pique pas d'être fort solide, mais je ne le suis que trop, puisque je ne suis pas heureuse, et que le souvenir du passé m'en fait prévoir de plus grands à l'avenir. Je ne rebâti point avec les décombres de mes bâtimens renversés. Il n'y a que vous, mon cher Voltaire, qui sachiez tirer parti de tout, pour qui tous les lieux, tous les temps, tous les âges, ne dérangent point votre bonheur. Vous êtes l'enfant gâté de la nature, c'est-à-dire le seul qu'elle a aussi singulièrement bien traité. Pour moi, elle m'a déshéritée, ainsi qu'ont fait tous mes parents. Elle m'avait donné cinq sens, elle s'est repentie de m'avoir si bien traitée : elle m'a ôté celui qui me serait le plus utile, et pour mieux faire sentir sa malice, elle me donne de longs jours que je ne désirais point, et dont je ne sais que faire. Elle m'a laissé des oreilles qui sont rarement satisfaites de ce qu'elles entendent ; elle ne m'a pas privée du goût, mais d'un bon estomac ; elle est une marâtre pour moi, et vous êtes son enfant bien-aimé. Soyez assez généreux pour réparer ses torts, ayez soin de votre malheureuse sœur, et rendez-la heureuse, en dépit de notre partielle mère.

Je ne saurais admirer votre Catherine ⁽¹⁾ : elle est tout ostentation ; elle achète des tableaux, des diamants, des bibliothèques pour éblouir

l'univers de ses richesses. Elle ne met point d'impôts, mais vous savez qu'où il n'y a rien, le roi perd ses droits ; elle augmente la paye de ses troupes, mais elle ne leur donne que du papier. Vous lui savez trop de gré de l'admiration qu'elle a pour vous ; qui est-ce qui n'en a pas ? Il est bruit ici d'une révolte qui a pensé arriver, et qui a fait exiler un grand nombre de gens en Sibérie. Mettriez-vous à fonds perdu sur la tête du Ninyas ^(a) ? Je vous demande pardon de mon impertinence, mais vous savez de qui je tiens le jour.

Oui, vous me ferez plaisir de m'envoyer toutes vos observations sur l'affaire de M. de Morangiés ; mon avis, jusqu'à présent, c'est que lui et sa partie sont tous fripons ⁽¹⁾.

Que je m'estimerai heureuse de vous revoir, mon cher Voltaire ! que n'y a-t-il des Champs-Élysées ! Je vous y donnerais rendez-vous, et j'irais bien volontiers vous y attendre.

(a) Voir la lettre du 26 mai 1767.

Paris, 12 octobre 1772.

Jamais lettre n'est arrivée si à propos que votre dernière. J'étais dans la plus grande inquiétude ; le bruit courait ici que vous étiez extrêmement malade. Cette inquiétude avait succédé à une autre ; n'ayant plus de vos nouvelles, je craignais que ma dernière lettre ne vous eût fâché. Mais tout va bien, Dieu merci ; votre santé, votre amitié, deux choses très nécessaires à ma tranquillité et à mon bonheur.

Je ne sais pas, mon cher Voltaire, de quel œil vous envisagez la mort ; je m'en détourne la vue autant qu'il m'est possible ; j'en ferais de même pour la vie, si cela se pouvait. Je ne sais en vérité pas laquelle des deux mérite la préférence ; je crains l'une, je hais l'autre. Ah ! si on avait un véritable ami, on ne serait pas dans cette indécision ; mais c'est la pierre philosophale ; on se ruine dans cette recherche : au lieu de remèdes universels, on ne trouve que des poisons. Vous êtes mille et mille fois plus heureux que moi. Mon état de Quinze-Vingt n'est pas mon plus grand malheur : je me console de ne rien voir, mais je m'afflige de ce que j'entends et de ce que je n'entends pas. Le goût est perdu ainsi que le bon sens. Ceci paraîtra propos de vieille ; mais non, en vérité, mon âme n'a point vieilli. Je

suis touchée du bon et de l'agréable autant et plus que je l'étais dans ma jeunesse ; cela est vrai. Ne me répétez donc plus que vous ne savez pas si tels et tels de vos ouvrages me feront plaisir ; je vous ai dit mille et mille fois, et je vous le dis aujourd'hui pour la dernière, qu'il n'y a que vous que je peux lire. Envoyez-moi donc généralement tout ce que vous faites. Je ne sais pas si j'aime Horace ; mais je sais que je vous aime sous quelque forme que vous puissiez prendre, sur quelque sujet que vous puissiez traiter. Pourquoi n'ai-je pas les *Lois de Minos* ? Il en court des extraits qui m'ont fait grand plaisir.

Moquez-vous de vos envieux, leur rage ne vous fait point de tort, et vous savez la leur faire tourner contre eux-mêmes ; vous en avez déjà tué trois ou quatre.

Venez ici, mon cher Voltaire ; que j'aurais du plaisir à vous embrasser ! Mais, mon Dieu ! pourquoi n'y a-t-il pas de Champs-Élysées ? Pourquoi avons-nous perdu cette chimère ? Adieu.

28 octobre 1772.

N'allez pas croire que je vous suis fort obligée, ne vous attendez pas à des remerciements : loin de vous en devoir, si nous étions dans le temps des Actes des apôtres, vous mourriez subitement ; les pauvres gens qui subirent ce châtiment étaient moins coupables que vous.

Je vous nommerai dix personnes qui ont votre *Épître à Horace* ; vous m'en parlez, vous me l'offrez, vous n'attendez que mon consentement pour me l'envoyer ; je me hâte de vous marquer mon empressement ; votre réponse se fait attendre mille ans, et finit par être un refus ; c'est là comme vous traitez vos amis ! C'est à ceux qui vous déchirent les oreilles, c'est à ceux à qui vous devriez les tirer, que vous communiquez ce que vous avez de plus précieux, que vous confiez vos secrets, dont ils donnent des copies à tous leurs bons amis, dont je n'ai pas l'honneur d'être. Pour dédommagement, vous voulez bien me procurer d'entendre les *Lois de Minos*. J'accepte cette faveur, mais elle ne répare point vos torts ; et si vous vous souciez d'être bien avec moi, si vous voulez que je ne vous croie pas un donneur de galbanum, vous m'enverrez, sans tarder un moment, votre *Épître à Horace*.

Je compte admettre à la lecture de vos *Lois de Minos* M. et madame de Beauvau, MM. Craufurd et Pont-de-Veyle, ce dernier sera le porteur de votre billet : je n'en ferai usage que vers le 10 ou le 12 du mois prochain ; les Beauvau ne reviendront de Fontainebleau que dans ce temps-là. Vous voyez bien qu'il y a tout l'intervalle qu'il faut pour réparer vos torts, ce qui est fort important pour me rendre auditeur bénévole.

Nous traiterons l'article de la grand'maman une autre fois ; mais, pour le présent, point de paix ni de trêve que je n'aie votre *Épître* : voilà quelles sont mes lois ; quand vous les aurez exécutées, je recevrai celles de Minos avec le respect et la soumission qu'elles méritent.

Paris, 18 novembre 1772.

J'ai tout entendu, mon cher Voltaire, et je vous en dois des remerciements infinis. Je doute que les morts soient aussi contents de vous que le sont les vivants. Horace rougira (si tant est que les ombres rougissent) de se voir surpassé, et Minos de se voir si bien jugé, et d'être forcé d'avouer qu'il devrait subir les punitions aux-

quelles il condamne des gens moins coupables que lui. Astérie est très intéressante. Le roi représente très bien Gustave II ^(a) ; c'est en faire un grand éloge. Sans doute j'aime ce Gustave ; j'ai eu le bonheur de le connaître pendant son séjour ici. Je puis vous assurer qu'il est aussi aimable dans la société, qu'il est grand et respectable à la tête de la chose publique. C'est le héros que vous devez célébrer et peindre, il n'y aura point d'ombre au tableau.

J'ai eu un vrai plaisir à faire les applications que vous avez eues en vue en composant votre pièce. En vérité, mon cher Voltaire, vous n'avez que trente ans ⁽¹⁾. Si c'est grâce à qui vous savez que vous ne vieillissez pas, vous vérifiez bien le proverbe : *Oignez vilain*, etc., etc.

J'ai été très contente de *Le Kain*, il a lu à merveille ; mais je ne suis point contente de la distribution des rôles, je voudrais qu'il fît le roi ; il dit que cela ne se peut pas ; je n'entends pas les dignités théâtrales ; il y en a pourtant de cette sorte à la cour et à la ville.

D'où vient ne voulez-vous pas connaître tout cela par vous-même ? Cessez donc d'écrire, si

(a) Les contemporains croyaient reconnaître dans le roi de Crète, Teucer, personnage des *Lois de Minos*, le roi philosophe, Gustave III de Suède. C'est en réalité le roi de Pologne que Voltaire avait voulu peindre. M. de Leseure imprime à tort « Gustave II ».

vous voulez nous persuader que c'est votre âge qui vous empêche de venir. Vous avez quarante ans moins que moi, et j'ai bien été cette année à Chanteloup. Quand l'âme est aussi jeune que l'est la vôtre, le corps s'en ressent ; vous n'avez aucune incommodité positive.

Je serais ravie de vous embrasser, de causer avec vous, et de vous trouver d'accord avec ce que je pense sur le mauvais goût, le mauvais ton qui règne dans tout ce qu'on fait, dans tout ce qu'on dit, et dans tout ce qu'on écrit. Donnez-moi de vos nouvelles, envoyez-moi toutes vos productions ; ce sont des armes que vous me donnerez pour défendre la bonne cause.

Adieu, aimez-moi toujours un peu, et je vous aimerai toujours infiniment.

Paris, 19 mars 1773.

Quoique j'aie tout lieu de croire, monsieur, que vous ne m'aimez plus, je serais très fâchée que vous me soupçonnassiez de la même indifférence. J'ai été très alarmée d'entendre dire que vous étiez fort malade ; je n'ai point passé de jour sans m'informer de vos nouvelles ; les dernières me rassurent beaucoup, j'espère

qu'elles me seront confirmées par vous-même.

Vous ne m'avez point écrit depuis ma dernière lettre, qui était du mois de novembre : d'où vient ce silence ? Je vous remerciais de la lecture que vous m'aviez procurée des *Lois de Minos* ; je vous disais tout le bien que j'en pensais.

Je ne veux point croire que l'on puisse jamais réussir à vous refroidir pour moi ; vous avez sans doute des amis plus éclairés que moi, et dont les approbations et les louanges doivent vous flatter davantage ; mais souvenez-vous que vous n'en avez pas de plus anciens, et dont l'attachement soit plus constant, plus tendre et plus sincère.

Paris, 6 août 1773.

Depuis sept ou huit jours, Monsieur, je me fais lire vos lettres. Je les ai toutes conservées ; j'y ai trouvé tant de plaisir, que j'étais dans les regrets de n'en plus recevoir. Ce matin l'on m'a dit : « Voilà une lettre de M. de Voltaire. — Est-elle longue ? — Oui, elle a quatre pages. — Ah ! tant mieux, lisez-la promptement. »

Je commence par vous remercier de votre

souvenir, de la continuation de votre amitié, j'y suis infiniment sensible, car il est certain que je vous suis tendrement attachée. Je vais, pour répondre à votre lettre, la prendre par la queue.

Vous finissez par dire que vous m'enverrez votre dernier ouvrage ^(a), si je vous le *commande*, si je vous l'*ordonne*. Voilà des paroles que je ne proférerai jamais ; mais je vous *supplie*, avec la dernière instance, de ne pas différer d'un moment à me l'envoyer.

Vous attendez bien que je ne m'ingérerai pas à juger les faits ; mais j'aurai un plaisir extrême à vous entendre plaider, et il me serait bien difficile de ne me pas ranger de votre avis ; j'en suis déjà sur ce qui regarde M. de Lally ; sans aucune estime pour lui, j'ai toujours pensé qu'il ne méritait pas un tel traitement.

A l'égard de M. de Morangiès, je n'y vois goutte ; j'ai un penchant à croire que lui et les du Jonquai sont tous des fripons. On parle de la foi des Bohèmes ; je ne sais pas quelle est celle des usuriers, et ce que c'est que des billets qu'on signe et qu'on n'est point obligé de payer : on dit qu'on les trafique, que c'est une chose en usage, mais dans quel temps et en quelle occa-

(a) Les *Fragments sur l'Inde*. Voltaire y défendait la mémoire de Lally.

sion les retire-t-on? Je m'attends que vous m'expliquerez cela.

Ne vous étonnez point si je suis si peu instruite, je n'ai point lu le *Mémoire* de Linguet (1) ; il n'y a que la clarté et le charme de votre style qui puissent me faire lire les choses dont le fond ne m'intéresse point. Je vous admire et je vous approuve du zèle que vous avez pour la chose publique, et pour les individus qui la composent. Vous avez reçu des talents de la nature qui vous rendent comptable à tout l'univers ; il faut que vous répandiez partout l'abondance de ses dons. Pour moi, à qui elle n'a donné que le pur nécessaire de l'esprit, que ce qu'il en faut pour connaître et sentir celui des autres, cinq sens qu'elle n'a pas jugé à propos de me conserver jusqu'à la fin de ma vie, je ne dois ni ne peux vivre que pour moi : c'est aussi le parti que j'ai pris. Je végète dans mon tonneau ; je reçois quelquefois bonne compagnie, le plus souvent médiocre ; j'écoute les nouvelles, les jugements qu'on porte sur les spectacles et sur les livres nouveaux ; je ne suis point tentée de voir les spectacles et quand j'ai de la curiosité pour les livres, je suis toujours attrapée. Ne m'allez point dire : Il faut être indulgente ; qu'est-ce qu'il faut faire pour cela? Soumettons-nous notre goût? En sommes-nous maîtres? C'est vous qui avez

formé le mien, prenez-vous-en à vous-même si vous trouvez mauvais que je sois difficile. Je finis par vous dire, mon cher Voltaire, que si vous m'aimez encore, et si vous voulez que j'aie d'heureux moments, il faut m'écrire et m'envoyer tout ce que vous faites.

Paris, 8 octobre 1773.

J'attendais, monsieur, l'événement du procès de M. de Morangiès pour joindre aux remerciements que je vous dois de votre petite brochure, mon compliment sur le gain d'un procès où vous avez beaucoup contribué ⁽¹⁾. Vous devriez bien employer votre éloquence à faire abolir des usages qui confondent le vrai avec le faux et qui rendent les signatures inutiles. Je voudrais aussi que vous fissiez des factums pour ce pauvre roi de Pologne ^(a) ; il y a tant d'injustice, de supercherie et de violence dans ce monde, qu'il faut, quand on n'a pas vos talents pour les combattre et s'y opposer, plier les épaules et se taire. Il n'y a qu'une voix comme la vôtre qui ait le droit de se faire entendre.

(a) Il s'agissait alors du premier partage de la Pologne.

Vous avez lu le discours qui a remporté le prix à l'Académie, l'*Éloge de Colbert* (a) ; je voudrais savoir ce que vous en pensez ; j'aime à soumettre mon jugement au vôtre.

J'ai été très contente de vos *Fragments sur l'Inde*, et charmée de votre *Épître à Marmontel*. Nos beaux esprits y trouvent la fraîcheur de votre printemps ; et moi, qui n'ai pas leur éloquence, je dis que vous êtes et serez toujours modèle en tout genre. Ne négligez pas de l'être en amitié, et conservez-en pour la personne qui vous admire le plus, et qui vous aime le plus constamment et le plus tendrement ; cette personne c'est moi, je ne devrais pas craindre que vous vous y méprissiez.

24 octobre 1773.

Il me prend une envie à laquelle je ne puis résister, c'est de vous écrire. Je vous mets peut-être au désespoir ; votre projet était peut-être de laisser tomber notre correspondance. Mais, mon cher Voltaire, je ne puis y consentir ; il faut nous aimer, il faut nous le dire jusqu'à la fin de notre vie. Hélas ! hélas ! il n'y a plus que courage.

(a) Par Necker.

Savez-vous ce qui m'a réveillée pour vous ? C'est M. de l'Isle ⁽¹⁾, qui m'a écrit de Chanteloup tout l'enchantement où il est de vous, de votre santé, de votre gaieté, de votre bonne réception, de votre magnificence, de votre bienfaisance ; enfin, de tant et tant de choses, que je n'en puis faire l'énumération. Mais ce qui m'a été infiniment agréable, ce sont les assurances qu'il m'a données de votre souvenir et de votre amitié ; confirmez-les en reprenant une correspondance qui m'est plus nécessaire que je ne puis vous le dire ; elle dissipe mes ennuis, elle me fait entendre un langage que sans vous je croirais perdu. Écrivez-moi donc, mais que ce soit avec confiance, et comme à quelqu'un sur qui vous comptez, dont le goût n'est pas entièrement perdu. Répondez aux questions que je vous fais. Je vous ai interrogé sur l'*Éloge* de Colbert ; je désire savoir si mon jugement se rapporte au vôtre ; faites-moi part de tout ce que vous écrivez. Je n'ai jamais eu tant de besoin des soins et des attentions de mes anciens amis. J'éprouve ce qu'a dit Saint-Lambert, et qu'il a très bien dit, sur celui qui a le malheur de vieillir :

Il voit autour de lui tout périr, tout changer,
A la race nouvelle il se trouve étranger, etc.

J'ai dans ce moment la crainte de perdre madame de la Vallière, et ce serait une très grande perte pour moi ; elle est plus que mon ancienne connaissance, elle est mon amie. Ce n'est point une grande maladie qu'elle a, c'est un estomac délabré, une faiblesse extrême qui l'empêche pour le présent de voir personne ; faut-il donc mourir ou tout perdre ? Je suis bien triste, mon cher Voltaire : le ciel ne m'a point donné courage, et les âmes faibles sont en proie à tous les malheurs. Consolez-moi, ayez soin de moi.

On dit que vous avez trouvé des perles et des diamants dans la petite brochure de quatorze cents pages de M. Helvétius ^(a). Comme ma vie ne serait pas assez longue pour une telle lecture et que même cette lecture pourrait l'abréger en me faisant mourir d'ennui, indiquez-moi les pages qui renferment ces belles pierres précieuses.

Paris, 15 novembre 1773.

Voilà donc les diamants brillants de la petite brochure de quatorze cents pages d'Helvétius ; Il y en a encore mille autres, dites-vous ; mais, mon cher Voltaire, ne reconnaissez-vous pas

(a) Son livre *de l'Esprit*.

ces beaux diamants pour des cailloux de vos jardins ? Il n'y a point d'auteur qui ne s'en soit enrichi. J'admire votre patience de lire les ouvrages les plus ennuyeux du monde.

Je ne suis point contente de votre laconisme sur l'*Éloge de Colbert* ; j'attendais quelques détails : l'ouvrage, il me semble, en vaut la peine. Vous ne me parlez point avec confiance. Je voudrais savoir ce que vous pensez de la pièce du *Connétable* ^(a) : je sais qu'on vous l'a lue ; mais vous ne me le direz pas. D'où viennent ces réserves ? Est-ce par méfiance ? est-ce par mépris ? Je vous garderai le secret, et je ne suis pas tout à fait indigne d'être éclairée ; malgré vos réticences, je suis charmée de votre dernière lettre ; c'est une des plus agréables que vous m'avez jamais écrites.

Je suis bien de votre avis : *Pour dire d'excellentes choses, il faut laisser courir son imagination, cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs* ; mais ne loge pas qui veut cette folle.

Je croirais que M. de l'Isle a raison ; tout ce que vous écrivez confirme ses dépositions. Si votre corps est malade, votre esprit est bien sain. Malgré le peu d'années que j'ai de moins

(a) *Le Connétable de Bourbon*, tragédie du comte de Guibert.

que vous, j'ai bien l'espérance que vous me survivrez et que vous me dédommageriez du plaisir que j'aurais à vous revoir, en m'écrivant souvent, et en laissant la folle de votre logis courir à bride abattue.

Paris, 28 novembre 1773.

Vous êtes le plus surprenant des mortels. Mais pourquoi mortel ? Vous ne mourrez jamais. Vous n'avez que trente ans ; vous êtes fixé pour toujours à cet âge.

Votre *Tactique* m'a enchantée ; elle a fait cet effet à tout le monde : il y en a mille copies ; et la première parole que chacun dit, c'est : Avez-vous lu la *Tactique* de M. de Voltaire ? Y a-t-il rien de plus charmant ?

J'ai seulement trouvé une personne ^(a) (et cette personne est un très bel esprit, l'amie intime de M. Thomas) qui craint que vous n'ayez offensé le roi de Prusse. Cela n'est-il pas infenable ?

Je vous fais des remercîments infinis de vos attentions ; continuez-les-moi : envoyez-moi tous vos cailloux ; ils sont plus précieux que tous les

(a) M^{me} Necker.

diamants qu'on a recueillis des temps passés, et ne peuvent entrer en comparaison avec ceux du temps présent. Oui, je le proteste, mon cher Voltaire, je n'admire que vous, et je ne puis en admirer d'autres.

J'ai dit à madame de la Vallière que vous me parliez d'elle, que vous l'aimiez toujours : elle en a été flattée au delà de toute expression ; elle m'a chargée de vous le dire, et qu'elle avait deux de vos bustes sur sa cheminée : elle achète tous ceux qu'elle rencontre. Quand vous m'écrirez, qu'il y ait un article pour elle que je puisse lui montrer : elle se porte mieux. Que dites-vous de la mort de M. de Chauvelin ⁽¹⁾ ? C'est une perte pour tout le monde ; *nos philosophes* diraient *pour l'humanité*.

Paris, 3 janvier 1774.

Votre dernier petit caillou est le plus joli du monde ⁽²⁾. Vous n'en avez point dans votre jardin qui ne soient des pierres précieuses ; jetez-les tous dans le mien. Quand j'en devrais être lapidée, j'en serais contente. On parle ici d'un gros diamant qu'a reçu M. de Guibert : j'ai fait des tentatives pour le voir, elles ont été inutiles.

Ce M. de Guibert n'a pas daigné faire connaissance avec moi, quoique j'aie donné des louanges très sincères à son *Connétable* (1).

Je ne suis point favorisée des beaux esprits, mon cher Voltaire ; mais il tient certainement à vous que je ne m'en aperçoive pas : envoyez-moi ce que vous leur écrivez, et je me passerai très facilement de ce qu'ils écrivent.

Que dites-vous de l'aventure des deux soldats de Saint-Denis (a) ? Cela vaut des in-folio. Il n'y a que la nature qui ait le pouvoir de leur répondre : elle saura bien arrêter les progrès que pourrait faire leur exemple. Nous sommes dans un siècle bien singulier ; toutes les têtes sont renversées : tel qui n'a qu'une tête de linotte se croit un Socrate. Je ne mets pas de ce nombre les deux soldats, mais tous les faiseurs de brochures qui nous infectent de leurs fades et ennuyeux raisonnements. Vos lettres me font un plaisir infini ; elles me soutiennent, me consolent : la raison et l'amitié ont tout pouvoir sur moi.

Je vous serais infiniment obligée, si vous m'envoyez votre lettre à M. Guibert ; je n'en ferai que l'usage que vous me prescrirez.

N'avez-vous pas été content de l'*Avis aux*

(a) Deux soldats s'étaient suicidés ensemble dans une auberge à Saint-Denis.

princes, de M. de l'Isle ? Je l'ai trouvé joli ; mais la fin n'est-elle pas trop écourtée ?

Paris, 2 avril 1774.

J'aimais M. de l'Isle, mais aujourd'hui je l'aime bien davantage ; c'est votre dernière lettre qui a produit cet effet. Mais est-il possible, mon cher Voltaire, que j'aie eu besoin de lui pour me rappeler à votre souvenir ? Vos dernières conquêtes vous paraissent toujours les plus précieuses ; vous êtes aussi sujet à l'engouement, et peut-être plus que vous ne l'étiez dans votre jeunesse. Je ne suis pas de même, tout ce que je vois de nouveau me choque, me déplaît, et loin de me consoler de ce que j'ai perdu, en augmente le regret par la comparaison. Je ne parle point du siècle de Louis XIV ; nous avons eu quelques consolateurs ; premièrement vous, hors de toute comparaison ; ensuite il y avait des abbé de Bussy, des président Hénault, des Saint-Aulaire, une madame de Staal, une madame de Flamaréens : on pourrait en ajouter d'autres. Il peut encore se trouver de l'esprit, mais plus de goût, et par conséquent bien peu d'agrément. Je vous ai déjà fait tant de plaintes sur ce sujet, que ce

serait rabâcher que de le traiter encore. Je vous assure, mon cher Voltaire, que ce n'est pas tout ce qui m'environne, tout ce que je rencontre qui me déplaît le plus ; ce que je hais le plus, ce que je voudrais pouvoir fuir, c'est moi-même. Je me dis très sérieusement que j'ai tort ; je m'interroge sur les jugements que je porte, et je me dis : C'est vous qui avez tous les défauts et tous les ridicules qui vous blessent : pouvez-vous croire avoir seule tout l'esprit et le goût en partage ? Vous êtes sotte et mal avisée ; vous vous faites haïr en contredisant, en blâmant. Eh ! que vous fait tout cela ? Vous voudriez vous faire aimer, et vous vous faites craindre.

Pénétrée de la leçon que je viens de me faire, je voudrais changer de lieu, recommencer à vivre avec des gens qui n'auraient jamais entendu parler de moi, et avec qui je n'aurais point de prévention à détruire ; mais je suis trop vieille ; il faut que je reste dans mon tonneau, et que je me borne à chercher les moyens de dissiper la haine. Lesquels faut-il prendre, mon cher Voltaire ? Faut-il dire que nos poètes sont aussi bons que vous, que nos philosophes valent mieux, que nos acteurs et actrices sont au-dessus des Thévenart, des Lecouvreur, etc. ? Vous me direz : Non, mais il faut se taire. Je le veux bien ; mais il faudrait donc aussi devenir sourde : on n'est

muet en naissant que parce qu'on est sourd, et on ne peut être muet dans la société que quand on est sourd d'entendement. Ah ! je voudrais vous voir ici ; mais, mon Dieu, ils vous pervertiraient peut-être.

« Ils pourraient de nos rois égarer le plus sage. »

Si j'en étais témoin, j'en mourrais de honte et de douleur.

En vérité, mon cher Voltaire, je ne sais pourquoi je vous écris tout ce fatras ; je ferais bien de ne point le relire, si je veux vous l'envoyer ; mais j'ai toute honte bue avec vous. J'ai passé une nuit blanche ; rien n'aigrit autant le sang et l'humeur.

Vous prétendez donc ne me plus rien envoyer ; et M. de l'Isle est devenu le bureau de vos confidences ! Faites-m'en une, je vous conjure ; je vous garderai le secret si vous l'exigez. Êtes-vous l'auteur de la lettre sur le rétablissement des jésuites ? C'est un aveu ou un désaveu qui vous doit être indifférent, et qui satisferait ma curiosité.

L'*Épître* de M. Schouwaloff à Ninon a été corrigée par vous : je la crois du jeune homme, sur votre parole plus que sur celle de monsieur son oncle.

Avez-vous ouï parler de M. Texier, qui, assis

dans un fauteuil, avec un livre à la main, joue des comédies où il y a sept, huit, dix, douze personnages, si parfaitement bien qu'on ne saurait croire, même en le regardant, que ce soit le même homme qui parle ? Pour moi, l'illusion est parfaite, et je crois entendre autant d'acteurs différents. Il serait impossible que plusieurs comédiens pussent jouer les scènes avec la même chaleur qu'il les joue tout seul ; il se coupe la parole : enfin je n'ai jamais rien entendu d'aussi singulier. Cet homme est de Lyon ; quand il y retournera, invitez-le à vous venir voir ; je serais trompée si vous n'en étiez pas surpris et content.

Adieu, mon cher Voltaire ; en voilà assez long.

Paris, 16 juin 1774.

M. de l'Isle m'avait prévenue, monsieur, que sur l'état de votre dépense, vous m'aviez mise à la pension ; et que je recevrais bientôt mon premier quartier ; je l'ai reçu en effet, mais souffrez qu'en vous remerciant, je vous demande pourquoi cette réduction ? Vous n'êtes point ruiné, vous êtes prodigue pour M. de l'Isle ; pourquoi n'êtes-vous économe que pour moi ? Ne me parlez plus de votre âge ; vous aurez

beau vous donner quatre-vingts ans, on ne vous croira pas, on s'en rapportera bien plus à votre esprit qu'à votre baptistaire. Ce que vous m'avez envoyé est fort beau. Vous voulez donc jouir de toutes sortes de gloires, même de celle de surpasser M. de Condorcet? Que dites-vous de l'*Ode* de M. Dorat? En retranchant les trois quarts et demi, elle pourrait être bonne. J'aime mieux les vers de la Harpe. Je suis tentée de vous envoyer des vers adressés à un anonyme, vous m'en diriez votre avis.

M. le duc de Choiseul reçut, vendredi 10 de ce mois, la permission de venir faire sa cour ^(a); il arriva dimanche 12, à huit heures du soir; il fut le lendemain, lundi, à neuf heures du matin, à la Muette; il y fut très bien reçu; il revint dîner et souper à Paris, et partit le mardi, à huit heures du matin, pour retourner à Chanteloup, où il était attendu pour souper. Cela n'est-il pas assez leste? Il compte ne revenir ici que dans le mois de décembre; il aura, dit-il, ses semailles à faire, et beaucoup d'autres soins champêtres où sa présence est nécessaire.

Vous savez que le roi et les princes ses frères seront inoculés après-demain, par Richard, à qui on a donné le surnom : *Sans peur*.

(a) Louis XVI avait succédé à Louis XV.

Le roi s'établit demain à Marly ; il a ordonné à son capitaine des gardes et à son premier gentil-homme de la chambre de ne laisser approcher de Marly aucune personne qui n'aurait point eu la petite vérole.

Portez-vous bien, mon cher Voltaire, ne pensez point à votre âge, persuadez-vous n'avoir que celui qu'a votre esprit : vingt-cinq ou trente ans.

Paris, 13 juillet 1774.

J'ai tardé à vous répondre, mon cher Voltaire, parce que j'ai envoyé votre lettre à Chanteloup, et que je voulais pouvoir vous mander ce qu'on m'aurait répondu. Voici les propres mots de la grand'maman :

« Je ne sais pas pourquoi M. de Voltaire s'ima-
» gine être toujours mal avec M. de Choiseul ;
» je ne puis vous dire sur cela que ce que je vous
» ai toujours dit : que M. de Choiseul ne cesse
» de lire ses ouvrages et de les admirer avec
» tout le plaisir que cause une admiration véri-
» table. Vous pouvez assurer monsieur de Vol-
» taire que M. de Choiseul a ressenti dans le
» temps, et conservé depuis, la même horreur

» que lui des cruautés exercées sur MM. de la
» Barre et de Lally. »

Je suis ravie que vous ne m'ayez pas réduite à la pension. Comment pourrais-je me contenter de quatre lettres par an ? Je voudrais en recevoir trois cent soixante-cinq. Réellement, mon plus grand malheur (et ce malheur est si grand qu'il me rend malade), c'est de ne savoir absolument ce que je peux lire ; tout m'ennuie à la mort, l'histoire, la morale, les romans, les pièces de théâtre. Vous me direz : Lisez-moi. C'est assurément ce que je fais, mais à force de vous lire, je vous sais presque par cœur. Je trouve tout faible ou extravagant ; ni gaîté, ni justesse, ni chaleur ; des exagérations, des phrases. Peut-être est-ce un effet de la vieillesse ; je le croirais, si je ne retrouvais pas encore infiniment de plaisir à lire vos lettres et les petites pièces que vous nous donnez quelquefois. Réellement, mon cher Voltaire, ayez pitié de moi, et transmettez-moi quelques étincelles de tout le feu que vous conservez encore.

Je suis ravie que vous ayez trouvé jolis les petits vers que je vous ai envoyés ; ils sont de M. le marquis de Pezay. Il s'était offert de me faire avoir les vers de la Harpe sur l'édit du 31 mai ; je le voyais pour la première fois : le lendemain il m'envoya les vers ; il y en

a un qui nuit à leur perfection, c'est celui-ci :

« Quoique les moissonneurs fassent cas des chansons. »

Si l'on pouvait y en mettre un autre, cela me ferait plaisir. Nous sommes abîmés d'odes, d'éloges, de critiques, d'épigrammes ; de ces dernières, il y en a quelques-unes d'assez jolies.

Vous voudriez que je vous mandasse des nouvelles, mais je n'en sais point ; les grands événements se savent partout au même instant qu'ils arrivent, et les petits détails sont presque toujours faux ; de plus, je n'ai pas le talent des gazettes. Vous avez un correspondant admirable dans M. de l'Isle ; persuadez-vous qu'il est mon chancelier, et que c'est à moi à qui vous devez adresser les réponses que vous lui faites.

On reçut avant-hier à l'Académie un autre M. de Lille, le petit abbé^(a). Je le connais un peu, il est fort aimable, mais malgré cela je suis bien persuadée que son discours est fort ennuyeux. Il a lu son *Épître* sur le luxe, je la connais. On dit que ses vers sont fort au-dessus de sa prose ; cela ne fera peut-être pas dire : *Tant mieux pour nos bosquets*, mais on dira : *Tant pis pour nos moissons*.

Je soupçonne, mon cher Voltaire, que cette

(a) C'était le poète traducteur des *Géorgiques*.

lettre n'a pas le sens commun, mais elle m'a fait passer un quart d'heure à causer avec vous ; je voudrais que ce fût en réalité.

Paris, 3 août 1774.

Ne louez point nos révolutions, mon cher Voltaire ; celles qui sont arrivées, loin d'être admirables, sont déplorables. La musique de M. Gluck⁽¹⁾ confirme ce jugement ; elle n'est ni française ni italienne. Je doute que les savants la puissent louer de bonne foi ; et pour les ignorants tels que moi, elle n'est qu'un charivari, tantôt bruyant, tantôt plat, et toujours ennuyeux. Iphigénie et Eurydice, comparées à Armide, à Castor, à Issé, au ballet des Sens, etc., etc., font verser des larmes de sang pour la perte du goût ; ce que nous admirons aujourd'hui n'aurait pas eu de succès dans le temps des Cotin et des Colletet ; et M. de Voltaire en applaudit à un tel changement ! Qu'est-ce qui vous engage à cela ? Vous ne sauriez être de bonne foi ; vous, qui devriez être le défenseur du goût, vous soutenez, vous autorisez ceux qui le détruisent ; vous faites perdre la seule ressource qui nous reste ; vous nous serviriez d'armes, mais vous les faites tomber des

maines quand vous donnez des louanges à tout ce qui se fait, dont votre exemple est la critique. Je suis désolée d'être si vieille ; non pas assurément que je regrette de ne pouvoir pas être longtemps témoin de tout ce que je blâme, mais parce que je n'ai plus la vivacité et la force qu'il me faudrait pour vous peindre avec énergie toute mon indignation. Tout est Pradon aujourd'hui dans tous les genres ; ce sont là vos protégés. Voilà une révolution arrivée en vous bien étrange. Je ne blâme point vos sentiments sur d'autres articles, je ne suis pas si éloignée de penser comme vous.

Ces commencements-ci sont de bon augure : je crois le choix de M. Turgot très bon, et quoique je ne le voie plus, j'ai conservé beaucoup d'estime pour lui ; s'il ne se rend pas esclave de systèmes, et qu'il ait égard aux circonstances, je ne doute pas qu'il ne soit un très bon ministre.

Vous avez raison de regretter M. de l'Isle ; je pourrais peut-être le remplacer dans la conversation, mais pour les lettres, cela est impossible. Il faut que vous vous accommodiez de moi telle que je suis, et que mon amitié supplée au génie que je n'ai point ; cependant je ne m'en crois pas totalement dépourvue, tant que je sentirai la distance qu'il y a de vous à tout autre.

On vous aura sans doute envoyé l'*Oraison funèbre* de l'abbé de Boismon^(a); il doit être content de son succès.

Avez-vous lu les *Éloges de la Fontaine* par la Harpe et par Champfort ? Je voudrais qu'il vous prît fantaisie d'en faire un, non pas pour le prix, mais pour mon plaisir.

Ne dites point, je vous prie, à madame Denis ce que je vous écris sur Gluck, je ne veux point être mal avec elle.

Paris, 29 août 1774.

Que dites-vous, mon cher Voltaire ? Trouvez-vous qu'il y ait assez de remue-ménage ? La roue de la fortune tourne-t-elle assez rapidement ? Il faut espérer que ces changements répondront à l'attente et à la joie du public. Vous connaissez M. Turgot ; je le voyais beaucoup autrefois ; c'est un sage qui certainement voudra le bien, non pas à la manière de son prédécesseur, le bien d'autrui. Il a demandé qu'on séparât la surintendance des bâtiments, du contrôle général, et qu'on la donnât à M. d'Angivillers, qui a

(a) C'était l'*Oraison funèbre* de Louis XV.

déjà le jardin du roi. On dit beaucoup de bien de M. de Miroménil ; toute la besogne n'est pas finie : celle des parlements n'est pas la plus petite ni la moins embarrassante ; enfin c'est un règne nouveau. M. de Maurepas termine bien sa carrière. Il a positivement l'âge qu'avait le cardinal de Fleury quand il vint à la tête des affaires.

Mes amis voient tous ces changements avec beaucoup de tranquillité ; ils ne quitteront leur campagne que dans le mois de décembre ; j'attends leur retour avec impatience, et c'est le seul avantage que je compte tirer de tout ceci, c'est le seul intérêt que j'y prends. Je regarde les ambitieux comme des fous, et les places qu'ils occupent comme des rôles qu'ils jouent bien ou mal. Je vois tout ce qui se passe du même œil que le verra la postérité ; j'y vois Voltaire, le seul bel-esprit de ce siècle, qui aurait dû y servir de modèle, dicter les règles du bon goût, et qui par facilité a protégé ceux qui le détruisent. J'y vois un tas de philosophes qui, parce qu'ils ne croient pas des fables, se persuadent être fort éclairés, et devoir être législateurs, mais dont la vanité, l'orgueil et la suffisance décréditent leur morale. Je pense quelquefois à la croyance qu'on doit donner à l'histoire, et à l'idée qu'elle peut donner des hommes dont elle parle ; ils pourraient bien peut-être avoir été semblables

à ceux d'aujourd'hui. Enfin, pendant notre vie, nous sommes acteurs ou spectateurs ; la toile baissera bientôt pour nous ; vous pouvez y avoir du regret. Pour moi, mon cher Voltaire, je n'y en aurai point ; j'ai trop vu le derrière des coulisses. Une seule chose pourrait attacher à la vie : ce serait de véritables amis, et c'est ce qui n'existe point. A propos d'amis, M. de l'Isle est toujours absent : il faut que j'y supplée en vous apprenant les nouvelles ; je suis moins informée de ce qui se passe, qu'il ne le serait s'il était ici ; peu de mémoire, et encore moins d'intérêt, font que j'écoute mal, et que je ne retiens rien ; mais voici ce que je sais.

M. Turgot balaye toutes les ordures : il a chassé MM. de Saint-Priest, le Clerc, Dupuis, Destouches, un nommé M. de Vaines remplace le Clerc.

Marin n'a plus la *Gazette*, elle est donnée à l'abbé Aubert, faiseur de fables. Je me borne à vous dire ce qui est fait, et je me tais sur ce qu'on dit qu'on fera ; les conjectures m'ennuient, je ne me prête guère à les écouter. Je suis présentement très tristement occupée ; mon plus ancien ami le pauvre Pont-de-Veyle se meurt. C'était un sage à sa façon ; il était heureux. Sa maladie m'a donné occasion de renouer avec d'Argental ; vous serez souvent le sujet de nos conversations.

Que dites-vous de la *Lettre du Théologien* (a)? Plusieurs vous l'attribuent. Je ne suis pas de ce nombre.

Paris, 24 novembre 1774.

Il y a mille ans que je vous ai écrit, mon cher Voltaire ; je trouve mes lettres si plates et si ennuyeuses, que je sacrifie à la honte qu'elles me causent le plaisir que me font les vôtres ; mais je cesse aujourd'hui d'avoir autant de retenue. Je désire passionnément que vous m'accordiez une grâce. Tout Chanteloup soupera chez moi la vieille de Noël, non seulement les maîtres de la maison, mais plusieurs amis intimes. ; Ce même souper se devait faire il y a quatre ans la lettre de cachet qu'ils reçurent ce jour-là y mit obstacle. Je voudrais leur faire une réception agréable, et qui produisît de l'amusement et de la gaieté ; je me suis déjà assurée de Balbâtre, qui jouera sur son forté-piano une longue suite de noëls. Je voudrais quelques jolis couplets sur ces mêmes airs, pour le grand-papa, la grand'maman et madame de Gramont. Si les

(a) La *Lettre d'un Théologien à l'auteur des Trois siècles de la littérature* est un ouvrage de Condorcet.

couplets vous répugnent, suppléez-y par une petite pièce de vers qui passera pour anonyme ; vous serez bientôt reconnu au style ; mais ne vous en tenez pas là, glissez-y quelque trait qui indique qu'elle est de vous ; profitez de cette occasion pour leur dire un mot de vos sentiments pour eux, dont j'ai rempli tant de mes lettres.

Si cette idée vous rit, si vous m'accordez ma demande, hâtez-vous de la satisfaire, ou bien apprenez-moi votre refus ; évitez-moi le tourment de l'incertitude. Mais non, vous ne me refuserez pas. Gardez-vous de me renvoyer à vos protégés, ils me détestent ; et puis il ne me faut point de philosophie, il me faut du goût, de la grâce, de la gaieté. Je redoute leurs phrases, leurs exagérations, leurs froideurs, leurs tournures, leurs recherches, etc., etc. ; enfin, il me faut du Voltaire, ou rien du tout.

Il n'est pas besoin de vous parler de ma reconnaissance, elle sera extrême.

D'Argental vous a-t-il dit que c'est moi qui ai valu à votre protégé (a) la protection de madame d'Enville ? Elle arriva chez moi comme il me

(a) C'est M. d'Etallonde, qui, avec le chevalier de la Barre, avait été condamné à la roue et au bûcher pour sacrilège. Plus heureux que la Barre, il avait échappé au supplice par la fuite et Voltaire demandait qu'il pût rentrer sans danger en France.

parlait de lui ; je trouvai que c'était le dieu dans la machine. Il y a eu tant d'affaires importantes tous ces temps-ci, qu'il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pas encore pu agir ; mais elle agira, j'en suis sûre.

Paris, 7 décembre 1774.

Ah ! oui, je vous garderai le secret, vous pouvez en être sûr. Jamais faveur n'a été plus promptement accordée, mais plus différente de celle qu'on espérait. Vous n'avez point compris ma demande ; il n'était point question de poupon, de bœuf, d'âne, de sainte famille, mais de la joie du retour ; et puis je ne me fixais point à des couplets. Une petite épître, ou quelque petite pièces de vers m'aurait satisfaite. Je vois que j'ai eu tort, que j'ai fait une demande indiscrete, que j'ai eu trop de familiarité avec le grand Voltaire, et pour m'apprendre mon devoir, il m'a fait répondre par l'abbé Pellegrin (!).

Vous vous seriez diverti de ma grande joie, et de ma consternation subite. On m'apporte votre lettre : Ouvrez vite ; y a-t-il des vers ? — Oui, quatre couplets. — Chantez-les. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! est-il possible ! Pourquoi

me traitez-vous ainsi, mon cher Voltaire? un refus valait mieux qu'une telle complaisance. Voilà tout le remerciement que vous aurez. Malgré mon dépit, je ne vous en aime pas moins, et je n'en serai pas moins empressée à solliciter madame d'Enville pour qu'elle sollicite ceux qu'il faut solliciter ; car il y a, comme vous pouvez juger, bien des bricoles.

Je suis toute consternée : vous ne vous êtes point prêté à ce que je désirais, et à ce que j'attendais de votre amitié ; je croyais aussi vous faire plaisir en vous procurant une occasion de marquer votre attachement, en confirmant tout ce que depuis quatre ans vous m'en aviez fait écrire. Vous avez pris de l'humeur mal à propos : le mal n'est pas sans remède ; m'entendez-vous, mon cher contemporain ?

9 décembre 1774.

Mon Dieu ! quel dommage, que je regrette le temps que vous avez perdu à copier l'abbé Pellegrin, et qu'il ne tenait qu'à vous d'employer bien différemment.

Je vous ai demandé des couplets sur l'air des noëls, parce que tout le monde peut les chanter,

il ne faut ni savoir la musique ni avoir de la voix ; mais je ne voulais point qu'il fût question ni de l'Ancien et Nouveau Testament. Passe pour l'ancien et nouveau parlement, l'exil, le retour, la joie générale, la mienne en particulier, enfin tout ce qui vous aurait passé par la tête, excepté l'événement dont il y a dix-sept cent soixante-quatorze ans ; mais vous n'en sauriez perdre le souvenir, tout vous y ramène. Je ne veux pas plus des trois rois que de la crèche, du bœuf et de l'âne. Je devais donner à souper au grand-papa, à la grand'maman le propre jour qu'ils reçurent leur lettre de cachet ; c'est cet anniversaire dont il doit être question. Chanteloup ne doit point rappeler Bethléhem. Voltaire peut être le chantre du premier, il ne doit pas empiéter sur le domaine de l'abbé Pellegrin. Cependant je vous remercie ; votre intention a été bonne, et j'ai l'espérance que vous me satisferez ; il y a quinze jours d'ici au 24. Indépendamment de la raison qui me fait choisir l'air des noëls, j'en ai une autre ; Balbâtre en jouera une suite sur son piano-forté pendant le souper. Mais je vous répète encore que je ne m'étais point fixée à des couplets ; une petite pièce de vers, telle que vous l'auriez voulue, m'aurait contentée. Mais si vous ne voulez pas vous prêter à ce que je désire, au moins ne m'insultez pas en supposant que

Fréron a chez moi les petites entrées (1) ; il n'en a d'aucune sorte, pas même une assez petite pour que ses feuilles puissent s'y glisser ; jamais il n'est entré chez moi, et je ne l'ai rencontré de ma vie : mais voilà les préventions que l'on vous donne.

Eh bien, mon cher Voltaire, malgré l'envie et les envieux, vous m'aimerez toujours ; et quoique le monde vous admire, vous me distinguerez de vos admirateurs, et vous direz : Ma contemporaine n'admire que moi, et quoique je lui aie envoyé des couplets de l'abbé Pellegrin, elle ne m'en révère et estime pas moins.

19 décembre 1774.

Votre dernière lettre est étonnante, je serais fort tentée de m'en tenir à ma signature et d'adresser sa réponse à l'abbé Pellegrin. Non, jamais mon ancien, mon bon ami Voltaire ne pouvait prendre un tel travers avec moi. Se fâcher de ce que je n'ai pas été contente de recevoir de francs noëls, au lieu de couplets dont M. et madame de Choiseul fussent l'unique objet ! Se vanter qu'ils ont été approuvés par une compagnie nombreuse *et du meilleur ton !*

me prêcher l'indulgence dont vous n'avez eu ni n'aurez jamais besoin, et dont assurément vous n'avez jamais donné l'exemple ; je ne saurais vous reconnaître à de semblables traits.

Cependant, si c'est vous je croirai sans peine que vous voyez très bonne compagnie, mais que vos correspondances ne sont pas toutes du *bon ton*. Je souligne ces deux mots, parce que vous me paraissez persuadé que j'y attache une grande idée.

Croyez-moi, mon cher Voltaire, vous auriez grand tort de vous brouiller avec moi ; personne ne vous considère et ne vous aime davantage que la plus ancienne de vos amis, qui n'a pas cru manquer à la considération qu'on vous doit, en vous donnant une occasion de lui faire plaisir, et à vous, celle de donner quelque marque d'attachement aux personnes qu'elle croit que vous aimez.

22 décembre 1774.

Faisons la paix, mon cher Voltaire, je suis pénétrée de reconnaissance ; vous êtes bon, complaisant, et moi je suis une sotte impertinente. Vous m'avez lavé la tête, je vous le par-

donne, je l'avais mérité. Je veux pourtant vous dire mes raisons. Vos couplets, quelque jolis qu'ils soient, ne remplissaient point mon objet. Si vous aviez lu avec attention ma première, et puis ma seconde lettre, vous auriez vu ce que je désirais. Il n'était question de Noël que pour le chant, et non pour aucune allégorie : l'étable et la Sainte-Famille n'avaient rien à démêler avec mon souper et ma compagnie ; mais n'en parlons plus.

Vos noëls seront chantés samedi, ils seront trouvés très bons, et je me garderai bien de dire que j'ai osé les critiquer. Mais, dites-moi, monsieur, si c'est tout de bon que vous êtes fâché. Comment mon mécontentement et mes critiques ne vous ont-ils pas fait rire ? Ne devaient-ils pas vous prouver combien je vous croyais au-dessus d'en pouvoir être offensé ? Croyez-vous que j'en eusse usé de même avec les Marmontel, les Dorat, les Colardeau, etc., etc., etc. ? Je m'en serais bien gardée ; mais finissons tout cela.

Quelle est donc la cruelle affaire qui vous occupe, vous tourmente ? Est-ce celle de ce jeune homme pour qui nous sollicitons ? Serait-ce quelque autre chose qui vous fût personnelle ? Tirez-moi d'inquiétude tout au plus vite. Je vous aime tendrement, je m'intéresse sensible-

ment à tout ce qui vous regarde. Mandez-moi aussi s'il est vrai que vous reviendrez ici au mois de mars ; ne me laissez point ignorer la chose qui me ferait le plus de plaisir. Adieu, mon cher Voltaire, je voudrais bien que nous pussions nous embrasser encore une fois avant notre entière séparation.

Je viens de lire une brochure de soixante-trois pages ; si elle n'est pas de vous, ou si vous ne voulez pas qu'on vous en croie l'auteur, je consentirais bien volontiers qu'on pût me soupçonner de l'être.

Paris, 15 janvier 1775.

J'ai voulu, monsieur, faire voir votre lettre à madame la duchesse d'Enville avant d'y répondre (je ne pouvais jamais aussi bien plaider que vous) ; elle en a été charmée, et voici sa réponse : « On est très occupé de son affaire, » mais il faut bien se garder de parler et d'agir, » jusqu'à ce qu'on ait tous les papiers nécessaires. »

Je suis très convaincue qu'elle y apportera toute l'activité et l'intérêt possibles ; il faut suivre son conseil, et la laisser faire ; elle n'aura pas

même besoin qu'on l'en fasse souvenir. Ses dispositions sont semblables aux vôtres, et tous les honnêtes gens ne peuvent que penser de même. Rien n'est si inique, ni si horrible, que la condamnation de ces deux jeunes gens. Vous avez un cœur admirable, et le bien que vous faites rendrait votre réputation immortelle, indépendamment de vos talents ; enfin, vous êtes un homme bien rare. Hâtez-vous de vous montrer à une nation qui n'a plus que vous qui l'honore ; ce n'est point le langage de la flatterie, c'est une vérité dont je suis intimement persuadée. Vous trouverez bien du changement, mais les applaudissements feront tant de bruit autour de vous, que vous ne pourrez pas distinguer ceux qui méritent le plus les vôtres. Pour moi, mon cher Voltaire, je vous déclare que je prétends que vous me distinguerez de la foule, et que vous reconnaîtrez en moi une amie de cinquante ans, dont vous avez formé le goût, et qui ne peut rien louer ni approuver de ce qui ne suit pas vos traces. Vous m'avez reproché que je n'aimais pas la musique de Gluck ; venez l'entendre, et ne prononcez ma condamnation qu'après l'avoir entendue. Après tout, il n'en est pas de la musique comme des vers et de la prose, les organes en décident ; nos oreilles peuvent être aussi différentes de celles des autres

que notre palais ; les musiciens sont peut-être les seuls bons juges, mais comme la musique est faite pour plaire aux ignorants comme aux savants, il est permis à chacun d'avoir son goût ; mais je crois cependant que ce qui est véritablement beau et bon dans chaque genre, doit être du goût de tout le monde ; en fait d'ouvrages d'esprit, cela n'est pas douteux, et vous en servirez de preuve.

Ordonnez à votre ange ^(a) de m'aimer. Je regrette beaucoup son frère ; et je désirerais qu'il me le remplaçât ; nous avons des sentiments qui devraient produire notre union, notre même façon de penser pour vous.

Paris, 8 février 1775.

Plusieurs circonstances, monsieur, m'ont fait différer de vous répondre. Je n'ai pu voir madame d'Enville aussitôt que je l'aurais voulu, et il fallait que je susse par elle à qui vous pourriez adresser ce que vous voulez bien m'envoyer. M. de Maurepas consent que ce soit à lui, avec une seconde adresse à madame d'Enville, et

(a) C'est le nom que Voltaire donne à d'Argental dans sa correspondance.

c'est à condition qu'il y aura trois exemplaires, un pour le ministre, un autre pour madame d'Enville, et l'autre pour moi. Il y a déjà beaucoup de personnes qui ont reçu votre ouvrage, indépendamment de la grand'maman, à qui vous l'avez envoyé par la poste. J'ignore par quelle voie les autres l'ont reçu ; mais il est singulier que d'Argental et moi ne l'ayons pas encore. Vos anciens amis ne sont pas les mieux traités ; mais pour les nouveaux, s'ils ne sont pas contents, ils sont difficiles à satisfaire. Tous ceux à qui vous prodiguez des louanges ont été vraisemblablement à Ferney vous rendre visite ; car s'il suffisait de la réputation, vous n'auriez pas oublié de certaines personnes qui méritent autant vos éloges. M. l'archevêque de Toulouse, M. de Beauvau ne pouvaient-ils pas y prétendre ?

Je n'ai encore lu que votre *Épître à M. d'Alembert*, et, à cette omission près, j'en suis fort contente.

Madame d'Enville me paraît s'occuper très sérieusement de votre protégé ; je ne doute pas que ce ne soit efficacement.

J'ai été ravie de voir M. Dupuis ; je lui ai fait mille questions, qui portaient toutes de ma tendre amitié pour vous. Je vois que nos santés sont assez semblables, ainsi que nos âges. Il me

serait bien doux, je ne saurais dire de vous voir, mais de vous entendre. Quel plaisir j'aurais que vous entrassiez dans ma chambre sans que l'on vous annonçât, et que je vous reconnusse à votre son de voix ! Je serais étonnée si, dans une conversation particulière, je ne vous reconnaisais pas aussi à votre goût et à vos jugements, j'ajoute, à votre vérité.

Lisez-vous tous les *Mémoires* dont nous sommes inondés ? Jugez-vous tous les procès ? J'attends avec impatience votre *Don Pedro*, et tout ce qui l'accompagne. On loue extrêmement un petit écrit sur la raison ^(a) ; la mienne s'accommode bien de la vôtre. Je voudrais toujours vous lire, et c'est le parti que je serai forcée de prendre ; car malgré vos magnifiques éloges, je ne trouve ma félicité particulière que dans ce que vous faites.

17 mars 1775.

Après avoir attendu bien longtemps, j'ai enfin reçu vos derniers ouvrages. J'espère qu'il n'en sera pas de même à l'avenir, et que vous voudrez bien vous servir de l'adresse que je vous ai indiquée.

(a) *L'Éloge historique de la raison.*

Vous vous doutez bien que je suis parfaitement contente de votre prose et de vos vers. Vous êtes, et vous serez toujours le même. Vous dites que votre corps s'affaiblit : votre âme s'en moque, et elle conserve la même force et la même chaleur qu'elle avait à vingt-cinq ans. Je voudrais, en vérité, mettre sur votre tête les années qui me restent, vous en feriez bon usage, et celui que j'en fais est déplorable. Je sens tout le malheur qu'il y a de n'avoir rien acquis dans sa jeunesse ; on ne vit dans sa vieillesse que sur le bien d'autrui, et l'on en sent d'autant plus la misère. Mais que faire à cela, mon cher Voltaire ? Les chagrins et l'ennui qui tourmentent finiront bientôt ; je sens souvent du regret de n'avoir pas été m'établir à Genève dans le temps que j'étais dans le voisinage ; je me serais trouvée dans le vôtre ; mais il faut chasser toutes ces pensées, et se contenter de brouter le foin au travers duquel on est placé.

Souvenez-vous quelquefois de votre ancienne contemporaine ; consolez-la, aidez-lui à traîner les tristes restes de sa vie !

Je ne vous parle point des nouveautés, des *Mois* de M. Roucher, du *Menzikoff* de M. de la Harpe, vous les aurez sans doute reçus.

Il se trouve quelquefois chez moi des gens qui

se piquent de grammaire ; on agita dernièrement cette question : une personne malade qui veut rendre compte de son état peut-elle dire : *J'ai été très mal, et je le suis encore* ⁽¹⁾ ?

On demande s'il y a faute dans cette façon de parler, et en quoi elle consiste ?

Paris, 12 avril 1775.

Vous me donnez la permission la plus absolue d'avoir en vous toute confiance, et de m'adresser à vous dans tous mes besoins. J'en ai agi ainsi par le passé, en vous demandant des noëls, en vous donnant à résoudre un point grammatical. Aujourd'hui, je vais vous demander une ordonnance médicinale.

Dites-moi, je vous prie, mon cher Voltaire, s'il est vrai que vous prenez tous les jours de la casse, si c'est de la cuite ou de la mondée, quelle en est la dose, et l'heure à laquelle vous la prenez. J'en fais un grand usage, mais je n'ose pas le rendre journalier ; c'est la seule drogue que je prenne et qui m'est devenue absolument nécessaire, parce que j'ai un estomac très paresseux, et qui manque de ressort ainsi que mes entrailles.

Je ne vous crois point dans le même cas ; votre esprit, votre mémoire, toutes les facultés de votre âme ne sont point affaiblis ; vous êtes le Voltaire d'il y a cinquante ans. Votre goût ne s'est point perverti, et je ne me trompe point à de certains éloges que vous donnez ; vous les accordez à la reconnaissance : d'ailleurs, vos exemples en sont le correctif. Qu'on vous lise avec attention, et que l'on juge après si l'on vous imite assez bien pour mériter vos éloges.

Je n'ai lu de tous les Mémoires dont nous sommes inondés, que ceux du procès de M. de Guines ⁽¹⁾ ; ceux de ses adversaires sont l'ouvrage de diables déchaînés. Mais les siens, qu'en dites-vous ? Ne les trouvez-vous pas nobles, modérés, et du style de la vérité ?

Pour le procès de M. de Richelieu ⁽²⁾, je n'ai lu que l'interrogatoire de madame de Saint-Vincent ; c'est une pièce rare, et qui doit tout d'une voix la faire enfermer à l'Hôpital ou à Sainte-Pélagie.

On nous annonce un grand et nouveau règlement dans l'administration des finances, vos louanges l'ont prévenu.

Dites-moi, je vous prie, si vous avez reçu une visite de M. de Sainte-Aldegonde, et comment cet original vous a paru, et s'il vous a raconté son aventure avec des capucins.

Vous voulez qu'on vous donne des thèmes pour

vous engager à répondre, en voilà de fort beaux. Adieu, mon cher Voltaire. Pourquoi articuler que je ne vous verrai jamais ? Hélas ! hélas ! je n'en suis que trop persuadée.

Paris, 9 mai 1775.

Vous avez si exactement répondu à tous les articles de ma dernière lettre, que cela m'encourage, mon cher Voltaire, à vous écrire. On n'aime à parler que quand on est écouté. Vous avez parfaitement satisfait à mes consultations de médecine ; je vois que nos principes se ressemblent. Je fais grand cas de la casse ; celle dont je prends tous les huit ou dix jours est toujours cuite ; ma dose est une demi-once dont je fais deux bols, que j'avale avant souper.

Pour de la rhubarbe, je m'en garde bien ; tout ce qui pince les entrailles m'est infiniment contraire. Notre carrière est, en effet, assez longue ; mais rien n'est changé sur votre route, vous y trouvez toujours des fleurs et des fruits, et moi des broussailles et des épines. Quand nous serons à notre dernier moment, nous ne sentirons plus cette différence. La mort met les goujats et les empereurs au même rang. Je suis

fort peu sensible à la mémoire qu'on laisse de soi. Feu madame de Staal disait qu'elle serait fort aise de pouvoir mettre sa réputation, sa considération à fonds perdus ; cela est plus philosophe qu'héroïque.

La nouvelle de nos troubles, de nos émeutes apparemment vous est parvenue ^(a) ; qu'en pensez-vous ? ne trouvez-vous pas que la tolérance, la liberté sont bien difficiles à établir ? Il a fallu des armées à votre Catherine pour introduire la première en Pologne, et M. Turgot aura bien de la peine à procurer la dernière à ce pays-ci. Ce moment-ci est cependant le temps des révolutions ; elles ont commencé par le changement de goût dans la musique. Je dois rendre justice à la pénétration de feu M. d'Argenson ; il prévit dès lors qu'il s'en suivrait bien d'autres, et il prédit celle dont vous avez tout l'honneur. Mais laissons tout cela ; j'ai bien d'autres choses à vous dire. Je suis furieuse contre M. de la Visclède ^(b) : il envoie les plus jolies choses du monde à des gens qui n'en sont pas si dignes que moi, parce qu'ils n'estiment peut-être pas autant sa mémoire. N'est-il pas mort, ce M. de la

(a) Des émeutes avaient éclaté à Paris et dans plusieurs provinces à la suite des nouveaux réglemens de Turgot, relatifs au commerce et au transport des grains.

(b) Un pseudonyme de Voltaire.

Visclède ? Quoi qu'il en soit, rien n'est si charmant, si joli, de si excellent goût que ses *Filles de Minée*. Vous êtes son légataire, j'en suis sûre. Faites-moi part de cette partie de votre legs, et incessamment, je vous prie. N'ayez jamais d'humeur avec moi, ni réticences ; soyez persuadé que je vous aime plus que personne au monde. Parlez-moi de votre santé et de celle de madame Denis.

Paris, 22 mai 1775.

Votre lettre me met dans la plus grande impatience. Est-il possible, quand je vous demande avec instance vos *Filles de Minée*, que vous imaginiez de les envoyer à M. de l'Isle ? Vous ne savez donc pas la vie qu'il mène ? Vos *Filles* auront couru toute l'Allemagne avant qu'elles m'arrivent. Je vous demande en grâce, mon cher Voltaire, de m'envoyer directement tout ce que vous savez qui peut me faire plaisir. Partagez avec moi toutes vos successions. Je désire le petit écrit sur les blés (a) ; tout ce qui passe par vos mains me convient infiniment. Pratiquez

(a) *Diatribes à l'auteur des Éphémérides.*

avec moi l'exportation indéfinie. Vous et la casse m'êtes de première nécessité. Pour la rhubarbe et les discours académiques, trouvez bon que je n'en use pas.

Je suis ravie de voir que vous vous portez à merveille. Mon secrétaire-lecteur prétend que votre dernière lettre est toute de votre main. Rien, non, rien n'est affaibli en vous, j'en suis sûre. Si vous m'avez aimée, vous m'aimez encore. Faites partir sur-le-champ vos trois *Filles* pour m'en apporter l'assurance ; joignez-y le petit écrit sur les blés. Dites à madame Denis combien je suis charmée qu'elle soit hors d'affaire. Adieu, mon cher ami.

Paris, 2 décembre 1775.

Je suis ravie que vous aimiez Quinault, et que vous lui accordiez la seconde place. La première dans aucun genre ne peut plus être vacante, vous y avez mis bon ordre.

Vous vous trompez, si vous croyez qu'Églé^(a) n'a plus rien à vous dire ; elle aurait mille choses

(a) Voltaire citant un vers de Quinault lui avait dit : *Eglé ne m'aime plus et n'a rien à me dire.*

à vous raconter si elle pouvait vous parler, mais par lettres on a trop de confidents. Je suis très persuadée, mon cher Voltaire, que nous serions souvent d'accord. Je n'ai point ajouté foi à vos nouvelles dignités ; j'ai fait semblant de les croire pour vous agacer ; cela m'a réussi, j'en suis fort aise.

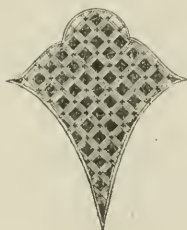
Je ne crois pas non plus à vos apoplexies ; j'ai eu en même temps que vous presque la même indisposition, que j'ai regardée comme la suite de plusieurs mauvaises digestions, quoique j'eusse fait diète, ainsi que vous, la veille et la surveillance ; il me reste des étourdissements qui pourraient bien avoir un faux air de disposition apoplectique ; mais qu'importe ! Il faut finir, cette manière n'est peut-être pas la pire.

Vous allez avoir encore, dit-on, un archevêque pour confrère. N'êtes-vous pas charmé que votre académie se remplisse de personnages aussi édifiants, de nouveaux Bossuet et Fénelon ? Il n'y aura pas de combats entre eux pour de nouvelles hérésies.

Ah ! c'est bien moi qui ai des regrets de ne pouvoir espérer de vous revoir ⁽¹⁾ ; mais c'est peut-être tant mieux. Vous m'auriez trop attachée à la vie. Écrivez-moi souvent ; je voudrais avoir de vos lettres tous les jours ; elles m'affer-

missent dans le bon goût, que l'on attaque de toutes parts.

Tout Chanteloup arrivera la semaine prochaine ; c'est une grande joie pour moi ; je montrerai votre dernière lettre, et je parlerai beaucoup de vous.







NOTES

Page 42. — (1) Voltaire l'avait engagée à lire le livre III du *De rerum natura*. On sait que ce livre enseigne la nature matérielle et, partant, mortelle de l'âme.

Page 45. — (1) Cet opuscule est de Voltaire. On sait avec quelle ingéniosité Voltaire s'est toujours défendu d'être l'auteur de ce qui pouvait lui attirer quelque affaire. Le P. Berthier, grand ennemi des philosophes, était directeur du *Journal de Trévoux*.

Page 46. — (1) Voltaire avait songé un instant à acheter Craon qui appartenait à M^{me} de Mirepoix, amie de M^{me} du Deffand.

Page 46. — (2) Le P. Menoux était le confesseur de Stanislas, roi de Lorraine. Voltaire l'accuse de toutes sortes de méfaits, et notamment, dans ses *Mémoires*, d'avoir voulu donner M^{me} du Châtelet pour maîtresse à Stanislas.

Page 48. — (1) Le plus connu des deux Pompignan est Le Franc de Pompignan, une des têtes de Turc de Voltaire ; il venait précisément de prononcer

son discours de réception à l'Académie française ; l'autre, son frère, fut évêque.

Page 49. — (1) Châteaubrun. Auteur d'une tragédie, *Les Troyennes*, dont le succès, très vif, fut surtout l'œuvre de M^{lle} Clairon et de M^{lle} Gaussin, qui la jouèrent.

Page 52. — (1) Il s'agit du comte d'Argenson qui, ministre de la guerre et combattu par son collègue de la marine, Machault, fut renvoyé ainsi que son ennemi d'ailleurs, par Louis XV et exilé dans sa terre des Ormes, près Saumur.

Page 53. — (1) Par allusion à la *Batrachomyomachie*, poème pseudo-homérique, Voltaire nomme ainsi la querelle des Encyclopédistes et de leurs adversaires. La publication de l'*Encyclopédie* avait été suspendue. Dans son discours à l'Académie, Le Franc de Pompignan avait pris parti contre l'entreprise philosophique. La comédie de Palissot, *les Philosophes*, la désignait au rire du parterre. De là cette petite guerre de libelles dont parle M^{me} du Deffand dans sa lettre.

Page 53. — (2) Madame de Robecq était l'inspiratrice de Palissot à qui Morellet, abbé philosophe, répondit par le pamphlet nommé par M^{me} du Deffand *la Vision*. Exactement *Les Visions de M. Palissot*.

Page 56. — (1) Autre adversaire de l'Encyclopédie, la bête noire de Voltaire. Il rédigeait *l'Année littéraire*. Quant à cet *on* qui dit du mal de M^{me} du Deffand à Voltaire, c'est d'Alembert

qui n'est pas encore brouillé avec elle mais qui en est déjà à la défiance.

Page 57. — (1) Encore un ennemi de Voltaire.

Page 65. — (1) M^{lle} Clairon avait proposé à Voltaire de dresser sur la scène, au troisième acte de *Tancrède*, un échafaud tendu de noir. Voltaire avait écrit à ce sujet à M^{me} du Deffand : « Cette imagination abominable n'est bonne que pour le théâtre anglais. »

Page 68. — (1) Dans sa lettre du 6 janvier Voltaire se plaignait de ses yeux et il disait en terminant : « Adieu, madame ; songez, je vous prie, que vous me devez quelque respect, car si dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, je suis assurément plus que borgne, mais que ce respect ne diminue rien de vos bontés. »

Page 69. — (1) Dans la même lettre du 6 janvier Voltaire lui écrivait :

« On a besoin absolument dans cet état, de la consolation de la société. Vous jouissez de cet avantage ; la meilleure compagnie se rend chez vous et vous avez le plaisir de dire votre avis sur toutes les sottises qu'on fait et qu'on imprime. Je sens bien que cette consolation est médiocre. Rarement le dernier âge de la vie est-il bien agréable ; on a toujours espéré assez vainement de jouir de la vie ; et à la fin tout ce qu'on peut faire c'est de la supporter. Soutenez ce fardeau, madame,

tant que vous pourrez ; il n'y a que les grandes souffrances qui le rendent intolérable.

« On a encore en vieillissant un grand plaisir qui n'est pas à négliger, c'est de compter les impertinents et les impertinentes qu'on a vus mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer, et la foule des ridicules qui ont passé devant les yeux. Si, de cinquante ouvrages nouveaux qui paraissent, tous les mois, il y en a encore un de passable, on se le fait lire, et c'est encore un petit amusement. Tout cela n'est pas le ciel ouvert ; mais enfin on n'a pas mieux et c'est un parti forcé. »

Page 70. — (1) Voltaire lui avait écrit : « Aucun livre ne peut entrer par la poste, en France, sans être saisi par des commis qui se font, depuis quelque temps, une assez jolie bibliothèque et qui deviendront, en tout sens, des gens de lettres. On n'ose pas même envoyer des livres à l'adresse des ministres. Enfin, Madame, comptez que la poste est infiniment curieuse ; et à moins que M. le président ne se serve du nom de la reine pour vous faire avoir une *Pucelle*, je ne vois pas comment vous pourrez parvenir à en avoir des pays étrangers. » Naturellement Voltaire s'amuse. Le président Hénault était surintendant de la maison de la Reine.

Page 72. — (1) Voltaire avait adressé des vers à M^{me} du Deffand pour la consoler d'être aveugle.

Comme il souffrait alors de maux d'yeux il s'appliquait aussi cette consolation. Il disait :

.....

Nous vivons, nous pensons, et notre âme nous reste.
Epicure et les siens prétendaient autrefois
Que ce sixième sens était un don céleste
Qui les valait tous à la fois.

.....

Page 73. — (1) Le duc de Choiseul avait été porté au ministère par l'amitié de M^{me} de Pompadour, il s'y maintenait par elle. M^{me} de Pompadour morte, on pouvait tout craindre des intrigues de ses ennemis. Mais la disgrâce redoutée ne survint que six ans plus tard.

Page 75. — (1) Dans cette lettre, Voltaire, répondant aux plaintes de M^{me} du Deffand, sur la perte du goût et des grâces, lui écrivait plaisamment : « Cela vient peut-être de ce qu'on ne lit pas assez les *Moyens de plaire* de Moncrif. » Il lui disait encore : « Vraiment on vous doit l'hommage d'une *Pucelle*. Un de vos bons mots est cité dans les notes de cet ouvrage théologique. Il n'y a pas moyen de vous l'envoyer, comme vous dites, sous le couvert de la reine ; on n'aurait pas même osé l'adresser à la reine Berthe. »

Page 80. — (1) Voltaire lui avait écrit : « Je conviens avec vous que la vie est très courte et assez malheureuse ; mais il faut que je vous dise que j'ai chez moi un parent de vingt-trois ans, beau, bien fait,

vigoureux ; et voici ce qui lui est arrivé : il tombe un jour de cheval à la chasse et se meurtrit un peu la cuisse ; on lui fait une petite incision, et le voilà paralytique pour le reste de ses jours, non pas paralytique d'une partie de son corps, mais paralytique à ne pouvoir se servir d'aucun de ses membres, à ne pouvoir soulever sa tête, avec la certitude entière de ne pouvoir jamais avoir le moindre soulagement : il s'est accoutumé à son état, et il aime la vie comme un fou. »

Page 88. — (1) Elle répond à ceci :

« Il m'est impossible de parler à une jeune femme plus d'un demi-quart d'heure ; si elle était philosophe et qu'elle voulût mépriser également saint Augustin et Calvin, j'aurais alors de belles conférences avec elle. »

Page 89. — (1) On reconnaît dans ces lignes l'anglomanie du siècle.

Page 93. — (1) Voltaire lui avait écrit : « Les derniers moments sont accompagnés, dans une partie de l'Europe, de circonstances si dégoûtantes et si ridicules, qu'il est fort difficile de savoir ce que pensent les mourants. Ils passent tous par les mêmes cérémonies. Il y a eu des jésuites assez impudents pour dire que Montesquieu était mort en imbécile, et ils s'en faisaient un droit pour engager les autres à mourir de même. »

Page 108. — (1) M^{me} du Deffand répond à ceci :

« Jean-Jacques du moins ne fait de mal qu'à lui, car je ne crois pas qu'il ait pu m'en faire ; et madame la maréchale de Luxembourg ne peut pas croire que j'aie jamais pu me joindre aux persécuteurs du *Vicaire Savoyard*. Jean-Jacques ne le croit pas lui-même ; mais il est comme Chiant-Pot-la-Perruque, qui disait que tout le monde lui en voulait. »

Page 114. — (1) Voltaire avait commencé ainsi sa lettre du 20 mars : « Quand j'ai un objet, madame, quand on me donne un thème, comme, par exemple, de savoir si l'âme des puces est immortelle ; si le mouvement est essentiel à la matière ; si les opéras-comiques sont préférables à *Cinna* et à *Phèdre*, ou pourquoi M^{me} Denis est à Paris, et moi entre les Alpes et le mont Jura ; alors j'écris régulièrement, et ma plume va comme une folle. »

Page 115. — (1) Le fait était parfaitement exact. Voltaire avait fait ses Pâques dans l'église de Ferney. Après quoi, prenant prétexte d'un vol commis quelques jours auparavant, il avait prononcé un petit sermon. Ce fut un beau scandale. L'évêque d'Annecy s'en mêla, se plaignit au roi. Le roi, laissant de côté la question des Pâques, se contenta de faire écrire à Voltaire qu'il n'appartenait pas à un laïque de prendre la parole dans une église.

Page 120. — (1) Sur l'original de cette lettre on lit

la note suivante, de la main de Walpole : « L'amitié de M^{me} du Deffand pour moi lui dictait cette expression, qu'assurément je n'ai jamais autorisée. J'avais rompu tout commerce avec Voltaire, indigné de ses mensonges et de ses bassesses. »

Page 120. — (2) Voltaire lui écrivait en lui envoyant cet ouvrage : « Madame, un officier de dragons me mande que vous lui avez demandé *cela*. » Quelques éditeurs de Voltaire supposent que c'est l'*A. B. C.* Mais cette hypothèse est contredite par la lettre de M^{me} du Deffand du 13 décembre.

Page 121. — (1) Le président Hénault était l'auteur d'un *Abrégé chronologique de l'histoire de France* dont une critique venait de paraître. Voltaire s'était fait un malin plaisir de la lui signaler : c'était l'*Examen de la nouvelle histoire de Henri IV, de M. de Bury*. L'auteur en était La Beaumelle, mais celui-ci, exilé en Provence et qui avait reçu défense d'écrire, avait prié le marquis de Belestat de se laisser attribuer l'ouvrage. C'est donc à tort que Voltaire fut soupçonné.

Page 127. — (1) Voltaire lui avait écrit : « Je souhaite passionnément que leurs traits (ceux des philosophes) ne se méprennent point, et ne détruisent point la religion, que je respecte infiniment et que je pratique. »

Page 134. — (1) On sait qu'il fut plus heureux en amour qu'en poésie. Madame d'Houdetot l'aima

et il succéda à Voltaire dans les faveurs de Mme du Châtelet.

Page 142. — (1) L'étonnante comédie des Pâques de 1768 eut en effet l'année suivante une suite plus étonnante encore. L'évêque d'Ancey avait interdit de confesser Voltaire et de lui donner la communion. Voltaire résolut de jouer un bon tour à son évêque. Il se mit dans son lit, cria qu'il était perdu et, excipant de son état de mourant et protestant par-devant notaire de son orthodoxie, il se fit confesser et communier par un capucin. Le notaire en fit un acte en bonne et due forme. Puis quand Voltaire fut seul avec son secrétaire, il dit à celui-ci en sautant lestement hors de son lit (c'est le secrétaire qui le raconte) : « J'ai eu un peu de peine avec ce drôle de capucin, mais cela ne laisse pas que d'amuser et de faire du bien. Allons faire un tour de jardin. »

Page 151. — (1) Tel est le texte donné par M. de Lescure. Il nous a été impossible de nous reporter aux manuscrits. Mais « histoire des Soukirs » est une leçon tout à fait inintelligible. Je suppose une erreur de lecture et je propose de remplacer « Soukirs » par « souliers ». La duchesse de Choiseul avait envoyé un de ses souliers à Voltaire qui le lui avait demandé. Elle en avait reçu à son tour une paire de bas faite avec la soie de la manufacture que l'industriel châtelain de Ferney avait établie sur ses terres. La correction proposée apparaît ainsi comme parfait-

tement vraisemblable. L'allusion à *Cendrillon* achève de l'imposer à l'esprit. La duchesse de Choiseul avait le pied fort petit.

Page 157. — (1) Le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, s'était rendu odieux dans cette province. On l'accusait d'exaction et autres méfaits. Il en résulta un procès qui fut évoqué devant le Parlement de Paris.

Page 158. — (1) Philibert Cramer, Génevois, frère de Gabriel Cramer, éditeur de Voltaire. Il avait été chargé par le Grand-Conseil d'une mission diplomatique auprès de Choiseul.

Page 160. — (1) C'est Choiseul qui, pour « concurrencer » et mieux surveiller l'industrielle et turbulente Genève, entreprit de faire de Versoix, au pays de Gex, un port et une ville manufacturière. Voltaire l'aida dans ce dessein en attirant à Versoix les mécontents de Genève.

Page 163. — (1) Allusion à ce que lui avait raconté Voltaire : « Avant que les Jésuites fussent devenus gens du monde, ils avaient un établissement à ma porte pour convertir les huguenots. Ils venaient d'arrondir leur domaine, en achetant à vil prix le bien de neuf gentilshommes, sept frères et deux sœurs ; sept étaient mineurs, et tous étaient ruinés. Tous les frères étaient au service du roi : le plus jeune avait treize ans, et le plus vieux en avait vingt-cinq. Le procureur des Jésuites, le plus grand fripon que j'aie jamais

connu, obtint une pancarte du Conseil pour s'emparer à jamais du bien de ces pauvres enfants. Ils vinrent me trouver : Je me fis leur don Qui-chotte ; ils rentrèrent dans leur bien, et j'eus le plaisir d'attraper les Jésuites avant qu'ils fussent chassés. Je n'ai jamais eu en ma vie autant de satisfaction. »

Page 168. — (1) Voltaire lui avait écrit : « ... il ne s'agit à nos âges que de passer le temps et de glisser sur la surface des choses. On doit avoir fait ses provisions un peu avant l'hiver ; et quand il est venu, il faut se chauffer doucement au coin du feu qu'on a préparé. »

Page 179. — (1) Voltaire s'était cru autorisé parce que M^{me} du Deffand lui avait écrit du président Hénault qui venait de mourir à lui répondre : « Je m'en étais douté : il y a trente ans que son âme n'était que molle, et point du tout sensible ; qu'il concentrait tout dans sa petite vanité ; qu'il avait l'esprit faible et le cœur dur ; qu'il était content pourvu que la reine trouvât son style meilleur que celui de Moncrif et que deux femmes se le disputassent ; mais je ne le disais à personne. » Et il continuait sur ce ton.

Page 181. — (1) Voltaire lui avait écrit : « Je vous demande en grâce, Madame, de me faire écrire sur-le-champ s'il est vrai que la grand'maman ait reçu une lettre du patron et si cette lettre est

aussi agréable qu'on le dit. » Sans doute Voltaire veut-il parler d'une lettre du roi.

Page 188. — (1) Voltaire lui avait écrit, en lui envoyant *Les Peuples au Parlement* : « Vous avez brûlé, madame, tout ce qu'on a écrit sur le parlement. Eh bien, brûlez donc encore une fois cette troisième édition d'un écrit composé à Lyon, mais ne brûlez pas la page 7, qui contient les justes éloges du mari de votre grand'maman. »

Page 202. — (1) Marin. Il fut censeur et secrétaire général de la Librairie. Il dirigea aussi *La Gazette de France*. Il était du nombre des correspondants de Voltaire.

Page 204. — (1) Voltaire dans sa lettre du 10 août louait Catherine en ces termes : « Eh bien, madame, n'avouerez-vous pas à la fin que Catherine II n'est pas Catherine qui file ? Ne conviendrez-vous pas qu'il n'y a rien de plus étonnant ? Au bout de quatre ans de guerre, au lieu de mettre des impôts, elle augmente d'un cinquième la paye de toutes ses troupes ; voilà un bel exemple pour nos Colbert. »

Page 205. — (1) Le comte de Morangiès avait fait à une dame Véron pour cent mille écus de billets qu'il refusait de payer, prétendant qu'ils lui avaient été arrachés et qu'il n'en avait pas touché la valeur. L'opinion se passionnait alors pour cette affaire. Voltaire avait pris publiquement le parti du comte de Morangiès.

Page 210. — (1) Elle n'en pense pas un mot, la veille elle écrivait à Walpole : « Hier au soir j'eus assez de monde à souper ; Le Kain, à la prière de Voltaire, vint nous faire la lecture des *Lois de Minos*. Ah ! je fus bien confirmée que la vieillesse ne fait que des efforts impuissants ; le temps de produire est passé, il ne faut plus penser à augmenter sa réputation, et pour ne la point diminuer, il ne faut plus faire parler de soi. Je suis bien trompée si cette pièce a le moindre succès ; il y a cependant quelques beaux vers. »

Page 214. — (1) Linguet était l'avocat du comte de Morangiès.

Page 215. — (1) Le Parlement avait rendu un arrêt en faveur de M. de Morangiès.

Page 217. — (1) Le chevalier de l'Isle. Homme d'esprit. Auteur de fables et de chansons. Il venait de passer quinze jours à Ferney, avec Voltaire.

Page 221. — (1) Il était mort subitement à la table de jeu du roi.

Page 221. — (2) Voltaire lui écrivait le 24 décembre 1773 : « ... Je ne peux réprimer l'impertinence que j'ai de vous envoyer un des cailloux de mon jardin, puisque vous m'avez ordonné de jeter les pierres de mon jardin dans le vôtre. Ce caillou est fort plat, mais fort heureusement il est fort petit. Je l'ai jeté à la tête d'une dame qui était tout émerveillée que je fusse assez fou pour faire encore des vers dans un âge où l'on ne doit dire

que son *In manus.* » Ce sont les stances à Madame Lullin :

Eh quoi ! vous êtes étonnée
 Qu'au bout de quatre-vingts hivers,
 Ma muse faible et surannée
 Puisse encor fredonner des vers, etc...

Lorsque parurent ces vers, on les crut adressés à M^{me} du Deffand.

Page 222. — (1) Nous en sommes moins surpris que M^{me} du Deffand : M. de Guibert était l'amant de M^{lle} de Lespinasse.

Page 231. — (1) L'année 1774 vit paraître sur la scène de l'Opéra *Iphigénie en Aulide* et *Orphée*. Cette musique dramatique si neuve suscitait des admirateurs et des détracteurs également passionnés.

Page 238. — (1) Voltaire avait répondu à la demande de M^{me} du Deffand par des couplets très voltairiens, quoi qu'elle en dise. Trop voltairiens même : c'était la raison de son mécontentement.

Page 241. — (1) Voltaire, dépité, lui avait écrit : « Mais surtout ne montrez pas vos Noël's à l'ingénieux Fréron, qui a les petites entrées de Madame la marquise du Deffand, et qui ne manquerait pas de dire beaucoup de mal de son cuisinier et de son faiseur de Noël's, quoiqu'il ne se connaisse ni en bonne chère, ni en bon vin. »

Page 250. — (1) C'est Voltaire lui-même qui avait commencé sa lettre du 27 février en ces termes

dont il explique la justesse grammaticale dans sa réponse du 30 mars.

Page 251. — (1) Le comte de Guines était ambassadeur du Roi à Londres. Ce procès lui avait été suscité par son secrétaire, Tort de la Sonde.

Page 251. — (2) Madame de Saint-Vincent avait contrefait pour plus de 300.000 écus de billets souscrits par le maréchal de Richelieu, ou du moins les avait mis en circulation.

Page 256. — (1) Elle devait cependant le revoir deux ans après, quand il vint à Paris pour la représentation d'*Irène*. Sa mort l'émut assez peu. Elle confesse cette indifférence dans une lettre à la duchesse de Choiseul. A ce propos il convient d'observer que l'amitié de Voltaire et de M^{me} du Deffand ne fut guère qu'une amitié d'esprit et de noter ce qu'il y entra de calcul. Voltaire, puissance intellectuelle, et M^{me} du Deffand, puissance sociale par son salon et son intimité avec les Choiseul, se courtoisaient mutuellement et y trouvaient leur compte.

LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME), SUR VÉLIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE



UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

MAY 5 1965

MAY 9 10 30 PM 1965



4-0

7-4

1965

JUN 2

AM

RECEIVED
LD URL

AC NVD 6 1965

JUN 26 1965

University of California, Los Angeles



L 007 327 117 3

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



AA 000 713 640 1

